
37 J 522
Tome 3.



COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME TROISIEME.

COLLECTION

COMPLETE

DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME TROISIEME.

Contenant la Ie. Partie de *Julie* ou de la *Nouvelle Héloïse*.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.



LA NOUVELLE
HÉLOISE,
OU
LETTRES
DE DEUX AMANS,

HABITANS d'une petite Ville au pied des Alpes;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par J. J. ROUSSEAU.

TOME PREMIER.

Non la conobbe il mondo, mentre l'ebbe: Conobill' io ch' a pianger qui rimasi.

PETRARC.

TRAD. *Le monde la posséda sans la connoître, & moi je l'ai connue je reste ici-bas à la pleurer.*

PRÉFACE.

IL faut des ſpectacles dans les grandes villes, & des Romans aux peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon tems, & j'ai publié ces Lettres. Que n'ai-je vécu dans un ſiecle où je duſſe les jetter au feu!

Quoique je ne porte ici que le titre d'Editeur, j'ai travaillé moi-même à ce Livre, & je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout, & la correſpondance entiere eſt-elle une fiction? Gens du monde, que vous importe? C'eſt ſurement une fiction pour vous.

Tout honnête-homme doit avouer les Livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce Recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si le Livre eſt mauvais, j'en ſuis plus obligé de

le reconnoître : je ne veux pas paſſer pour meilleur que je ne ſuis.

Quant à la vérité des faits, je déclare qu'ayant été pluſieurs fois dans le pays des deux Amans, je n'y ai jamais ouï parler du Baron d'Etange ni de ſa fille, ni de M. d'Orbe, ni de Milord Edouard Bomſton, ni de M. de Wolmar. J'avertis encore que la topographie eſt groſſierement altérée en pluſieurs endroits ; ſoit pour mieux donner le change au Lecteur ; ſoit qu'en effet l'Auteur n'en ſçût pas davantage. Voilà tout ce que je puis dire. Que chacun penſe comme il lui plaira.

Ce Livre n'eſt point fait pour circuler dans le monde, & convient à très-peu de Lecteurs. Le ſtyle rebutera les gens de goût, la matiere alarmera les gens ſéveres, tous les ſentimens ſeront hors de la nature pour ceux qui ne croyent pas à la vertu. Il doit déplaire aux dévots, aux

libertins, aux philoſophes : il doit choquer les femmes galantes, & ſcandaliſer les honnêtes femmes. A qui plaira-t-il donc? Peut-être à moi ſeul : mais à coup ſûr il ne plaira médiocrement à perſonne.

Quiconque veut ſe réſoudre à lire ces Lettres, doit s'armer de patience ſur les fautes de langue, ſur le ſtyle emphatique & plat, ſur les penſées communes rendues en termes empoulés; il doit ſe dire d'avance que ceux qui les écrivent ne ſont pas des françois, des beaux-eſprits, des académiciens, des philoſophes, mais des provinciaux, des étrangers, des ſolitaires, de jeunes gens, preſque des enfans, qui dans leurs imaginations romaneſques prennent pour de la philoſophie les honnêtes délires de leur cerveau.

Pourquoi craindrois-je de dire ce que je penſe? Ce Recueil avec ſon gothique ton convient mieux aux fem-

mes que les livres de philoſophie. Il peut même être utile à celles qui, dans une vie déréglée, ont conſervé quelque amour pour l'honnêteté. Quant aux filles, c'eſt autre choſe. Jamais fille chaſte n'a lu de Romans; & j'ai mis à celui-ci un titre aſſez décidé, pour qu'en l'ouvrant on ſçût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en oſera lire une ſeule page, eſt une fille perdue : mais qu'elle n'impute point ſa perte à ce Livre; le mal étoit fait d'avance. Puiſqu'elle a commencé, qu'elle acheve de lire : elle n'a plus rien à riſquer.

Qu'un homme auſtere en parcourant ce Recueil ſe rebute aux premieres parties, jette le Livre avec colere, & s'indigne contre l'Editeur; je ne me plaindrai point de ſon injuſtice; à ſa place, j'en aurois pu faire autant. Que ſi, après l'avoir lu tout entier, quelqu'un m'oſoit blâ-

mer de l'avoir publié; qu'il le dise, s'il veut, à toute la terre, mais qu'il ne vienne pas me le dire : je sens que je ne pourrois de ma vie estimer cet homme là.



AVERTISSEMENT

Sur la Préface ſuivante.

LA forme & la longueur de ce Dialogue, ou Entretien ſuppoſé, ne m'ayant permis de le mettre que par extrait à la tête du Recueil des premieres Editions, je le donne à celle-ci tout entier, dans l'eſpoir qu'on y trouvera quelques vues utiles ſur l'objet de ces ſortes d'Ecrits. J'ai cru d'ailleurs devoir attendre que le Livre eût fait ſon effet avant d'en diſcuter les inconvéniens & les avantages, ne voulant ni faire tort au Libraire, ni mendier l'indulgence du Public.

SECONDE PREFACE

DE LA

NOUVELLE HÉLOISE.

N. VOILA votre Manuſcrit. Je l'ai lu tout entier.

R. Tout entier? J'entends : vous comptez ſur peu d'imitateurs?

N. *Vel duo, vel nemo.*

R. *Turpe & miſerabile.* Mais je veux un jugement poſitif.

N. Je n'oſe.

R. Tout eſt oſé par ce ſeul mot. Expliquez-vous.

N. Mon jugement dépend de la réponſe que vous m'allez faire. Cette correſpondance eſt-elle réelle, ou ſi c'eſt une fiction.

R. Je ne vois point la conſéquence.

Pour dire ſi un Livre eſt bon ou mauvais, qu'importe de ſavoir comment on l'a fait ?

N. Il importe beaucoup pour celui-ci. Un Portrait a toujours ſon prix pourvu qu'il reſſemble, quelqu'étrange que ſoit l'Original. Mais dans un Tableau d'imagination, toute figure humaine doit avoir les traits communs à l'homme, ou le Tableau ne vaut rien. Tous deux ſuppoſés bons, il reſte encore cette différence que le Portrait intéreſſe peu de gens ; le Tableau ſeul peut plaire au Public.

R. Je vous ſuis. Si ces Lettres ſont des Portraits, ils n'intéreſſent point : ſi ce ſont des Tableaux, ils imitent mal. N'eſt-ce pas cela ?

N. Préciſément.

R. Ainſi, j'arracherai toutes vos réponſes avant que vous m'ayez répondu. Au reſte, commè je ne puis

ſatisfaire à votre queſtion, il faut vous en paſſer pour réſoudre la mienne. Mettez la choſe au pis : ma Julie.....

N. Oh! ſi elle avoit exiſté!

R. Hé bien?

N. Mais ſurement ce n'eſt qu'une fiction.

R. Suppoſez.

N. En ce cas, je ne connois rien de ſi mauſſade; ces Lettres ne ſont point des Lettres; ce Roman n'eſt point un Roman; les perſonnages ſont des gens de l'autre monde.

R. J'en ſuis fâché pour celui-ci.

N. Conſolez-vous; les foux n'y manquent pas non plus; mais les vôtres ne ſont pas dans la nature.

R. Je pourrois..... Non, je vois le détour que prend votre curioſité.

Pourquoi décidez-vous ainſi? Savez-vous juſqu'où les Hommes different les uns des autres? Combien les caracteres ſont oppoſés ? Combien les mœurs, les préjugés varient ſelon les tems, les lieux, les âges? Qui eſt-ce qui oſe aſſigner des bornes préciſes à la Nature, & dire : Voilà juſqu'où l'Homme peut aller, & pas au-delà.

N. Avec ce beau raiſonnement les Monſtres inouis, les Géans, les pygmées, les chimeres de toute eſpece; tout pourroit être admis ſpécifiquement dans la Nature : tout ſeroit défiguré, nous n'aurions plus de modele commun. Je le répete, dans les Tableaux de l'humanité chacun doit reconnoître l'Homme.

R. J'en conviens, pouvu qu'on ſache auſſi diſcerner ce qui fait les variétés de ce qui eſt eſſentiel à l'eſpece. Que diriez-vous de ceux qui

ne reconnoîtroient la nôtre que dans un habit à la Françoise ?

N. Que diriez-vous de celui qui, sans exprimer ni traits ni taille, voudroit peindre une figure humaine, avec un voile pour vêtement ? N'auroit-on pas droit de lui demander où est l'Homme ?

R. Ni traits ni taille ? Etes-vous juste ? Point de gens parfaits : voilà la chimere. Une jeune fille offensant la vertu qu'elle aime, & ramenée au devoir par l'horreur d'un plus grand crime ; une amie trop facile, punie enfin par son propre cœur de l'excès de son indulgence ; un jeune homme honnête & sensible, plein de foiblesse & de beaux discours ; un vieux Gentilhomme entêté de sa noblesse, sacrifiant tout à l'opinion ; un Anglois généreux & brave, toujours passionné par sagesse, toujours raisonnant sans raison.......

N. Un mari débonnaire & hoſpitalier empreſſé d'établir dans ſa maiſon l'ancien amant de ſa femme......

R. Je vous renvoye à l'inſcription de l'Eſtampe (*)

N. *Les belles ames?*....... Le beau mot!

R. O Philoſophie! combien tu prends de peine à rétrécir les cœurs, à rendre les hommes petits!

N. L'eſprit romaneſque les aggrandit & les trompe. Mais revenons. Les deux amies? Qu'en dites-vous?.... Et cette converſion ſubite au Temple?..... la Grace, ſans doute?....

R. Monſieur......

N. Une femme chrétienne, une dévote qui n'apprend point le catéchiſme à ſes enfans; qui meurt ſans vou-

(*) Voyez la ſeptieme Eſtampe.

loir prier Dieu; dont la mort cependant édifie un Pasteur, & convertit un Athée!..... Oh!.....

R. Monsieur......

N. Quant à l'intérêt, il est pour tout le monde, il est nul. Pas une mauvaise action; pas un méchant homme qui fasse craindre pour les bons. Des événemens si naturels, si simples qu'ils le sont trop; rien d'inopiné; point de coup de Théâtre. Tout est prévu long-tems d'avance; tout arrive comme il est prévu. Est-ce la peine de tenir registre de ce que chacun peut voir tous les jours dans sa maison, ou dans celle de son voisin?

R. C'est-à-dire, qu'il vous faut des hommes communs & des événemens rares? Je crois que j'aimerois mieux le contraire. D'ailleurs vous jugez ce que vous avez lû com-

me un Roman. Ce n'en eſt point un; vous l'avez dit vous-même. C'eſt un Recueil de Lettres......

N. Qui ne ſont point des Lettres; je crois l'avoir dit auſſi. Quel ſtyle épiſtolaire ! Qu'il eſt guindé ! Que d'exclamations! Que d'apprêts ! Quelle emphaſe pour ne dire que des choſes communes! Quels grands mots pour de petits raiſonnemens ! Rarement du ſens, de la juſteſſe; jamais ni fineſſe, ni force, ni profondeur. Une diction toujours dans les nues, & des penſées qui rampent toujours. Si vos perſonnages ſont dans la Nature, avouez que leur ſtyle eſt peu naturel?

R. Je conviens que dans le point de vue où vous êtes, il doit vous paroître ainſi.

N. Comptez-vous que le Public le verra d'un autre œil; & n'eſt-ce pas mon jugement que vous demandez ?

R. C'eſt pour l'avoir plus au long que je vous replique. Je vois que vous aimeriez mieux des Lettres faites pour être imprimées.

N. Ce ſouhait paroit aſſez bien fondé pour celles qu'on donne à l'impreſſion.

R. On ne verra donc jamais les hommes dans les Livres que comme ils veulent s'y montrer ?

N. L'Auteur comme il veut s'y montrer ; ceux qu'il dépeint tels qu'ils ſont. Mais cet avantage manque encore ici. Pas un portrait vigoureuſement peint ; pas un caractere aſſez bien marqué ; nulle obſervation ſolide ; aucune connoiſſance du monde. Qu'apprend-on dans la petite ſphere de deux ou trois Amans ou Amis toujours occupés d'eux ſeuls ?

R. On apprend à aimer l'humanité. Dans les grandes ſociétés

on n'apprend qu'à haïr les hommes.

Votre jugement eſt ſévere ; celui du Public doit l'être encore plus. Sans le taxer d'injuſtice, je veux vous dire à mon tour de quel œil je vois ces Lettres ; moins pour excuſer les défauts que vous y blâmez, que pour en trouver la ſource.

Dans la retraite on a d'autres manieres de voir & de ſentir que dans le commerce du monde ; les paſſions autrement modifiées ont auſſi d'autres expreſſions : l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, ſe mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les diſcours des Solitaires. S'enſuit-il de-là que leur langage ſoit fort énergique ? Point du tout ; il n'eſt qu'extraordinaire. Ce n'eſt que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premierement

rement, parce qu'il faut toujours dire autrement & mieux que les autres, & puis, que forcé d'affirmer à chaque inſtant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des ſentimens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour perſuaſif qui ſupplée à la perſuaſion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment paſſionnés ayent ces manieres de parler vives, fortes, coloriées que vous admirez dans vos Drames & dans vos Romans? Non; la paſſion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force; elle ne ſonge pas même à perſuader; elle ne ſoupçonne pas qu'on puiſſe douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle ſent, c'eſt moins pour l'expoſer aux autres que pour ſe ſoulager. On peint plus vivement l'Amour dans les grandes Villes, l'y ſent-on mieux que dans les hameaux?

N. C'eſt-à-dire que la foibleſſe

du langage prouve la force du ſentiment?

R. Quelquefois du moins elle en montre la vérité. Liſez une lettre d'amour faite par un Auteur dans ſon cabinet, par un bel-eſprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait de feu dans la tête, ſa plume va, comme on dit, brûler le papier; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous ſerez enchanté, même agité peut-être; mais d'une agitation paſſagere & ſeche, qui ne vous laiſſera que des mots pour tout ſouvenir. Au contraire, une lettre que l'Amour a réellement dictée; une lettre d'un amant vraiment paſſionné, ſera lâche, diffuſe, toute en longueurs, en déſordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un ſentiment qui déborde, redit toujours la même choſe, & n'a jamais achevé de dire; comme une ſource vive, qui coule ſans ceſſe &

ne s'épuiſe jamais. Rien de ſaillant, rien de remarquable; on ne retient ni mots, ni tours, ni phraſes; on n'admire rien, l'on n'eſt frappé de rien. Cependant on ſe ſent l'ame attendrie; on ſe ſent ému ſans ſavoir pourquoi. Si la force du ſentiment ne nous frappe pas, ſa vérité nous touche, & c'eſt ainſi que le cœur ſait parler au cœur. Mais ceux qui ne ſentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des paſſions, ne connoiſſent point ces ſortes de beautés & les mépriſent.

N. J'attends.

R. Fort bien. Dans cette derniere eſpece de lettres, ſi les penſées ſont communes, le ſtyle pourtant n'eſt pas familier, & ne doit pas l'être. L'amour n'eſt qu'illuſion; il ſe fait, pour ainſi dire, un autre Univers; il s'entoure d'objets qui ne ſont point, ou auxquels lui ſeul a donné l'être;

& comme il rend tous ſes ſentimens en images, ſon langage eſt toujours figuré. Mais ces figures ſont ſans juſteſſe & ſans ſuite ; ſon éloquence eſt dans ſon déſordre ; il prouve d'autant plus qu'il raiſonne moins. L'enthouſiaſme eſt le dernier degré de la paſſion. Quand elle eſt à ſon comble, elle voit ſon objet parfait ; elle en fait alors ſon idole ; elle le place dans le Ciel ; & comme l'enthouſiaſme de la dévotion emprunte le langage de l'Amour, l'enthouſiaſme de l'Amour emprunte auſſi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le Paradis, les Anges, les vertus des Saints, les délices du ſéjour céleſte. Dans ces tranſports, entouré de ſi hautes images, en parlera-t-il en termes rampans ? Se réſoudra-t-il d'abaiſſer, d'avilir ſes idées par des expreſſions vulgaires? N'élevera-t-il pas ſon ſtyle? Ne lui donnera-t-il pas de la nobleſſe, de la dignité ? Que parlez-vous de

Lettres, de ſtyle épiſtolaire? En écrivant à ce qu'on aime, il eſt bien queſtion de cela! ce ne ſont plus des Lettres que l'on écrit, ce ſont des Hymnes.

N. Citoyen, voyons votre pouls.

R. Non : voyez l'hiver ſur ma tête. Il eſt un âge pour l'expérience ; un autre pour le ſouvenir. Le ſentiment s'éteint à la fin ; mais l'ame ſenſible demeure toujours.

Je reviens à nos Lettres. Si vous les liſez comme l'ouvrage d'un Auteur qui veut plaire, ou qui ſe pique d'écrire, elles ſont déteſtables. Mais prenez-les pour ce qu'elles ſont, & jugez-les dans leur eſpece. Deux ou trois jeunes gens ſimples, mais ſenſibles, s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne ſongent point à briller aux yeux les uns des autres. Ils ſe connoiſſent & s'ai-

ment trop mutuellement pour que l'amour-propre ait plus rien à faire entr'eux. Ils ſont enfans, penſeront-ils en hommes ? Ils ſont étrangers, écriront-ils correctement ? Ils ſont ſolitaires, connoîtront-ils le monde & la ſociété ? Pleins du ſeul ſentiment qui les occupe, ils ſont dans le délire, & penſent philoſopher. Voulez-vous qu'ils ſachent obſerver, juger, réfléchir ? Ils ne ſavent rien de tout cela. Ils ſavent aimer ; ils rapportent tout à leur paſſion. L'importance qu'ils donnent à leurs folles idées, eſt-elle moins amuſante que tout l'eprit qu'ils pourroient étaler ? Ils parlent de tout ; ils ſe trompent ſur tout ; ils ne font rien connoître qu'eux ; mais en ſe faiſant connoître, ils ſe font aimer : leurs erreurs valent mieux que le ſavoir des Sages : leurs cœurs honnêtes portent partout, juſques dans leurs fautes, les préjugés de la vertu, toujours con-

ſiante & toujours trahie. Rien ne les entend, rien ne leur répond, tout les détrompe. Ils ſe refuſent aux vérités décourageantes : ne trouvant nulle part ce qu'ils ſentent, ils ſe replient ſur eux-mêmes ; ils ſe détachent du reſte de l'Univers ; & créant entr'eux un petit monde différent du nôtre, ils y forment un ſpectacle véritablement nouveau.

N. Je conviens qu'un homme de vingt ans & des filles de dix-huit, ne doivent pas, quoiqu'inſtruits, parler en Philoſophes, même en penſant l'être. J'avoue encore, & cette différence ne m'a pas échappé, que ces filles deviennent des femmes de mérite, & ce jeune homme un meilleur obſervateur. Je ne fais point de comparaiſon entre le commencement & la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domeſtique effacent les fautes du premier âge : la chaſte

épouſe, la femme ſenſée, la digne mere de famille font oublier la coupable amante. Mais cela même eſt un ſujet de critique : la fin du recueil rend le commencement d'autant plus répréhenſible ; on diroit que ce ſont deux Livres différens que les mêmes perſonnes ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens raiſonnables, pourquoi les prendre avant qu'ils le ſoient devenus ? Les jeux d'enfans qui précedent les leçons de la ſageſſe empêchent de les attendre ; le mal ſcandaliſe avant que le bien puiſſe édifier ; enfin le Lecteur indigné ſe rebute & quitte le Livre au moment d'en tirer du profit.

R. Je penſe, au contraire, que la fin de ce Recueil ſeroit ſuperflue aux Lecteurs rebutés du commencement, & que ce même commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin

peut être utile. Ainſi, ceux qui n'acheveront pas le Livre, ne perdront rien, puiſqu'il ne leur eſt pas propre; & ceux qui peuvent en profiter ne l'auroient pas lu, s'il eût commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut dire, il faut d'abord ſe faire écouter de ceux qui doivent en faire uſage.

J'ai changé de moyen, mais non pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes, on ne m'a point entendu; peut-être en parlant aux enfans me ferai-je mieux entendre; & les enfans ne goûtent pas mieux la raiſon nue, que les remedes mal déguiſés.

Coſi all' egro fanciul porgiamo aſperſi
Di ſoave licor gl'orli del vaſo;
Succhi amari ingannato in tanto ei beve
E dall' inganno ſuo vita riceve.

N. J'ai peur que vous ne vous trompiez encore; ils ſuceront les

bords du vase, & ne boiront point la liqueur.

R. Alors ce ne sera plus ma faute; j'aurai fait de mon mieux pour la faire passer.

Mes jeunes gens sont aimables; mais pour les aimer à trente ans, il faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu long-tems avec eux pour s'y plaire; & ce n'est qu'après avoir déploré leurs fautes, qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs Lettres n'intéressent pas tout d'un coup; mais peu à peu elles attachent; on ne peut ni les prendre, ni les quitter. La grace & la félicité n'y sont pas, ni la raison, ni l'esprit, ni l'éloquence; le sentiment y est; il se communique au cœur par degrés, &, lui seul à la fin supplée à tout. C'est une longue romance, dont les couplets pris à part, n'ont rien qui touche, mais dont la suite produit à la fin

ſon effet. Voilà ce que j'éprouve en les liſant : dites-moi ſi vous ſentez la même choſe.

N. Non. Je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous êtes l'Auteur, l'effet eſt tout ſimple. Si vous ne l'êtes pas, je le conçois encore. Un homme qui vit dans le monde ne peut s'accoutumer aux idées extravagantes, au pathos affecté, au déraiſonnement continuel de vos bonnes gens. Un Solitaire peut les goûter ; vous en avez dit la raiſon vous-même. Mais avant que de publier ce Manuſcrit, ſongez que le Public n'eſt pas compoſé d'Hermites. Tout ce qui pourroit arriver de plus heureux, ſeroit qu'on prît votre petit bon-homme pour un Celadon, votre Edouard pour un Don Quichotte, vos Caillettes pour deux Aſtrées, & qu'on s'en amuſât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies

n'amusent gueres : il faut écrire comme Cervantes, pour faire lire six volumes de visions.

R. La raison qui vous feroit supprimer cet Ouvrage, m'encourage à le publier.

N. Quoi ! la certitude de n'être point lu ?

R. Un peu de patience, & vous allez m'entendre.

En matiere de morale, il n'y a point, selon moi, de lecture utile aux gens du monde. Premierement, parce que la multitude des Livres nouveaux qu'ils parcourent, & qui disent tour-à-tour le pour & le contre, détruit l'effet de l'un par l'autre, & rend le tout comme non avenu. Les Livres choisis qu'on relit ne font point d'effet encore : s'ils soutiennent les maximes du monde, ils sont superflus ; & s'ils les com-

battent, ils font inutiles. Ils trouvent ceux qui les lifent liés aux vices de la fociété, par des chaînes qu'ils ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un inftant fon ame pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une réfiftance invincible, eft toujours forcé de garder ou reprendre fa premiere fituation. Je fuis perfuadé qu'il y a peu de gens bien nés qui n'ayent fait cet effai, du moins une fois en leur vie; mais bientôt découragé d'un vain effort on ne le répete plus, & l'on s'accoutume à regarder la morale des Livres comme un babil de gens oififs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes Villes, des nombreufes fociétés, plus les obftacles diminuent. Il eft un terme où ces obftacles ceffent d'être invincibles, & c'eft alors que les Livres peuvent avoir quelque utilité. Quand on vit ifolé, comme on

ne se hâte pas de lire pour faire parade de ses lectures, on les varie moins, on les médite davantage; & comme elles ne trouvent pas un si grand contre-poids au-dehors, elles font beaucoup plus d'effet au-dedans. L'ennui, ce fléau de la solitude aussi bien que du grand monde, force de recourir aux Livres amusans, seule ressource de qui vit seul & n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup plus de Romans dans les Provinces qu'à Paris, on en lit plus dans les Campagnes que dans les Villes, & ils y font beaucoup plus d'impression : vous voyez pourquoi cela doit être.

Mais ces Livres qui pourroient servir à la fois d'amusement, d'instruction, de consolation au Campagnard, malheureux seulement parce qu'il pense l'être, ne semblent faits au contraire que pour le rebuter de son état, en étendant & fortifiant

le préjugé qui le lui rend méprisable; les gens du bel air, les femmes à la mode, les Grands, les Militaires; voilà les Acteurs de tous vos Romans. Le rafinement du goût des Villes, les maximes de la Cour, l'appareil du luxe, la morale Epicurienne; voilà les leçons qu'ils prêchent & les préceptes qu'ils donnent. Le coloris de leurs fausses vertus ternit l'éclat des véritables; le manége des procédés est substitué aux devoirs réels; les beaux discours font dédaigner les belles actions, & la simplicité des bonnes mœurs, passe pour grossiereté.

Quel effet produiront de pareils tableaux sur un Gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes, & traiter de brutale orgie la joie qu'il fait régner dans son canton? Sur sa femme, qui apprend que les soins d'une mere de famille sont au-dess

ſous des Dames de ſon rang ? Sur ſa fille, à qui les airs contournés & le jargon de la Ville font dédaigner l'honnête & ruſtique voiſin qu'elle eût épouſé ? Tous de concert ne voulant plus être des manans, ſe dégoûtent de leur Village, abandonnent leur vieux château, qui, bientôt devient maſure, & vont dans la Capitale, où, le pere avec ſa Croix de Saint-Louis, de Seigneur qu'il étoit, devient Valet, ou Chevalier d'induſtrie ; la mere établit un brelan ; la fille attire les joueurs, & ſouvent tous trois, après avoir mené une vie infame, meurent de miſere & déshonorés.

Les Auteurs, les Gens de Lettres, les Philoſophes ne ceſſent de crier que, pour remplir ſes devoirs de citoyen, pour ſervir ſes ſemblables, il faut habiter les grandes Villes ; ſelon eux fuir Paris, c'eſt haïr le genre humain ; le peuple de la

la campagne eſt nul à leurs yeux; à les entendre on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des penſions, des académies & des dînés.

De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les Contes, les Romans, les pieces de Théâtre, tout tire ſur les Provinciaux; tout tourne en dériſion la ſimplicité des mœurs ruſtiques; tout prêche les manieres & les plaiſirs du grand monde : c'eſt une honte de ne les pas connoître; c'eſt un malheur de ne les pas goûter. Qui ſait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces plaiſirs imaginaires peuple Paris de jour en jour? Ainſi, les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des ſyſtêmes politiques, amoncelent, entaſſent les habitans de chaque pays ſur quelques points du territoire, laiſſant tout le reſte en friche & déſert : ainſi, pour faire briller les Capitales, ſe dépeu-

plent les Nations ; & ce frivole éclat qui frappe les yeux des sots, fait courir l'Europe à grands pas vers sa ruine. Il importe au bonheur des hommes, qu'on tâche d'arrêter ce torrent de maximes empoisonnées. C'est le métier des Prédicateurs de nous crier : *Soyez bons & sages*, sans beaucoup s'inquiéter du succès de leurs discours ; le citoyen qui s'en inquiete ne doit point nous crier sottement : *Soyez bons* ; mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être.

N. Un moment : reprenez haleine. J'aime les vues utiles ; & je vous ai si bien suivi dans celle-ci, que je crois pouvoir perorer pour vous.

Il est clair, selon votre raisonnement, que pour donner aux ouvrages d'imagination la seule utilité qu'ils puissent avoir, il faudroit les diriger vers un but opposé à celui que leurs Auteurs se proposent ; éloi-

gner toutes les choſes d'inſtitution ; ramener tout à la Nature ; donner aux hommes l'amour d'une vie égale & ſimple ; les guérir des fantaiſies de l'opinion ; leur rendre le goût des vrais plaiſirs ; leur faire aimer la ſolitude & la paix ; les tenir à quelques diſtances les uns des autres ; & au lieu de les exciter à s'entaſſer dans les Villes, les porter à s'étendre également ſur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis, des Sylvandres, des Paſteurs d'Arcadie, des Bergers du Lignon, d'illuſtres Payſans cultivant leurs champs de leurs propres mains, & philoſophant ſur la Nature, ni d'autres pareils êtres romaneſques qui ne peuvent exiſter que dans les Livres ; mais de montrer aux gens aiſés que la vie ruſtique & l'agriculture ont des plaiſirs qu'ils ne ſavent pas connoître ; que ces plaiſirs ſont

moins insipides, moins grossiers qu'ils ne pensent ; qu'il y peut régner du goût, du choix, de la délicatesse ; qu'un homme qui voudroit se retirer à la campagne avec sa famille, & devenir lui-même son propre fermier, y pourroit couler une vie aussi douce qu'au milieu des amusemens des Villes ; qu'une ménagere des champs peut être une femme charmante, aussi pleine de graces, & de graces plus touchantes que toutes les petites maîtresses ; qu'enfin les plus doux sentimens du cœur y peuvent animer une société plus agréable que le langage apprêté des cercles, où nos rires mordans & satyriques sont le triste supplément de la gaieté qu'on n'y connoit plus ? Est-ce bien cela ?

R. C'est cela même. A quoi j'ajouterai seulement une réflexion. L'on se plaint que les Romans troublent les têtes : je le crois bien. En mon-

trant sans cesse à ceux qui les lisent, les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, & en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est, & voilà comment on devient fou. Si les Romans n'offroient à leurs Lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir; que des plaisirs de leur condition, les Romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient sages. Il faut que les écrits faits pour les Solitaires parlent la langue des Solitaires : pour les instruire, il faut qu'ils leur plaisent, qu'ils les intéressent; il faut qu'ils les attachent à leur état en le leur rendant agréable. Ils doivent combattre & détruire les maximes des grandes sociétés ; ils

doivent les montrer fausses & méprisables, c'est-à-dire, telles qu'elles sont. A tous ces titres un Roman, s'il est bien, au moins s'il est utile, doit être sifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un Livre plat, extravagant, ridicule; & voilà, Monsieur, comment la folie du monde est sagesse.

N. Votre conclusion se tire d'elle-même. On ne peut mieux prévoir sa chûte, ni s'apprêter à tomber plus fierement. Il me reste une seule difficulté. Les Provinciaux, vous le savez, ne lisent que sur notre parole: il ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un Livre destiné pour les Solitaires, est d'abord jugé par les gens du monde; si ceux-ci le rebutent, les autres ne le lisent point. Répondez.

R. La réponse est facile. Vous parlez des beaux esprits de Province;

& moi je parle des vrais Campagnards. Vous avez, vous autres qui brillez dans la Capitale, des préjugés dont il faut vous guérir : vous croyez donner le ton à toute la France, & les trois quarts de la France ne savent pas que vous existez. Les Livres qui tombent à Paris, font la fortune des libraires de Province.

N. Pourquoi voulez-vous les enrichir aux dépens des nôtres?

R. Raillez. Moi, je persiste. Quand on aspire à la gloire, il faut se faire lire à Paris; quand on veut être utile, il faut se faire lire en Province. Combien d'honnêtes gens passent leur vie dans des Campagnes éloignées à cultiver le patrimoine de leurs peres, où ils se regardent comme exilés par une fortune étroite? Durant les longues nuits d'hiver, dépourvus de sociétés, ils emploient

la soirée à lire au coin de leur feu les Livres amusans qui leur tombent sous la main. Dans leur simplicité grossiere, ils ne se piquent ni de littérature, ni de bel esprit ; ils lisent pour se désennuyer & non pour s'instruire ; les Livres de morale & de philosophie sont pour eux comme n'existant pas : on en feroit en vain pour leur usage ; ils ne leur parviendroient jamais. Cependant, loin de leur rien offrir de convenable à leur situation, vos Romans ne servent qu'à la leur rendre encore plus amere. Ils changent leur retraite en un désert affreux, & pour quelques heures de distraction qu'ils leur donnent, ils leur préparent des mois de mal-aise & de vains regrets. Pourquoi n'oserois-je supposer que, par quelque heureux hazard, ce Livre, comme tant d'autres plus mauvais encore, pourra tomber dans les mains de ces Habitans des champs, & que l'image des

plaiſirs d'un état tout ſemblable au leur, le leur rendra plus ſupportable? J'aime à me figurer deux époux liſant ce Recueil enſemble, y puiſant un nouveau courage pour ſupporter leurs travaux communs, & peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourroient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux, ſans vouloir imiter un ſi doux modele? Comment s'attendriront-ils ſur le charme de l'union conjugale, même privé de celui de l'Amour, ſans que la leur ſe reſſerre & s'affermiſſe? En quittant leur lecture, ils ne ſeront ni attriſtés de leur état, ni rebutés de leurs ſoins. Au contraire, tout ſemblera prendre autour d'eux une face plus riante; leurs devoirs s'ennobliront à leurs yeux; ils reprendront le goût des plaiſirs de la Nature: ſes vrais ſentimens renaîtront dans leurs cœurs, & en voyant le bonheur à leur por-

tée, ils apprendront à le goûter. Ils rempliront les mêmes fonctions; mais ils les rempliront avec une autre ame, & feront, en vrais Patriarches, ce qu'ils faisoient en Paysans.

N. Jusqu'ici tout va fort bien. Les maris, les femmes, les meres de famille....... Mais les filles; n'en dites-vous rien?

R. Non. Une honnête fille ne lit point de Livres d'amour. Que celle qui lira celui-ci, malgré son titre, ne se plaigne point du mal qu'il lui aura fait : elle ment. Le mal étoit fait d'avance; elle n'a plus rien à risquer.

N. A merveille! Auteurs érotiques venez à l'école : vous voilà tous justifiés.

R. Oui, s'ils le font par leur propre cœur & par l'objet de leurs écrits.

N. L'êtes-vous aux mêmes conditions ?

R. Je ſuis trop fier pour répondre à cela ; mais Julie s'étoit fait une regle pour juger les Livres : ſi vous la trouvez bonne, ſervez-vous-en pour juger celui-ci.

On a voulu rendre la lecture des Romans utile à la Jeuneſſe. Je ne connois point de projet plus inſenſé. C'eſt commencer par mettre le feu à la maiſon pour faire jouer les pompes. D'après cette folle idée, au lieu de diriger vers ſon objet la morale de ces ſortes d'ouvrages, on adreſſe toujours cette morale aux jeunes filles (*), ſans ſonger que les jeunes filles n'ont point de part aux déſordres dont on ſe plaint. En général, leur conduite eſt réguliere, quoique leurs cœurs ſoient corrom-

(*) Ceci ne regarde que les modernes Romans Anglois.

pus. Elles obéiſſent à leurs meres en attendant qu'elles puiſſent les imiter. Quand les femmes feront leur devoir, ſoyez ſûr que les filles ne manqueront point au leur.

N. L'obſervation vous eſt contraire en ce point. Il ſemble qu'il faut toujours au ſexe un tems de libertinage, ou dans un état, ou dans l'autre. C'eſt un mauvais levain qui fermente tôt ou tard. Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles ſont faciles & les femmes ſéveres, c'eſt le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit, & les autres qu'au ſcandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves ; le crime eſt compté pour rien (*).

R. A l'enviſager par ſes ſuites on

(*) *Talis eſt via mulieris adulteræ quæ comedit, & tergens os ſuum dicit : non ſum operata malum.* Proverb. XXX. 20.

n'en jugeroit pas ainſi. Mais ſoyons juſtes envers les femmes ; la cauſe de leur déſordre eſt moins en elles que dans nos mauvaiſes inſtitutions.

Depuis que tous les ſentimens de la Nature ſont étouffés par l'extrême inégalité, c'eſt de l'inique deſpotiſme des peres que viennent les vices & les malheurs des enfans ; c'eſt dans des nœuds forcés & mal aſſortis, que, victimes de l'avarice ou de la vanité des parens, de jeunes femmes effacent, par un déſordre dont elles font gloire, le ſcandale de leur premiere honnêteté. Voulez-vous donc remédier au mal ? remontez à ſa ſource. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques, c'eſt par les mœurs domeſtiques qu'elle doit commencer, & cela dépend abſolument des peres & meres. Mais ce n'eſt point ainſi qu'on dirige les inſtructions ; vos lâches Auteurs ne prêchent jamais que

ceux qu'on opprime ; & la morale des Livres ſera toujours vaine, parce qu'elle n'eſt que l'art de faire ſa cour au plus fort.

N. Aſſurément la vôtre n'eſt pas ſervile ; mais à force d'être libre, ne l'eſt-elle point trop ? Eſt-ce aſſez qu'elle aille à la ſource du mal ? Ne craignez-vous point qu'elle en faſſe ?

R. Du mal ? A qui ? Dans des tems d'épidémie & de contagion, quand tout eſt atteint dès l'enfance, faut-il empêcher le débit des drogues bonnes aux malades, ſous prétexte qu'elles pourroient nuire aux gens ſains ? Monſieur, nous penſons ſi différemment ſur ce point, que, ſi l'on pouvoit eſpérer quelque ſuccès pour ces Lettres, je ſuis très-perſuadé qu'elles feroient plus de bien qu'un meilleur Livre.

N. Il eſt vrai que vous avez une

excellente Prêcheuse. Je suis charmé de vous voir raccommodé avec les femmes : j'étois fâché que vous leur défendissiez de nous faire des sermons (*).

R. Vous êtes pressant ; il faut me taire : je ne suis ni assez fou, ni assez sage pour avoir toujours raison. Laissons cet os à ronger à la critique.

N. Bénignement : de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût-on sur tout le reste rien à dire à tout autre, comment passer au sévere Censeur, des spectacles, les situations vives & les sentimens passionnés dont tout ce Recueil est rempli ? Montrez-moi une scene de Théâtre qui forme un tableau pareil à ceux du bos-

(*) Voyez la Lettre de M. d'Alembert sur les Spectacles, pag. 81, premiere édition.

quet de Clarens (*) & du cabinet de toilette? Relifez la Lettre fur les Spectacles; relifez ce Recueil...... Soyez conféquent, ou quittez vos principes........ Que voulez-vous qu'on penfe?

R. Je veux, Monfieur, qu'un Critique foit conféquent lui-même, & qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Relifez mieux l'écrit que vous venez de citer; relifez auffi la Préface de Narciffe, vous y verrez la réponfe à l'inconféquence que vous me reprochez. Les étourdis qui prétendent en trouver dans le Devin du Village, en trouveront fans doute bien plus ici. Ils feront leur métier : mais vous.......

N. Je me rappelle deux paffages (**).... Vous eftimez peu vos contemporains.

(*) On prononce *Claran.*

(**) Préface de Narciffe, pag. 28 & 32. Lettre à M. d'Alembert, pag. 223, 224.

R. Monfieur,

R. Monſieur, je ſuis auſſi leur contemporain! O! que ne ſuis-je né dans un ſiecle où je duſſe jetter ce Recueil au feu!

N. Vous outrez, à votre ordinaire; mais juſqu'à certain point, vos maximes ſont aſſez juſtes. Par exemple, ſi votre Héloïſe eût été toujours ſage, elle inſtruiroit beaucoup moins; car à qui ſerviroit-elle de modele? C'eſt dans les ſiecles les plus dépravés qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela diſpenſe de les pratiquer; & l'on contente à peu de frais, par une lecture oiſive, un reſte de goût pour la vertu.

R. Sublimes Auteurs, rabaiſſez un peu vos modeles, ſi vous voulez qu'on cherche à les imiter. A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a point ſouillée? Eh! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer; peut-

être au moins quelqu'un pourra vous entendre.

N. Votre jeune homme a déjà fait ces réflexions : mai s n'importe ; on ne vous fera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on fait, pour montrer ensuite ce qu'on devroit faire. Sans compter, qu'inspirer l'amour aux filles & la réserve aux femmes, c'est renverser l'ordre établi, & ramener toute cette petite morale que la Philosophie a proscrite. Quoi que vous en puissiez dire, l'amour dans les filles est indécent & scandaleux, & il n'y a qu'un mari qui puisse autoriser un amant. Quelle étrange mal-adresse que d'être indulgent pour des filles, qui ne doivent point vous lire, & sévere pour les femmes qui vous jugeront ! Croyez-moi, si vous avez peur de réussir, tranquillisez-vous : vos mesures sont trop bien prises pour vous laisser craindre

un pareil affront. Quoi qu'il en ſoit, je vous garderai le ſecret; ne ſoyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un Livre utile, à la bonne heure; mais gardez-vous de l'avouer.

R. De l'avouer, Monſieur? Un honnête homme ſe cache-t-il quand il parle au Public? Oſe-t-il imprimer ce qu'il n'oſeroit reconnoître? Je ſuis l'Editeur de ce Livre, & je m'y nommerai comme Editeur.

N. Vous vous y nommerez? Vous?

R. Moi-même.

N. Quoi! Vous y mettrez votre nom?

R. Oui, Monſieur.

N. Votre vrai nom? *Jean-Jaques ROUSSEAU*, en toutes lettres?

R. *Jean-Jaques Rouſſeau*, en toutes lettres.

N. Vous n'y penſez pas! Que dira-t-on de vous?

R. Ce qu'on voudra. Je me nomme à la tête de ce Recueil, non pour me l'approprier; mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si l'on trouve le Livre mauvais en lui-même, c'eſt une raiſon de plus pour y mettre mon nom. Je ne veux pas paſſer pour meilleur que je ne ſuis.

N. Etes-vous content de cette réponſe?

R. Oui, dans des tems où il n'eſt poſſible à perſonne d'être bon.

N. Et les belles ames, les oubliez-vous?

R. La Nature les fit, vos institutions les gâtent.

N. A la tête d'un livre d'amour on lira ces mots : *par J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve !*

R. *Citoyen de Geneve ?* Non pas cela. Je ne profane point le nom de ma patrie ; je ne le mets qu'aux écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

N. Vous portez vous-même un nom qui n'est pas sans honneur, & vous avez aussi quelque chose à perdre. Vous donnez un Livre foible & plat qui vous fera tort. Je voudrois vous en empêcher ; mais si vous en faites la sottise, j'approuve que vous la fassiez hautement & franchement. Cela, du moins, sera dans votre caractere. Mais à propos mettrez-vous aussi votre devise à ce Livre ?

R. Mon Libraire m'a déjà fait cette plaiſanterie, & je l'ai trouvée ſi bonne, que j'ai promis de lui en faire honneur. Non, Monſieur, je ne mettrai point ma deviſe à ce Livre; mais je ne la quitterai pas pour cela, & je m'effraye moins que jamais de l'avoir priſe. Souvenez-vous que je ſongeois à faire imprimer ces Lettres quand j'écrivois contre les Spectacles, & que le ſoin d'excuſer un de ces Ecrits ne m'a point fait altérer la vérité dans l'autre. Je me ſuis accuſé d'avance, plus fortement peut-être que perſonne ne m'accuſera. Celui qui préfere la vérité à ſa gloire peut eſpérer de la préférer à ſa vie. Vous voulez qu'on ſoit toujours conſéquent; je doute que cela ſoit poſſible à l'homme; mais ce qui lui eſt poſſible eſt d'être toujours vrai : voilà ce que je veux tâcher d'être.

N. Quand je vous demande ſi

vous êtes l'Auteur de ces Lettres, pourquoi donc éludez-vous ma question ?

R. Pour cela même que je ne veux pas dire un mensonge.

N. Mais vous refusez aussi de dire la vérité ?

R. C'est encore lui rendre honneur que de déclarer qu'on la veut taire : vous auriez meilleur marché d'un homme qui voudroit mentir. D'ailleurs les gens de goût se trompent-ils sur la plume des Auteurs ? Comment osez-vous faire une question que c'est à vous de résoudre ?

N. Je la résoudrois bien pour quelques Lettres ; elles sont certainement de vous ; mais je ne vous reconnois plus dans les autres, & je doute qu'on se puisse contrefaire à ce point. La Nature, qui n'a pas

peur qu'on la méconnoiſſe, change ſouvent d'apparence, & ſouvent l'art ſe décele en voulant être plus naturel qu'elle : c'eſt le Grogneur de la Fable qui rend la voix de l'animal mieux que l'animal même. Ce Recueil eſt plein de choſes d'une mal-adreſſe que le dernier barbouilleur eût évitée. Les déclamations, les répétitions, les contradictions, les éternelles rabâcheries ; où eſt l'homme capable de mieux faire, qui pourroit ſe réſoudre à faire ſi mal ? Où eſt celui qui auroit laiſſé la choquante propoſition que ce fou d'Edouard fait à Julie ? Où eſt celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule d'un petit bon-homme, qui, voulant toujours mourir, a ſoin d'en avertir tout le monde, & finit par ſe porter toujours bien ? Où eſt celui qui n'eût pas commencé par ſe dire : Il faut marquer avec ſoin les caracteres ; il faut exactement varier les ſtyles ? In-

failliblement, avec ce projet, il auroit mieux fait que la Nature.

J'obſerve que dans une ſociété très-intime, les ſtyles ſe rapprochent ainſi que les caracteres, & que les amis, confondant leurs ames, confondent auſſi leurs manieres de penſer, de ſentir, & de dire. Cette Julie, telle qu'elle eſt, doit être une créature enchantereſſe ; tout ce qui l'approche doit lui reſſembler ; tout doit devenir Julie autour d'elle ; tous ſes amis ne doivent avoir qu'un ton ; mais ces choſes ſe ſentent, & ne s'imaginent pas. Quand elles s'imagineroient, l'Inventeur n'oſeroit les mettre en pratique. Il ne lui faut que des traits qui frappent la multitude ; ce qui redevient ſimple à force de fineſſe, ne lui convient plus. Or, c'eſt-là qu'eſt le ſceau de la vérité ; c'eſt-là qu'un œil attentif cherche & retrouve la Nature.

R. Hé bien, vous concluez donc?

N. Je ne conclus pas; je doute, & je ne saurois vous dire, combien ce doute m'a tourmenté durant la lecture de ces lettres. Certainement, si tout cela n'est que fiction, vous avez fait un mauvais livre : mais dites que ces deux femmes ont existé; & je relis ce Recueil tous les ans, jusqu'à la fin de ma vie.

R. Eh! qu'importe qu'elles aient existé? Vous les chercheriez en vain sur la terre. Elles ne sont plus.

N. Elles ne sont plus? Elles furent donc?

R. Cette conclusion est conditionnelle : si elles furent, elles ne sont plus.

N. Entre nous, convenez que ces petites subtilités sont plus déterminantes qu'embarrassantes.

R. Elles ſont ce que vous les forcez d'être, pour ne point me trahir ni mentir.

N. Ma foi, vous aurez beau faire, on vous devinera malgré vous. Ne voyez-vous pas que votre épigraphe ſeule dit tout?

R. Je vois qu'elle ne dit rien ſur le fait en queſtion: car qui peut ſavoir ſi j'ai trouvé cette épigraphe dans le manuſcrit, ou ſi c'eſt moi qui l'y ai miſe? Qui peut dire, ſi je ne ſuis point dans le même doute où vous êtes? Si tout cet air de myſtere n'eſt pas peut-être une feinte pour vous cacher ma propre ignorance ſur ce que vous voulez ſavoir?

N. Mais enfin, vous connoiſſez les lieux? Vous avez été à Vevai; dans le pays de Vaud?

R. Pluſieurs fois; & je vous dé-

clare que je n'y ai point ouï parler du Baron d'Etange ni de ſa fille. Le nom de M. de Wolmar n'y eſt pas même connu. J'ai été à Clarens : je n'y ai rien vu de ſemblable à la maiſon décrite dans ces Lettres. J'y ai paſſé, revenant d'Italie, l'année même de l'événement funeſte, & l'on n'y pleuroit ni Julie de Wolmar, ni rien qui lui reſſemblât, que je ſache. Enfin, autant que je puis me rappeller la ſituation du pays, j'ai remarqué dans ces Lettres, des tranſpoſitions de lieux & des erreurs de topographie ; ſoit que l'Auteur n'en ſçût pas davantage ; ſoit qu'il voulût dépayſer ſes Lecteurs. C'eſt-là tout ce que vous apprendrez de moi ſur ce point, & ſoyez ſûr que d'autres ne m'arracheront pas ce que j'aurai refuſé de vous dire.

N. Tout le monde aura la même curioſité que moi. Si vous publiez

cet Ouvrage, dites donc au Public ce que vous m'avez dit. Faites plus, écrivez cette converſation pour toute Préface : les éclairciſſemens néceſſaires y ſont tous.

R. Vous avez raiſon : elle vaut mieux que ce que j'aurois dit de mon chef. Au reſte ces ſortes d'apologies ne réuſſiſſent gueres.

N. Non, quand on voit que l'Auteur s'y ménage ; mais j'ai pris ſoin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celle-ci. Seulement, je vous conſeille d'en tranſpoſer les rôles. Feignez que c'eſt moi qui vous preſſe de publier ce Recueil, & que vous vous en défendez. Donnez-vous les objections, & à moi les réponſes. Cela ſera plus modeſte, & fera un meilleur effet.

R. Cela ſera-t-il auſſi dans le

caractere dont vous m'avez loué ci-devant ?

N. Non, je vous tendois un piége Laissez les choses comme elles sont.

FIN.

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE I.
A JULIE.

IL faut vous fuir, Mademoiselle, je le ſens bien : j'aurois dû beaucoup moins attendre, ou plutôt il faloit ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui ? Comment m'y prendre ? Vous m'avez promis de l'amitié ; voyez mes perplexités ; & conſeillez-moi.

Vous ſavez que je ne ſuis entré dans votre maiſon que ſur l'invitation de Madame votre mere. Sachant que j'avois cultivé quelques talens agréables, elle a cru qu'ils ne ſeroient pas inutiles, dans un lieu dépourvu de maîtres, à l'éducation

d'une fille qu'elle adore. Fier, à mon tour, d'orner de quelques fleurs un ſi beau naturel, j'oſai me charger de ce dangereux ſoin ſans en prévoir le péril, ou du moins ſans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité : j'eſpere que je ne m'oublierai jamais juſqu'à vous tenir des diſcours qu'il ne vous convient pas d'entendre, & manquer au reſpect que je dois à vos mœurs, encore plus qu'à votre naiſſance & à vos charmes. Si je ſouffre, j'ai du moins la conſolation de ſouffrir ſeul, & je ne voudrois pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jours; & je m'apperçois que ſans y ſonger vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, & que vous devez ignorer. Je ſais, il eſt vrai, le parti que dicte en pareil cas la prudence au défaut de l'eſpoir; & je me ferois efforcé de le prendre, ſi je pouvois accorder en cette occaſion la prudence avec l'honnêteté; mais comment me retirer décemment d'une maiſon dont la maîtreſſe elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où

elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde? Comment fruftrer cette tendre mere du plaifir de furprendre un jour fon époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce deffein? Faut-il quitter impoliment fans lui rien dire? Faut-il lui déclarer le fujet de ma retraite? & cet aveu même ne l'offenfera-t-il pas de la part d'un homme dont la naiffance & la fortune ne peuvent lui permettre d'afpirer à vous?

Je ne vois, Mademoifelle, qu'un moyen de fortir de l'embarras où je fuis; c'eft que la main qui m'y plonge m'en retire, que ma peine, ainfi que ma faute, me vienne de vous, & qu'au moins par pitié pour moi, vous daigniez m'interdire votre préfence. Montrez ma lettre à vos parens; faites-moi refufer votre porte; chaffez-moi comme il vous plaira; je puis tout endurer de vous; je ne puis vous fuir de moi-même.

Vous, me chaffer! moi, vous fuir! & pourquoi? Pourquoi donc eft-ce un crime d'être fenfible au mérite, & d'aimer ce qu'il faut qu'on honore? Non, belle Julie; vos attraits avoient ébloui mes yeux; ja-

mais ils n'eussent égaré mon cœur, sans l'attrait plus puissant qui les anime. C'est cette union touchante d'une sensibilité si vive & d'une inaltérable douceur; c'est cette pitié si tendre à tous les maux d'autrui; c'est cet esprit juste & ce goût exquis qui tirent leur pureté de celle de l'ame; ce sont, en un mot, les charmes des sentimens bien plus que ceux de la personne, que j'adore en vous. Je consens qu'on puisse vous imaginer plus belle encore; mais plus aimable & plus digne du cœur d'un honnête homme; non, Julie, il n'est pas possible.

J'ose me flatter quelquefois que le Ciel a mis une conformité secrete entre nos affections, ainsi qu'entre nos goûts & nos âges. Si jeunes encore, rien n'altere en nous les penchans de la nature, & toutes nos inclinations semblent se rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manieres uniformes de sentir & de voir, & pourquoi n'oserois-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'apperçois dans nos jugemens? Quelquefois nos yeux se rencontrent; quelques soupirs nous échap-

pent en même-tems ; quelques larmes furtives....... ô Julie! si cet accord venoit de plus loin...... si le Ciel nous avoit destinés...... toute la force humaine....... ah! pardon! je m'égare: j'ose prendre mes vœux pour de l'espoir: l'ardeur de mes desirs prête à leur objet la possibilité qui lui manque.

Je vois avec effroi quel tourment mon cœur se prépare. Je ne cherche point à flatter mon mal ; je voudrois le haïr s'il étoit possible. Jugez si mes sentimens sont purs, par la sorte de grace que je viens vous demander. Tarissez, s'il se peut, la source du poison qui me nourrit & me tue. Je ne veux que guérir ou mourir, & j'implore vos rigueurs comme un amant imploreroit vos bontés.

Oui, je promets, je jure de faire de mon côté tous mes efforts pour recouvrer ma raison, ou concentrer au fond de mon ame le trouble que j'y sens naître : mais, par pitié, détournez de moi ces yeux si doux qui me donnent la mort ; dérobez aux miens vos traits, votre air, vos bras, vos mains, vos blonds cheveux, vos gestes ; trompez l'avide imprudence de mes

regards; retenez cette voix touchante qu'on n'entend point ſans émotion : ſoyez, hélas! une autre que vous-même, pour que mon cœur puiſſe revenir à lui.

Vous le dirai-je ſans détour? Dans ces jeux que l'oiſiveté de la ſoirée engendre, vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles; vous n'avez pas plus de réſerve avec moi qu'avec un autre. Hier même, il s'en falut peu que par pénitence vous ne me laiſſaſſiez prendre un baiſer : vous réſiſtâtes foiblement. Heureuſement je n'eus garde de m'obſtiner. Je ſentis à mon trouble croiſſant que j'allois me perdre, & je m'arrêtai. Ah! ſi du moins je l'euſſe pu ſavourer à mon gré, ce baiſer eût été mon dernier ſoupir, & je ſerois mort le plus heureux des hommes!

De grace, quittons ces jeux qui peuvent avoir des ſuites funeſtes. Non, il n'y en a pas un qui n'ait ſon danger, juſqu'au plus puérile de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, & je ne ſais comment il arrive que je la rencontre toujours. A peine ſe poſe-t-elle ſur la mienne, qu'un treſſaillement me ſaiſit; le jeu me donne la fievre ou plutôt le délire;

je ne vois, je ne sens plus rien, & dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, où me cacher, comment répondre de moi?

Durant nos lectures, c'est un autre inconvénient. Si je vous vois un instant sans votre mere ou sans votre cousine, vous changez tout à coup de maintien; vous prenez un air si sérieux, si froid, si glacé, que le respect & la crainte de vous déplaire m'ôtent la présence d'esprit & le jugement, & j'ai peine à bégayer en tremblant quelques mots d'une leçon que toute votre sagacité vous fait suivre à peine. Ainsi l'inégalité que vous affectez tourne à la fois au préjudice de tous deux: vous me désolez & ne vous instruisez point, sans que je puisse concevoir quel motif fait ainsi changer d'humeur une personne si raisonnable. J'ose vous le demander, comment pouvez-vous être si folâtre en public, & si grave dans le tête-à-tête? Je pensois que ce devoit être tout le contraire, & qu'il faloit composer son maintien à proportion du nombre des spectateurs. Au lieu de cela, je vous vois, toujours avec une égale perplexité de ma part,

le ton de cérémonie en particulier, & le ton familier devant tout le monde. Daignez être plus égale, peut-être ferai-je moins tourmenté.

Si la commiſeration naturelle aux ames bien nées, peut vous attendrir ſur les peines d'un infortuné auquel vous avez témoigné quelque eſtime, de légers changemens dans votre conduite rendront ſa ſituation moins violente, & lui feront ſupporter plus paiſiblement & ſon ſilence & ſes maux: ſi ſa retenue & ſon état ne vous touchent pas, & que vous vouliez uſer du droit de le perdre, vous le pouvez ſans qu'il en murmure: il aime mieux encore périr par votre ordre que par un tranſport indiſcret qui le rendît coupable à vos yeux. Enfin, quoique vous ordonniez de mon ſort, au moins n'aurai-je point à me reprocher d'avoir pu former un eſpoir téméraire, & ſi vous avez lu cette lettre, vous avez fait tout ce que j'oſerois vous demander, quand même je n'aurois point de refus à craindre.

LETTRE II.

A JULIE.

Que je me ſuis abuſé, Mademoiſelle, dans ma premiere Lettre ! Au lieu de ſoulager mes maux, je n'ai fait que les augmenter en m'expoſant à votre diſgrace, & je ſens que le pire de tous eſt de vous déplaire. Votre ſilence, votre air froid & réſervé ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez exaucé ma priere en partie, ce n'eſt que pour mieux m'en punir,

E poi ch'amor di me vi fece accorta
Fur i biondi capelli allor velati,
E l'amoroſo ſguardo in ſe raccolto. (a)

vous retranchez en public l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre; mais vous n'en êtes que plus ſévere dans le particulier, & votre ingénieuſe

(a) Et l'amour vous ayant rendue attentive, vous voilâtes vos blonds cheveux, & recueillites en vous même vos doux regards. *Metaſt.*

rigueur s'exerce également par votre complaisance & par vos refus.

Que ne pouvez-vous connoître combien cette froideur m'est cruelle ! vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrois-je pas revenir sur le passé, & faire que vous n'eussiez point vu cette fatale lettre ! Non, dans la crainte de vous offenser encore, je n'écrirois point celle-ci, si je n'eusse écrit la premiere, & je ne veux pas redoubler ma faute, mais la réparer. Faut-il pour vous appaiser dire que je m'abusois moi-même ? Faut-il protester que ce n'étoit pas de l'amour que j'avois pour vous ? . . . . moi je prononcerois cet odieux parjure ! Le vil mensonge est-il digne d'un cœur où vous régnez ? Ah ! que je sois malheureux, s'il faut l'être ; pour avoir été téméraire je ne serai ni menteur ni lâche, & le crime que mon cœur a commis, ma plume ne peut le désavouer.

Je sens d'avance le poids de votre indignation, & j'en attends les derniers effets, comme une grace que vous me devez au défaut de toute autre ; car le feu qui me consume mérite d'être puni, mais

non méprisé. Par pitié ne m'abandonnez pas à moi-même ; daignez au moins disposer de mon sort ; dites quelle est votre volonté. Quoique vous puissiez me prescrire, je ne saurai qu'obéir. M'imposez-vous un silence éternel ? je saurai me contraindre à le garder. Me bannissez-vous de votre présence ? je jure que vous ne me verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir ? ah ! ce ne sera pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne souscrive, hors celui de ne vous plus aimer : encore obéirois-je en cela même, s'il m'étoit possible.

Cent fois le jour je suis tenté de me jetter à vos pieds, de les arroser de mes pleurs, d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage ; mes genoux tremblent & n'osent fléchir ; la parole expire sur mes lévres, & mon ame ne trouve aucune assurance contre la frayeur de vous irriter.

Est-il au monde un état plus affreux que le mien ? Mon cœur sent trop combien il est coupable & ne sauroit cesser de l'être ; le crime & le remords l'agitent de concert, & sans savoir quel sera mon



destin, je flotte dans un doute insupportable entre l'espoir de la clémence & la crainte du châtiment.

Mais non, je n'espere rien, je n'ai droit de rien espérer. La seule grace que j'attends de vous est de hâter mon supplice. Contentez une juste vengeance. Est-ce être assez malheureux que de me voir réduit à la solliciter moi-même? Punissez-moi, vous le devez: mais si vous n'êtes impitoyable, quittez cet air froid & mécontent qui me met au désespoir: quand on envoye un coupable à la mort, on ne lui montre plus de colere.

LETTRE III.

A JULIE.

NE vous impatientez pas, Mademoiselle; voici la derniere importunité que vous recevrez de moi.

Quand je commençai de vous aimer, que j'étois loin de voir tous les maux que je m'apprêtois! Je ne sentis d'abord que celui d'un amour sans espoir, que la raison peut vaincre à force de tems; j'en

connus ensuite un plus grand dans la douleur de vous déplaire ; & maintenant j'éprouve le plus cruel de tous, dans le sentiment de vos propres peines. O Julie ! je le vois avec amertume, mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un silence invincible : mais tout décéle à mon cœur attentif vos agitations secretes. Vos yeux deviennent sombres, rêveurs, fixés en terre ; quelques regards égarés s'échappent sur moi, vos vives couleurs se fanent ; une pâleur étrangere couvre vos joues ; la gaieté vous abandonne ; une tristesse mortelle vous accable ; & il n'y a que l'inaltérable douceur de votre ame qui vous préserve d'un peu d'humeur.

Soit sensibilité, soit dédain, soit pitié pour mes souffrances, vous en êtes affectée, je le vois ; je crains de contribuer aux vôtres, & cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'espoir qui devroit en naître ne peut me flatter ; car ou je me trompe moi-même, ou votre bonheur m'est plus cher que le mien.

Cependant en revenant à mon tour sur moi, je commence à connoître combien j'avois mal jugé de mon propre cœur, &

je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire paſſager, fera le deſtin de ma vie. C'eſt le progrès de votre triſteſſe qui m'a fait ſentir celui de mon mal. Jamais, non, jamais le feu de vos yeux, l'éclat de votre teint, les charmes de votre eſprit, toutes les graces de votre ancienne gaieté, n'euſſent produit un effet ſemblable à celui de votre abattement. N'en doutez pas, divine Julie, ſi vous pouviez voir quel embraſement ces huit jours de langueur ont allumé dans mon ame, vous gémiriez vous-même des maux que vous me cauſez. Ils ſont déſormais ſans reméde, & je ſens avec déſeſpoir que le feu qui me conſume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'importe; qui ne peut ſe rendre heureux peut au moins mériter de l'être, & je ſaurai vous forcer d'eſtimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponſe. Je ſuis jeune & peux mériter un jour la conſidération dont je ne ſuis pas maintenant digne. En attendant, il faut vous rendre le repos que j'ai perdu pour toujours, & que je vous ôte ici malgré moi. Il eſt juſte que je porte ſeul la peine

du crime dont je suis seul coupable. Adieu, trop belle Julie, vivez tranquille & reprenez votre enjouement ; dès demain vous ne me verrez plus. Mais soyez sûre que l'amour ardent & pur dont j'ai brûlé pour vous ne s'éteindra de ma vie, que mon cœur plein d'un si digne objet ne sauroit plus s'avilir, qu'il partagera désormais ses uniques hommages entre vous & la vertu, & qu'on ne verra jamais profaner par d'autres feux l'autel où Julie fut adorée.

BILLET

DE JULIE.

N'EMPORTEZ pas l'opinion d'avoir rendu votre éloignement nécessaire. Un cœur vertueux sauroit se vaincre ou se taire, & deviendroit peut-être à craindre. Mais vous.... vous pouvez rester.

RÉPONSE.

JE me suis tû long-tems, vos froideurs m'ont fait parler à la fin. Si l'on peut se vaincre pour la vertu, l'on ne supporte

point le mépris de ce qu'on aime. Il faut partir.

II. BILLET
DE JULIE.

NON, Monfieur; après ce que vous avez paru fentir: après ce que vous m'avez ofé dire; un homme tel que vous avez feint d'être ne part point; il fait plus.

RÉPONSE.

JE n'ai rien feint, qu'une paffion modérée, dans un cœur au défefpoir. Demain vous ferez contente, & quoi que vous en puiffiez dire, j'aurai moins fait que de partir.

III. BILLET
DE JULIE.

INSENSÉ! fi mes jours te font chers, crains d'attenter aux tiens. Je fuis obfédée, & ne puis ni vous parler ni vous écrire jufqu'à demain. Attendez.

LETTRE

LETTRE IV.

DE JULIE.

IL faut donc l'avouer enfin, ce fatal secret trop mal déguisé ! Combien de fois j'ai juré qu'il ne sortiroit de mon cœur qu'avec la vie ! La tienne en danger me l'arrache ; il m'échappe, & l'honneur est perdu. Hélas ! j'ai trop tenu parole, est-il une mort plus cruelle que de survivre à l'honneur ?

Que dire, comment rompre un si pénible silence ? Ou plutôt n'ai-je pas déjà tout dit, & ne m'as-tu pas trop entendue ? Ah ! tu en as trop vu pour ne pas deviner le reste ! Entraînée par degrés dans les piéges d'un vil séducteur, je vois, sans pouvoir m'arrêter, l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c'est bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l'égarement de mon cœur, tu t'en prévaux pour me perdre, & quand tu me rends méprisable, le pire de mes maux est d'être forcée à te mépriser. Ah!

malheureux ! je t'estimois, & tu me déshonores ! crois-moi, si ton cœur étoit fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l'eût jamais obtenu.

Tu le sais, tes remords en augmenteront ; je n'avois point dans l'ame des inclinations vicieuses. La modestie & l'honnêteté m'étoient chéres ; j'aimois à les nourrir dans une vie simple & laborieuse. Que m'ont servi des soins que le Ciel a rejettés ? Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens & ma raison ; je le sentis du premier instant, & tes yeux, tes sentimens, tes discours, ta plume criminelle le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée ; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jetter aux pieds des auteurs de mes jours ; cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable : ils ne peuvent connoître ce qui s'y passe : ils voudront appliquer des remédes ordinaires à un mal désespéré ; ma mere est foible & sans autorité ;

je connois l'inflexible sévérité de mon pere, & je ne ferai que perdre & déshonorer moi, ma famille & toi-même. Mon amie est absente, mon frere n'est plus; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me poursuit; j'implore en vain le Ciel, le Ciel est sourd aux prieres des foibles. Tout fomente l'ardeur qui me dévore; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi; la nature entiere semble être ta complice; tous mes efforts sont vains, je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu résister dans toute sa force, céderoit-il maintenant à demi? Comment ce cœur, qui ne sait rien dissimuler, te cacheroit-il le reste de sa foiblesse? Ah! le premier pas, qui coûte le plus, étoit celui qu'il ne faloit pas faire; comment m'arrêterois-je aux autres? Non, de ce premier pas je me sens entraîner dans l'abyme, & tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira.

Tel est l'état affreux où je me vois, que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a réduite, & que pour me garantir de ma perte, tu dois être mon

unique défenseur contre toi. Je pouvois, je le sais, différer cet aveu de mon désespoir ; je pouvois quelques tems déguiser ma honte, & céder par degrés pour m'en imposer à moi-même. Vaine adresse qui pouvoit flatter mon amour-propre, & non pas sauver ma vertu. Va, je vois trop, je sens trop où mêne la premiere faute, & je ne cherchois pas à préparer ma ruine, mais à l'éviter.

Toutefois si tu n'es pas le dernier des hommes, si quelque étincelle de vertu brilla dans ton ame ; s'il y reste encore quelque trace des sentimens d'honneur dont tu m'as paru pénétré, puis-je te croire assez vil pour abuser de l'aveu fatal que mon délire m'arrache ? Non, je te connois bien ; tu soutiendras ma foiblesse, tu deviendras ma sauve-garde, tu protégeras ma personne contre mon propre cœur. Tes vertus sont le dernier refuge de mon innocence ; mon honneur s'ose confier au tien, tu ne peux conserver l'un sans l'autre ; ame généreuse, ah ! conserve-les tous deux, & du moins pour l'amour de toi-même, daigne prendre pitié de moi.

O Dieu ! fuis-je affez humiliée ? Je t'écris à genoux ; je baigne mon papier de mes pleurs ; j'éleve à toi mes timides fupplications. Et ne penfe pas, cependant, que j'ignore que c'étoit à moi d'en recevoir, & que pour me faire obéir je n'avois qu'à me rendre avec art méprifable. Ami, prends ce vain empire, & laiffe-moi l'honnêteté : j'aime mieux être ton efclave & vivre innocente, que d'acheter ta dépendance au prix de mon déshonneur. Si tu daignes m'écouter, que d'amour, que de refpects ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra fon retour à la vie ? Quels charmes dans la douce union de deux ames pures ! Tes defirs vaincus feront la fource de ton bonheur, & les plaifirs dont tu jouiras feront dignes du Ciel même.

Je crois, j'efpere, qu'un cœur qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien ne démentira pas la générofité que j'attends de lui. J'efpere encore que s'il étoit affez lâche pour abufer de mon égarement & des aveux qu'il m'arrache, le mépris, l'indignation me rendroient la raifon que j'ai perdue, & que je ne ferois pas affez lâche moi-même pour craindre un amant dont

j'aurois à rougir. Tu feras vertueux ou méprifé ; je ferai refpectée ou guérie ; voilà l'unique efpoir qui me refte avant celui de mourir.

LETTRE V.

A JULIE.

PUISSANCES du Ciel ! j'avois une ame pour la douleur , donnez-m'en une pour la félicité. Amour , vie de l'ame , viens foutenir la mienne prête à défaillir. Charme inexprimable de la vertu ! Force invincible de la voix de ce qu'on aime ! bonheur , plaifirs , tranfports , que vos traits font poignans ! qui peut en foutenir l'atteinte ? O comment fuffire au torrent de délices qui vient inonder mon cœur ! comment expier les allarmes d'une craintive amante ? Julie .... non ! ma Julie à genoux ! ma Julie verfer des pleurs ! .... celle à qui l'univers devroit des hommages fupplier un homme qui l'adore de ne pas l'outrager , de ne pas fe déshonorer lui-même ! fi je pouvois m'indigner contre toi je le ferois, pour tes frayeurs qui

nous avilissent! Juge mieux, beauté pure & céleste, de la nature de ton empire! Eh! si j'adore les charmes de ta personne, n'est-ce pas sur-tout pour l'empreinte de cette ame sans tache qui l'anime, & dont tous tes traits portent la divine enseigne? Tu crains de céder à mes poursuites? mais quelles poursuites peut redouter celle qui couvre de respect & d'honnêteté tous les sentimens qu'elle inspire? Est-il un homme assez vil sur la terre pour oser être téméraire avec toi?

Permets, permets que je savoure le bonheur inattendu d'être aimé!.... aimé de celle.... trône du monde, combien je te vois au-dessous de moi! Que je la relise mille fois cette lettre adorable, où ton amour & tes sentimens sont écrits en caracteres de feu; où, malgré tout l'emportement d'un cœur agité, je vois avec transport combien, dans une ame honnête, les passions les plus vives gardent encore le saint caractere de la vertu. Quel monstre, après l'avoir lu cette touchante lettre, pourroit abuser de ton état, & témoigner par l'acte le plus marqué son profond mépris pour lui-même? Non, chére amante,

prends confiance en un ami fidele qui n'eſt point fait pour te tromper. Bien que ma raiſon ſoit à jamais perdue, bien que le trouble de mes ſens s'accroiſſe à chaque inſtant, ta perſonne eſt déſormais pour moi le plus charmant, mais le plus ſacré dépôt dont jamais mortel fut honoré. Ma flamme & ſon objet conſerveront enſemble une inaltérable pureté. Je frémirois de porter la main ſur tes chaſtes attraits, plus que du plus vil inceſte ; & tu n'es pas dans une ſureté plus inviolable avec ton pere qu'avec ton amant. O ſi jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi....... l'amant de Julie auroit une ame abjecte ! Non, quand je ceſſerai d'aimer la vertu je ne t'aimerai plus ; à ma premiere lâcheté, je ne veux plus que tu m'aimes.

Raſſure-toi donc, je t'en conjure au nom du tendre & pur amour qui nous unit ; c'eſt à lui de t'être garant de ma retenue & de mon reſpect : c'eſt à lui de te répondre de lui-même. Et pourquoi tes craintes iroient-elles plus loin que mes deſirs ? A quel autre bonheur voudrois-je aſpirer, ſi tout mon cœur ſuffit à peine

à celui qu'il goûte ? Nous sommes jeunes tous deux, il est vrai ; nous aimons pour la premiere & l'unique fois de la vie, & n'avons nulle expérience des passions : mais l'honneur qui nous conduit est-il un guide trompeur ? a-t-il besoin d'une expérience suspecte qu'on n'acquiert qu'à force de vices ? J'ignore si je m'abuse ; mais il me semble que les sentimens droits sont tous au fond de mon cœur. Je ne suis point un vil séducteur comme tu m'appelles dans ton désespoir ; mais un homme simple & sensible, qui montre aisément ce qu'il sent, & ne sent rien dont il doive rougir. Pour dire tout en un seul mot, j'abhorre encore plus le crime que je n'aime Julie. Je ne sais, non, je ne sais pas même si l'amour que tu fais naître est compatible avec l'oubli de la vertu ; & si tout autre qu'une ame honnête peut sentir assez tous tes charmes. Pour moi, plus j'en suis pénétré, plus mes sentimens s'élévent. Quel bien, que je n'aurois pas fait pour lui-même, ne ferois-je pas maintenant pour me rendre digne de toi ? Ah ! daigne te confier aux feux que tu m'inspires, & que tu fais

si bien purifier; croi qu'il suffit que je t'adore pour respecter à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. O quel cœur je vais posséder ! vrai bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un amour qui s'honore, combien tu vaux mieux que tous ses plaisirs!

LETTRE VI.

DE JULIE A CLAIRE.

VEUX-TU, ma Cousine passer ta vie à pleurer cette pauvre Chaillot, & faut-il que les morts te fassent oublier les vivans? tes regrets sont justes, & je les partage; mais doivent-ils être éternels? Depuis la perte de ta mere, elle t'avoit élevée avec le plus grand soin; elle étoit plutôt ton amie que ta gouvernante. Elle t'aimoit tendrement, & m'aimoit parce que tu m'aimes; elle ne nous inspira jamais que des principes de sagesse & d'honneur. Je sais tout cela, ma chére, & j'en conviens avec plaisir. Mais conviens aussi que la bonne femme étoit peu

prudente avec nous ; qu'elle nous faisoit, sans nécessité, les confidences les plus indiscretes ; qu'elle nous entretenoit sans cesse des maximes de la galanterie, des aventures de sa jeunesse, du manége des amans ; & que pour nous garantir des piéges des hommes, si elle ne nous apprenoit pas à leur en tendre, elle nous instruisoit, au moins, de mille choses que de jeunes filles se passeroient bien de savoir. Console-toi donc de sa perte, comme d'un mal qui n'est pas sans quelque dédommagement. A l'âge où nous sommes, ses leçons commençoient à devenir dangereuses ; & le Ciel nous l'a peut-être ôtée au moment où il n'étoit pas bon qu'elle nous restât plus long-tems. Souviens-toi de tout ce que tu me disois quand je perdis le meilleur des freres. La Chaillot t'est-elle plus chére ? As-tu plus de raison de la regretter ?

Reviens, ma chére, elle n'a plus besoin de toi. Hélas ! tandis que tu perds ton tems en regrets superflus, comment ne crains-tu point de t'en attirer d'autres ? comment ne crains-tu point, toi qui connois l'état de mon cœur, d'abandonner

ton amie à des périls que ta présence auroit prévenus ? O qu'il s'est passé de choses depuis ton départ! Tu frémiras en apprenant quels dangers j'ai courus par mon imprudence. J'espere en être délivrée ; mais je me vois, pour ainsi dire, à la discrétion d'autrui : c'est à toi de me rendre à moi-même. Hâte-toi donc de revenir. Je n'ai rien dit tant que tes soins étoient utiles à ta pauvre Bonne ; j'eusse été la premiere à t'exhorter à les lui rendre. Depuis qu'elle n'est plus, c'est à sa famille que tu les dois : nous les remplirons mieux ici de concert que tu ne ferois seule à la campagne, & tu t'acquitteras des devoirs de la reconnoissance, sans rien ôter à ceux de l'amitié.

Depuis le départ de mon Pere nous avons repris notre ancienne maniere de vivre, & ma mere me quitte moins ; mais c'est par habitude plus que par défiance. Ses sociétés lui prennent encore bien des momens qu'elle ne veut pas dérober à mes petites études, & Babi remplit alors sa place assez négligemment. Quoique je trouve à cette bonne mere beaucoup trop de sécurité, je ne puis me

résoudre à l'en avertir ; je voudrois bien pourvoir à ma sureté sans perdre son estime, & c'est toi seule qui peut concilier tout cela. Reviens, ma Claire, reviens sans tarder. J'ai regret aux leçons que je prends sans toi, & j'ai peur de devenir trop savante. Notre maître n'est pas seulement un homme de mérite ; il est vertueux, & n'en est que plus à craindre. Je suis trop contente de lui pour l'être de moi. A son âge & au nôtre, avec l'homme le plus vertueux, quand il est aimable, il vaut mieux être deux filles qu'une.

LETTRE VII.

RÉPONSE.

JE t'entends, & tu me fais trembler ; non que je croie le danger aussi pressant que tu l'imagines. Ta crainte modere la mienne sur le présent, mais l'avenir m'épouvante ; & si tu ne peux te vaincre, je ne vois plus que des malheurs. Hélas ! combien de fois la pauvre Chaillot m'a-

t-elle prédit que le premier soupir de ton cœur feroit le destin de ta vie! Ah! Cousine! si jeune encore, faut-il voir déjà ton sort s'accomplir! Qu'elle va nous manquer, cette femme habile que tu nous crois avantageux de perdre! Il l'eut été, peut-être, de tomber d'abord en de plus sûres mains; mais nous sommes trop instruites en sortant des siennes pour nous laisser gouverner par d'autres, & pas assez pour nous gouverner nous-mêmes: elle seule pouvoit nous garantir des dangers auxquels elle nous avoit exposées. Elle nous a beaucoup appris; & nous avons, ce me semble, beaucoup pensé pour notre âge. La vive & tendre amitié qui nous unit presque dès le berceau, nous a, pour ainsi dire, éclairé le cœur de bonne heure sur toutes les passions. Nous connoissons assez bien leurs signes & leurs effets; il n'y a que l'art de les réprimer qui nous manque. Dieu veuille que ton jeune philosophe connoisse mieux que nous cet art-là.

Quand je dis *nous*, tu m'entends; c'est sur-tout de toi que je parle: car pour moi, la Bonne m'a toujours dit que mon étour-

derie me tiendroit lieu de raison, que je n'aurois jamais l'esprit de savoir aimer, & que j'étois trop folle pour faire un jour des folies. Ma Julie, prends garde à toi ; mieux elle auguroit de ta raison, plus elle craignoit pour ton cœur. Ais bon courage, cependant; tout ce que la sagesse & l'honneur pourront faire, je sais que ton ame le fera ; & la mienne fera, n'en doute pas, tout ce que l'amitié peut faire à son tour. Si nous en savons trop pour notre âge, au moins cette étude n'a rien coûté à nos mœurs. Crois, ma chére; qu'il y a bien des filles plus simples, qui sont moins honnêtes que nous : nous le sommes parce que nous voulons l'être : & quoi qu'on en puisse dire, c'est le moyen de l'être plus surement.

Cependant sur ce que tu me marques, je n'aurai pas un moment de repos que je ne sois auprès de toi; car si tu crains le danger, il n'est pas tout-à-fait chimérique. Il est vrai que le préservatif est facile ; deux mots à ta mere, & tout est fini : mais je te comprends, tu ne veux point d'un expédient qui finit tout : tu veux bien t'ôter le pouvoir de succomber, mais non

pas l'honneur de combattre. O pauvre Coufine !... encore fi la moindre lueur... le Baron d'Étange confentir à donner fa fille, fon enfant unique, à un petit bourgeois fans fortune ! L'efperes-tu ?...qu'efperes-tu donc ? que veux-tu ?.... pauvre, pauvre Coufine !.... Ne crains rien toutefois de ma part. Ton fecret fera gardé par ton amie. Bien des gens trouveroient plus honnête de le révéler ; peut-être auroient-ils raifon. Pour moi, qui ne fuis pas une grande raifonneufe, je ne veux point d'une honnêteté qui trahit l'amitié, la foi, la confiance ; j'imagine que chaque rélation, chaque âge a fes maximes, fes devoirs, fes vertus ; que ce qui feroit prudence à d'autres, à moi feroit perfidie, & qu'au lieu de nous rendre fages, on nous rend méchans en confondant tout cela. Si ton amour eft foible, nous le vaincrons ; s'il eft extrême, c'eft l'expofer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violens ; & il ne convient à l'amitié de tenter que ceux dont elle peut répondre. Mais en revanche, tu n'as qu'à marcher droit quand tu feras fous ma garde. Tu verras, tu verras ce que c'eft qu'une Duégne de dix-huit ans !

Je

Je ne suis pas, comme tu sais, loin de toi pour mon plaisir, & le printems n'est pas si agréable en campagne que tu penses; on y souffre à la fois le froid & le chaud; on n'a point d'ombre à la promenade, & il faut se chauffer dans la maison. Mon Pere, de son côté, ne laisse pas, au milieu de ses bâtimens, de s'appercevoir qu'on a la gazette ici plus tard qu'à la ville. Ainsi tout le monde ne demande pas mieux que d'y retourner, & tu m'embrasseras, j'espere, dans quatre ou cinq jours. Mais ce qui m'inquiéte est, que quatre ou cinq jours font je ne sais combien d'heures, dont plusieurs sont destinées au philosophe. Au philosophe, entends-tu, cousine? Pense que toutes ces heures-là ne doivent sonner que pour lui.

Ne va pas ici rougir & baisser les yeux. Prendre un air grave, il t'est impossible; cela ne peut aller à tes traits. Tu sais bien que je ne saurois pleurer sans rire, & que je n'en suis pas pour cela moins sensible; je n'en ai pas moins de chagrin d'être loin de toi; je n'en regrette pas moins la bonne Chaillot. Je te sais un gré infini de vouloir partager avec moi le soin de sa fa-

mille, je ne l'abandonnerai de mes jours; mais tu ne ferois plus toi-même si tu perdois quelque occasion de faire du bien. Je conviens que la pauvre Mie étoit babillarde, assez libre dans ses propos familiers, peu discrete avec de jeunes filles, & qu'elle aimoit à parler de son vieux tems. Aussi ne sont-ce pas tant les qualités de son esprit que je regrette, bien qu'elle en eut d'excellentes parmi de mauvaises. La perte que je pleure en elle, c'est son bon cœur, son parfait attachement, qui lui donnoit à la fois pour moi la tendresse d'une mere & la confiance d'une sœur. Elle me tenoit lieu de toute ma famille : à peine ai-je connu ma mere; mon pere m'aime autant qu'il peut aimer : nous avons perdu ton aimable frere, je ne vois presque jamais les miens. Me voilà comme une orpheline délaissée. Mon enfant, tu me restes seule; car ta bonne mere, c'est toi. Tu as raison pourtant. Tu me restes : je pleurois! j'étois donc folle : qu'avois-je à pleurer?

P. S. De peur d'accident, j'adresse cette lettre à notre maître, afin qu'elle te parvienne plus surement.

LETTRE VIII. (1)

A JULIE.

Quels sont, belle Julie, les bizarres caprices de l'amour? Mon cœur a plus qu'il n'espéroit, & n'est pas content. Vous m'aimez, vous me le dites, & je soupire. Ce cœur injuste ose desirer encore, quand il n'a plus rien à desirer; il me punit de ses fantaisies, & me rend inquiet au sein du bonheur. Ne croyez pas que j'aye oublié les loix qui me sont imposées, ni perdu la volonté de les observer; non, mais un secret dépit m'agite en voyant que ces loix ne coûtent qu'à moi, que vous qui vous prétendiez si foible êtes si forte à présent, & que j'ai si peu de combats à rendre contre moi-même, tant je vous trouve attentive à les prévenir.

(1) On sent qu'il y a ici une lacune, & l'on en trouvera souvent dans la suite de cette correspondance. Plusieurs lettres se sont perdues, d'autres ont été supprimées, d'autres ont souffert des retranchemens; mais il ne manque rien d'essentiel qu'on ne puisse aisément suppléer à l'aide de ce qui reste.

Que vous êtes changée depuis deux mois, sans que rien ait changé que vous! Vos langueurs ont disparu; il n'est plus question de dégoût ni d'abattement; toutes les graces sont venues reprendre leurs postes; tous vos charmes se sont ranimés; la rose qui vient d'éclorre n'est pas plus fraîche que vous; les saillies ont recommencé; vous avez de l'esprit avec tout le monde; vous folâtrez, même avec moi, comme auparavant; & ce qui m'irrite plus que tout le reste, vous me jurez un amour éternel d'un air aussi gai, que si vous disiez la chose du monde la plus plaisante.

Dites, dites, volage? Est-ce là le caractere d'une passion violente réduite à se combattre elle-même; & si vous aviez le moindre desir à vaincre, la contrainte n'étoufferoit-elle pas au moins l'enjouement? Oh que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins belle! Que je regrette cette pâleur touchante, précieux gage du bonheur d'un amant, & que je hais l'indiscrete santé que vous avez recouvrée aux dépens de mon repos! Oui, j'aimerois mieux vous voir malade encore, que

cet air content, ces yeux brillans, ce teint fleuri qui m'outragent. Avez-vous oublié si-tôt que vous n'étiez pas ainsi quand vous imploriez ma clémence? Julie, Julie! que cet amour si vif est devenu tranquille en peu de tems!

Mais ce qui m'offense plus encore, c'est qu'après vous être remise à ma discrétion, vous paroissez vous en défier, & que vous fuyez les dangers comme s'il vous en restoit à craindre. Est-ce ainsi que vous honorez ma retenue, & mon inviolable respect méritoit-il cet affront de votre part? Bien loin que le départ de votre pere nous ait laissé plus de liberté, à peine peut-on vous voir seule. Votre inséparable Cousine ne vous quitte plus. Insensiblement nous allons reprendre nos premieres manieres de vivre & notre ancienne circonspection, avec cette unique différence qu'alors elle vous étoit à charge, & qu'elle vous plait maintenant.

Quel sera donc le prix d'un si pur hommage si votre estime ne l'est pas; & de quoi me sert l'abstinence éternelle & volontaire de ce qu'il y a de plus doux au monde, si celle qui l'exige ne m'en sait

aucun gré ? Certes, je ſuis las de ſouffrir inutilement, & de me condamner aux plus dures privations ſans en avoir même le mérite. Quoi ! faut-il que vous embelliſſiez impunément tandis que vous me mépriſez ! Faut-il qu'inceſſamment mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'oſe approcher ? Faut-il enfin que je m'ôte à moi-même toute eſpérance, ſans pouvoir au moins m'honorer d'un ſacrifice auſſi rigoureux ? Non, puiſque vous ne vous fiez pas à ma foi, je ne veux plus la laiſſer vainement engagée ; c'eſt une ſureté injuſte que celle que vous tirez à la fois de ma parole & de vos précautions ; vous êtes trop ingrate, ou je ſuis trop ſcrupuleux, & je ne veux plus refuſer de la fortune les occaſions que vous n'aurez pu lui ôter. Enfin, quoi qu'il en ſoit de mon ſort, je ſens que j'ai pris une charge au deſſus de mes forces. Julie, reprenez la garde de vous-même, je vous rends un dépôt trop dangereux pour la fidélité du dépoſitaire, & dont la défenſe coûtera moins à votre cœur que vous n'avez feint de le craindre.

Je vous le dis ſérieuſement ; comptez

ſur vous, ou chaſſez-moi, c'eſt-à-dire, ôtez-moi la vie. J'ai pris un engagement téméraire. J'admire comment je l'ai pu tenir ſi long-tems; je ſais que je le dois toujours; mais je ſens qu'il m'eſt impoſſible. On mérite de ſuccomber quand on s'impoſe de ſi périlleux devoirs. Croyez-moi, chére & tendre Julie, croyez-en ce cœur ſenſible qui ne vit que pour vous; vous ſerez toujours reſpectée; mais je puis un inſtant manquer de raiſon, & l'ivreſſe des ſens peut dicter un crime dont on auroit horreur de ſang froid. Heureux de n'avoir point trompé votre eſpoir; j'ai vaincu deux mois, & vous me devez le prix de deux ſiécles de ſouffrances.

LETTRE IX.

DE JULIE.

J'ENTENDS; les plaiſirs du vice & l'honneur de la vertu vous feroient un ſort agréable? Eſt-ce là votre morale?....... Eh! mon bon ami, vous vous laſſez bien vîte d'être généreux! Ne l'étiez-vous

donc que par artifice ? La singuliere marque d'attachement, que de vous plaindre de ma santé ! Seroit-ce que vous espériez voir mon fol amour achever de la détruire, & que vous m'attendiez au moment de vous demander la vie ? Ou bien, comptiez-vous de me respecter aussi long-tems que je ferois peur, & de vous rétracter quand je deviendrois supportable ? Je ne vois pas dans de pareils sacrifices un mérite à tant faire valoir.

Vous me reprochez avec la même équité le soin que je prends de vous sauver des combats pénibles avec vous-même, comme si vous ne deviez pas plutôt m'en remercier. Puis, vous vous rétractez de l'engagement que vous avez pris, comme d'un devoir trop à charge ; en sorte que dans la même lettre vous vous plaignez de ce que vous avez trop de peine, & de ce que vous n'en avez pas assez. Pensez-y mieux, & tâchez d'être d'accord avec vous, pour donner à vos prétendus griefs une couleur moins frivole. Ou plutôt, quittez toute cette dissimulation qui n'est pas dans votre caractere. Quoi que vous puissiez dire, votre cœur est plus content

du mien qu'il ne feint de l'être : ingrat, vous ſavez trop qu'il n'aura jamais tort avec vous ! Votre lettre même vous dément par ſon ſtyle enjoué ; & vous n'auriez pas tant d'eſprit ſi vous étiez moins tranquille. En voilà trop ſur les vains reproches qui vous regardent ; paſſons à ceux qui me regardent moi-même, & qui ſemblent d'abord mieux fondés.

Je le ſens bien ; la vie égale & douce que nous menons depuis deux mois ne s'accorde pas avec ma déclaration précédente ; & j'avoue que ce n'eſt pas ſans raiſon que vous êtes ſurpris de ce contraſte. Vous m'avez d'abord vue au déſeſpoir, vous me trouvez à préſent trop paiſible ; de là, vous accuſez mes ſentimens d'inconſtance, & mon cœur de caprice. Ah! mon ami ! ne le jugez-vous point trop ſéverement ? Il faut plus d'un jour pour le connoître. Attendez, & vous trouverez, peut-être, que ce cœur qui vous aime n'eſt pas indigne du vôtre.

Si vous pouviez comprendre avec quel effroi j'éprouvai les premieres atteintes du ſentiment qui m'unit à vous, vous jugeriez du trouble qu'il dut me cauſer. J'ai

été élevée dans des maximes si séveres, que l'amour le plus pur me paroissoit le comble du déshonneur. Tout m'apprenoit, ou me faisoit croire, qu'une fille sensible étoit perdue au premier mot tendre échappé de sa bouche; mon imagination troublée confondoit le crime avec l'aveu de la passion; & j'avois une si affreuse idée de ce premier pas, qu'à peine voyois-je au-delà nul intervalle jusqu'au dernier. L'excessive défiance de moi-même augmenta mes allarmes; les combats de la modestie me parurent ceux de la chasteté; je pris le tourment du silence pour l'emportement des desirs. Je me crus perdue aussi-tôt que j'aurois parlé, & cependant il faloit parler ou vous perdre. Ainsi, ne pouvant plus déguiser mes sentimens, je tâchai d'exciter la générosité des vôtres, & me fiant plus à vous qu'à moi, je voulus, en intéressant votre honneur à ma défense, me ménager des ressources dont je me croyois dépourvue.

J'ai reconnu que je me trompois; je n'eus pas parlé que je me trouvai soulagée; vous n'eutes pas répondu que je me sentis tout-à-fait calme: & deux mois d'ex-

périence m'ont appris que mon cœur trop tendre a besoin d'amour, mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant. Jugez, vous qui aimez la vertu, avec quelle joie je fis cette heureuse découverte. Sortie de cette profonde ignominie où mes terreurs m'avoient plongée, je goûte le plaisir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie ; mon humeur & ma santé s'en ressentent ; à peine puis-je en concevoir un plus doux, & l'accord de l'amour & de l'innocence me semble être le paradis sur la terre.

Dès-lors je ne vous craignis plus ; & quand je pris soin d'éviter la solitude avec vous, ce fut autant pour vous que pour moi ; car vos yeux & vos soupirs annonçoient plus de transports que de sagesse ; & si vous eussiez oublié l'arrêt que vous avez prononcé vous-même, je ne l'aurois pas oublié.

Ah ! mon ami ! que ne puis-je faire passer dans votre ame le sentiment de bonheur & de paix qui régne au fond de la mienne ! Que ne puis-je vous apprendre à jouir tranquillement du plus délicieux état de la vie ! Les charmes de l'union des

cœurs ſe joignent pour nous à ceux de l'innocence : nulle crainte, nulle honte ne trouble notre félicité ; au ſein des vrais plaiſirs de l'amour, nous pouvons parler de la vertu ſans rougir.

E v' è il piacer con l' oneſtade accanto. (a)

Je ne ſais quel triſte preſſentiment s'éleve dans mon ſein, & me crie que nous jouiſſons du ſeul tems heureux que le ciel nous ait deſtiné. Je n'entrevois dans l'avenir qu'abſence, orages, troubles, contradictions. La moindre altération à notre ſituation préſente me paroit ne pouvoir être qu'un mal. Non, quand un lien plus doux nous uniroit à jamais, je ne ſais ſi l'excès du bonheur n'en deviendroit pas bientôt la ruine. Le moment de la poſſeſſion eſt une criſe de l'amour, & tout changement eſt dangereux au nôtre ; nous ne pouvons plus qu'y perdre.

Je t'en conjure, mon tendre & unique ami, tâche de calmer l'ivreſſe des vains déſirs que ſuivent toujours les regrets, le

(a) Et le plaiſir s'unit à l'honnêteté.

Metaſt.

repentir, la tristesse. Goûtons en paix notre situation présente. Tu te plais à m'instruire, & tu sais trop si je me plais à recevoir tes leçons. Rendons-les encore plus fréquentes ; ne nous quittons qu'autant qu'il faut pour la bienséance ; employons à nous écrire les momens que nous ne pouvons passer à nous voir, & profitons d'un tems précieux, après lequel, peut-être, nous soupirerons un jour. Ah! puisse notre sort, tel qu'il est, durer autant que notre vie! L'esprit s'orne, la raison s'éclaire, l'ame se fortifie, le cœur jouit ; que manque-t-il à notre bonheur ?

LETTRE X.

A JULIE.

QUE vous avez raison, ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore! Toujours je crois connoître tous les trésors de votre belle ame, & toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais associa comme vous la tendresse à la vertu ; & tempérant l'une par l'autre, les

rendit toutes deux plus charmantes ? Je trouve je ne ſais quoi d'aimable & d'attrayant dans cette ſageſſe qui me déſole ; & vous ornez avec tant de grace les privations que vous m'impoſez, qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez chéres.

Je le ſens chaque jour davantage, le plus grand des biens eſt d'être aimé de vous ; il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égale, & s'il faloit choiſir entre votre cœur & votre poſſeſſion même, non, charmante Julie, je ne balancerois pas un inſtant. Mais d'où viendroit cette amere alternative, & pourquoi rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir ? Le tems eſt précieux, dites-vous, ſachons-en jouir tel qu'il eſt, & gardons-nous par notre impatience d'en troubler le paiſible cours. Eh ! qu'il paſſe & qu'il ſoit heureux ! Pour profiter d'un état aimable faut-il en négliger un meilleur, & préférer le repos à la félicité ſuprême ? Ne perd-on pas tout le tems qu'on peut mieux employer ? Ah ! ſi l'on peut vivre mille ans en un quart-d'heure, à quoi bon compter triſtement les jours qu'on aura vécus ?

Tout ce que vous dites du bonheur de

notre ſituation préſente eſt inconteſtable ; je ſens que nous devons être heureux, & pourtant je ne le ſuis pas. La ſageſſe a beau parler par votre bouche, la voix de la nature eſt la plus forte. Le moyen de lui réſiſter quand elle s'accorde à la voix du cœur ! Hors vous ſeule, je ne vois rien dans ce ſéjour terreſtre qui ſoit digne d'occuper mon ame & mes ſens : non, ſans vous la nature n'eſt plus rien pour moi ; mais ſon empire eſt dans vos yeux, & c'eſt-là qu'elle eſt invincible.

Il n'en eſt pas ainſi de vous, céleſte Julie ; vous vous contentez de charmer nos ſens, & n'êtes point en guerre avec les vôtres. Il ſemble que des paſſions humaines ſoient au-deſſous d'une ame ſi ſublime ; & comme vous avez la beauté des Anges, vous en avez la pureté. O pureté que je reſpecte en murmurant, que ne puis-je ou vous rabaiſſer ou m'élever juſqu'à vous ! Mais non, je ramperai toujours ſur la terre, & vous verrai toujours briller dans les Cieux. Ah ! ſoyez heureuſe aux dépens de mon repos ; jouiſſez de toutes vos vertus ; périſſe le vil mortel qui tentera jamais d'en ſouiller une. Soyez,

heureuse, je tâcherai d'oublier combien je suis à plaindre, & je tirerai de votre bonheur même la consolation de mes maux. Oui, chére Amante, il me semble que mon amour est aussi parfait que son adorable objet; tous les desirs enflammés par vos charmes s'éteignent dans les perfections de votre ame, je la vois si paisible que je n'ose en troubler la tranquillité. Chaque fois que je suis tenté de vous dérober la moindre caresse, si le danger de vous offenser me retient, mon cœur me retient encore plus par la crainte d'altérer une félicité si pure; dans le prix des biens où j'aspire, je ne vois plus que ce qu'ils vous peuvent coûter; & ne pouvant accorder mon bonheur avec le vôtre, jugez comment j'aime: c'est au mien que j'ai renoncé.

Que d'inexpliquables contradictions dans les sentimens que vous m'inspirez! Je suis à la fois soumis & téméraire, impétueux & retenu, je ne saurois lever les yeux sur vous sans éprouver des combats en moi-même. Vos regards, votre voix portent au cœur, avec l'amour, l'attrait touchant de l'innocence; c'est un charme divin

divin qu'on auroit regret d'effacer. Si j'ose former des vœux extrêmes, ce n'est plus qu'en votre absence ; mes desirs n'osant aller jusqu'à vous s'adressent à votre image, & c'est sur elle que je me venge du respect que je suis contraint de vous porter.

Cependant je languis & me consume ; le feu coule dans mes veines, rien ne sauroit l'éteindre ni le calmer ; & je l'irrite en voulant le contraindre. Je dois être heureux, je le suis, j'en conviens ; je ne me plains point de mon sort ; tel qu'il est je n'en changerois pas avec les Rois de la terre. Cependant un mal réel me tourmente, je cherche vainement à le fuir ; je ne voudrois point mourir, & toutefois je me meurs ; je voudrois vivre pour vous, & c'est vous qui m'ôtez la vie.



LETTRE XI.

DE JULIE.

MON ami, je sens que je m'attache à vous chaque jour davantage; je ne puis plus me séparer de vous, la moindre absence m'est insupportable; & il faut que je vous voye ou que je vous écrive, afin de m'occuper de vous sans cesse.

Ainsi mon amour s'augmente avec le vôtre; car je connois à présent combien vous m'aimez par la crainte réelle que vous avez de me déplaire, au lieu que vous n'en aviez d'abord qu'une apparente pour mieux venir à vos fins. Je sais fort bien distinguer en vous l'empire que le cœur a sçu prendre, du délire d'une imagination échauffée; & je vois cent fois plus de passion dans la contrainte où vous êtes, que dans vos premiers emportemens. Je sais bien aussi que votre état, tout gênant qu'il est, n'est pas sans plaisirs. Il est doux pour un véritable amant de faire des sacrifices qui lui sont tous comptés, & dont

aucun n'est perdu dans le cœur de ce qu'il aime. Qui sait même si, connoissant ma sensibilité, vous n'employez pas pour me séduire une adresse mieux entendue? Mais non, je suis injuste, & vous n'êtes pas capable d'user d'artifice avec moi. Cependant si je suis sage, je me défierai plus encore de la pitié que de l'amour. Je me sens mille fois plus attendrie par vos respects que par vos transports; & je crains bien qu'en prenant le parti le plus honnête vous n'ayez pris enfin le plus dangereux.

Il faut que je vous dise, dans l'épanchement de mon cœur, une vérité qu'il sent fortement, & dont le vôtre doit vous convaincre; c'est qu'en dépit de la fortune, des parens & de nous-mêmes, nos destinées sont à jamais unies, & que nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'ensemble. Nos ames se sont, pour ainsi dire, touchées par tous les points, & nous avons par-tout senti la même cohérence. (Corrigez-moi, mon ami, si j'applique mal vos leçons de physique.) Le sort pourra bien nous séparer, mais non pas nous désunir. Nous n'aurons plus que les mêmes plaisirs & les mêmes peines; &

comme ces aimans dont vous me parliez, qui ont, dit-on, les mêmes mouvemens en différens lieux, nous ſentirions les mêmes choſes aux deux extrêmités du monde.

Défaites-vous donc de l'eſpoir, ſi vous l'eutes jamais, de vous faire un bonheur excluſif, & de l'acheter aux dépens du mien. N'eſpérez pas pouvoir être heureux ſi j'étois déshonorée, ni pouvoir d'un œil ſatisfait contempler mon ignominie & mes larmes. Croyez-moi, mon ami, je connois votre cœur mieux que vous ne le connoiſſez. Un amour ſi tendre & ſi vrai doit ſavoir commander aux deſirs; vous en avez trop fait pour achever ſans vous perdre, & ne pouvez plus combler mon malheur ſans faire le vôtre.

Je voudrois que vous puſſiez ſentir combien il eſt important pour tous deux que vous vous en remettiez à moi du ſoin de notre deſtin commun. Doutez-vous que vous ne me ſoyez auſſi cher que moi-même; & penſez-vous qu'il pût exiſter pour moi quelque félicité que vous ne partageriez pas? Non, mon ami, j'ai les mêmes intérêts que vous, & un peu plus de raiſon pour les conduire. J'avoue que

je ſuis la plus jeune ; mais n'avez-vous jamais remarqué que ſi la raiſon d'ordinaire eſt plus foible & s'éteint plutôt chez les femmes, elle eſt auſſi plutôt formée, comme un frêle tourneſol croît & meurt avant un chêne. Nous nous trouvons dès le premier âge chargées d'un ſi dangereux dépôt, que le ſoin de le conſerver nous éveille bientôt le jugement, & c'eſt un excellent moyen de bien voir les conſéquences des choſes, que de ſentir vivement tous les riſques qu'elle nous font courir. Pour moi, plus je m'occupe de notre ſituation, plus je trouve que la raiſon vous demande ce que je vous demande au nom de l'amour. Soyez donc docile à ſa douce voix, & laiſſez-vous conduire, hélas ! par un autre aveugle, mais qui tient au moins un appui.

Je ne ſais, mon ami, ſi nos cœurs auront le bonheur de s'entendre, & ſi vous partagerez, en liſant cette Lettre, la tendre émotion qui l'a dictée. Je ne ſais ſi nous pourrons jamais nous accorder ſur la maniere de voir comme ſur celle de ſentir ; mais je ſais bien que l'avis de celui des deux qui ſépare le moins ſon bonheur

du bonheur de l'autre, eſt l'avis qu'il faut préférer.

LETTRE XII.

A JULIE.

MA Julie, que la ſimplicité de votre lettre eſt touchante ! Que j'y vois bien la ſérénité d'une ame innocente, & la tendre ſollicitude de l'amour ! Vos penſées s'exhalent ſans art & ſans peine ; elles portent au cœur une impreſſion délicieuſe que ne produit point un ſtyle apprêté. Vous donnez des raiſons invincibles d'un air ſi ſimple, qu'il y faut réfléchir pour en ſentir la force ; & les ſentimens élevés vous coûtent ſi peu, qu'on eſt tenté de les prendre pour des manieres de penſer communes. Ah ! oui ſans doute, c'eſt à vous de régler nos deſtins ; ce n'eſt pas un droit que je vous laiſſe, c'eſt un devoir que j'exige de vous, c'eſt une juſtice que je vous demande, & votre raiſon me doit dédommager du mal que vous avez fait à la mienne. Dès cet inſtant je vous re-

mets pour ma vie l'empire de mes volontés : disposez de moi comme d'un homme qui n'est plus rien pour lui-même, & dont tout l'être n'a de rapport qu'à vous. Je tiendrai, n'en doutez pas, l'engagement que je prends, quoi que vous puissiez me prescrire. Ou j'en vaudrai mieux, ou vous en serez plus heureuse, & je vois par-tout le prix assuré de mon obéissance. Je vous remets donc sans réserve le soin de notre bonheur commun ; faites le vôtre, & tout est fait. Pour moi, qui ne puis ni vous oublier un instant, ni penser à vous sans des transports qu'il faut vaincre, je vais m'occuper uniquement des soins que vous m'avez imposés.

Depuis un an que nous étudions ensemble, nous n'avons gueres fait que des lectures sans ordre & presque au hasard, plus pour consulter votre goût que pour l'éclairer. D'ailleurs tant de trouble dans l'ame ne nous laissoit gueres de liberté d'esprit. Les yeux étoient mal fixés sur le livre, la bouche en prononçoit les mots, l'attention manquoit toujours. Votre petite cousine, qui n'étoit pas si préoccupée, nous reprochoit notre peu de con-

ception, & se faisoit un honneur facile de nous dévancer. Insensiblement elle est devenue le maître du maître ; & quoique nous ayons quelquefois ri de ses prétentions, elle est, au fond, la seule des trois qui sait quelque chose de tout ce que nous avons appris.

Pour regagner donc le tems perdu; (Ah, Julie, en fut-il jamais de mieux employé!) j'ai imaginé une espece de plan qui puisse réparer par la méthode le tort que les distractions ont fait au savoir. Je vous l'envoie; nous le lirons tantôt ensemble, & je me contente d'y faire ici quelques légeres observations.

Si nous voulions, ma charmante amie, nous charger d'un étalage d'érudition, & savoir pour les autres plus que pour nous, mon systême ne vaudroit rien; car il tend toujours à tirer peu de beaucoup de choses, & à faire un petit recueil d'une grande bibliothéque. La science est dans la plupart de ceux qui la cultivent une monnoie dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoute au bien-être qu'autant qu'on la communique, & n'est bonne que dans le commerce. Otez à nos Savans le plai-

ſir de ſe faire écouter, le ſavoir ne ſera rien pour eux. Ils n'amaſſent dans le cabinet que pour répandre dans le public, ils ne veulent être ſages qu'aux yeux d'autrui, & ils ne ſe ſoucieroient plus de l'étude s'ils n'avoient plus d'admirateurs. (1) Pour nous qui voulons profiter de nos connoiſſances, nous ne les amaſſons point pour les revendre, mais pour les convertir à notre uſage : ni pour nous en charger, mais pour nous en nourrir. Peu lire, & penſer beaucoup à nos lectures, ou, ce qui eſt la même choſe, en cauſer beaucoup entre nous, eſt le moyen de les bien digérer. Je penſe que quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de ſoi-même les choſes qu'on trouveroit dans les livres ; c'eſt le vrai ſecret de les bien mouler à ſa tête, & de ſe les approprier. Au lieu qu'en les recevant telles qu'on nous les donne, c'eſt preſque toujours ſous une forme qui n'eſt pas la nôtre.

---

(1) C'eſt ainſi que penſoit Sénéque lui-même. *Si l'on me donnoit*, dit-il, *la ſcience, à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point.* Sublime philoſophie, voilà donc ton uſage!

Nous ſommes plus riches que nous ne penſons ; mais, dit Montaigne, on nous dreſſe à l'emprunt & à la quête ; on nous apprend à nous ſervir du bien d'autrui plutôt que du nôtre ; ou plutôt, accumulant ſans ceſſe, nous n'oſons toucher à rien : nous ſommes comme ces avares qui ne ſongent qu'à remplir leurs greniers, & dans le ſein de l'abondance ſe laiſſent mourir de faim.

Il y a, je l'avoue, bien des gens à qui cette méthode ſeroit fort nuiſible & qui ont beſoin de beaucoup lire & peu méditer, parce qu'ayant la tête mal faite, ils ne raſſemblent rien de ſi mauvais que ce qu'ils produiſent d'eux-mêmes. Je vous recommande tout le contraire, à vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez, & dont l'eſprit actif fait ſur le livre un autre livre, quelquefois meilleur que le premier. Nous nous communiquerons donc nos idées ; je vous dirai ce que les autres auront penſé, vous me direz ſur le même ſujet ce que vous penſez vous-même ; & ſouvent après la leçon j'en ſortirai plus inſtruit que vous.

Moins vous aurez de lecture à faire, mieux il faudra la choisir, & voici les raisons de mon choix. La grande erreur de ceux qui étudient est, comme je viens de vous dire, de se fier trop à leurs livres & de ne pas tirer assez de leur fonds, sans songer que de tous les Sophistes, notre propre raison est presque toujours celui qui nous abuse le moins. Sitôt qu'on veut rentrer en soi-même, chacun sent ce qui est bien, chacun discerne ce qui est beau; nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impose là-dessus qu'autant qu'on s'en veut imposer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau sont plus rares & moins connus, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, mesurant les forces de la nature sur notre foiblesse, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne sentons pas en nous-mêmes; la paresse & le vice s'appuyent sur cette prétendue impossibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'est cette erreur qu'il faut détruire. Ce sont ces grands objets qu'il faut

s'accoutumer à sentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne pas les imiter. L'ame s'éleve, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modeles; à force de les considérer on cherche à leur devenir semblable, & l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel.

N'allons donc pas chercher dans les livres des principes & des regles que nous trouvons plus surement au-dedans de nous. Laissons-là toutes ces vaines disputes des philosophes sur le bonheur & sur la vertu; employons à nous rendre bons & heureux le tems qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & proposons-nous de grands exemples à imiter plutôt que de vains systêmes à suivre.

J'ai toujours cru que le bon n'étoit que le beau mis en action, que l'un tenoit intimement à l'autre, & qu'ils avoient tous deux une source commune dans la nature bien ordonnée. Il suit de cette idée que le goût se perfectionne par les mêmes moyens que la sagesse, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être aussi sensible à tous les autres genres de beautés. On s'exerce à voir

comme à ſentir, ou plutôt une vue exquiſe n'eſt qu'un ſentiment délicat & fin. C'eſt ainſi qu'un peintre à l'aſpect d'un beau payſage ou devant un beau tableau s'extaſie à des objets qui ne ſont pas même remarqués d'un ſpectateur vulgaire. Combien de choſes qu'on n'apperçoit que par ſentiment & dont il eſt impoſſible de rendre raiſon! Combien de ces je ne ſais quoi qui reviennent ſi fréquemment & dont le goût ſeul décide! Le goût eſt en quelque maniere le microſcope du jugement; c'eſt lui qui met les petits objets à ſa portée, & ſes opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver? s'exercer à voir ainſi qu'à ſentir, & à juger du beau par inſpection comme du bon par ſentiment. Non, je ſoutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

Voilà, ma charmante écoliere, pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût & de mœurs. Voilà pourquoi tournant toute ma méthode en exemples, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau des gens

vertueux, ni d'autres regles pour bien écrire, que les livres qui sont bien écrits.

Ne soyez donc pas surprise des retranchemens que je fais à vos précédentes lectures; je suis convaincu qu'il faut les resserrer pour les rendre utiles, & je vois tous les jours mieux, que tout ce qui ne dit rien à l'ame n'est pas digne de vous occuper. Nous allons supprimer les langues, hors l'Italienne que vous savez & que vous aimez. Nous laisserons-là nos élémens d'algébre & de géométrie. Nous quitterions même la physique, si les termes qu'elle vous fournit m'en laissoient le courage. Nous renoncerons pour jamais à l'histoire moderne, excepté celle de notre pays; encore n'est-ce que parce que c'est un pays libre & simple, où l'on trouve des hommes antiques dans les tems modernes: car ne vous laissez pas éblouir par ceux qui disent que l'histoire la plus intéressante pour chacun est celle de son pays. Cela n'est pas vrai. Il y a des pays dont l'histoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne soit imbécille ou négociateur. L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples, de

mœurs, de caracteres de toute espece ; en un mot, le plus d'instruction. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens. Cela n'est pas vrai. Ouvrez leur histoire & faites les taire. Il y a des peuples sans physionomie auxquels il ne faut point de peintres, il y a des gouvernemens sans caractere auxquels il ne faut point d'historiens, & où, sitôt qu'on sait quelle place un homme occupe, on sait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce sont les bons historiens qui nous manquent; mais demandez-leur pourquoi? Cela n'est pas vrai. Donnez matiere à de bonnes histoires, & les bons historiens se trouveront. Enfin, ils diront que les hommes de tous les tems se ressemblent, qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices, qu'on n'admire les anciens que parce qu'ils sont anciens. Cela n'est pas vrai, non plus ; car on faisoit autrefois de grandes choses avec de petits moyens, & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs historiens, & nous ont pourtant appris à les admirer. Assurément si la postérité jamais admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

J'ai laiſſé par égard pour votre inſéparable couſine quelques livres de petite littérature que je n'aurois pas laiſſés pour vous. Hors le Petrarque, le Taſſe, le Metaſtaſe, & les maîtres du théâtre françois, je n'y mêle ni poëtes, ni livres d'amour, contre l'ordinaire des lectures conſacrées à votre ſexe. Qu'apprendrions-nous de l'amour dans ces livres? Ah! Julie notre cœur nous en dit plus qu'eux, & le langage imité des livres eſt bien froid pour quiconque eſt paſſionné lui-même! D'ailleurs ces études énervent l'ame, la jettent dans la molleſſe, & lui ôtent tout ſon reſſort. Au contraire, l'amour véritable eſt un feu dévorant qui porte ſon ardeur dans les autres ſentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'eſt pour cela qu'on a dit que l'amour faiſoit des Héros. Heureux celui que le ſort eut placé pour le devenir, & qui auroit Julie pour amante!



LETTRE

LETTRE XIII.

DE JULIE.

JE vous le disois bien, que nous étions heureux ; rien ne me l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives, une absence de deux jours nous en feroit-elle tant ? Je dis, nous, car je sais que mon ami partage mon impatience ; il la partage parce que je la sens, & il la sent encore pour lui-même : je n'ai plus besoin qu'il me dise ces choses-là.

Nous ne sommes à la campagne que d'hier au soir ; il n'est pas encore l'heure où je vous verrois à la ville, & cependant mon déplacement me fait déjà trouver votre absence plus insupportable. Si vous ne m'aviez pas défendu la géométrie, je vous dirois que mon inquiétude est en raison composée des intervalles du tems & du lieu ; tant je trouve que l'éloignement ajoute au chagrin de l'absence.

J'ai apporté votre lettre & votre plan d'études, pour méditer l'une & l'autre, & j'ai déjà relu deux fois la premiere : la fin m'en touche extrêmement. Je vois, mon ami, que vous sentez le véritable amour, puisqu'il ne vous a point ôté le goût des choses honnêtes, & que vous savez encore dans la partie la plus sensible de votre cœur faire des sacrifices à la vertu. En effet, employer la voie de l'instruction pour corrompre une femme est de toutes les séductions la plus condamnable, & vouloir attendrir sa maîtresse à l'aide des Romans est avoir bien peu de ressource en soi-même. Si vous eussiez plié dans vos leçons la philosophie à vos vues, si vous eussiez tâché d'établir des maximes favorables à votre intérêt, en voulant me tromper, vous m'eussiez bientôt détrompée ; mais la plus dangereuse de vos séductions est de n'en point employer. Du moment que la soif d'aimer s'empara de mon cœur & que j'y sentis naître le besoin d'un éternel attachement, je ne demandai point au Ciel de m'unir à un homme aimable, mais à un homme qui eût l'ame belle ; car je sentois bien que c'est de tous

les agrémens qu'on peut avoir, le moins ſujet au dégoût, & que la droiture & l'honneur ornent tous les ſentimens qu'ils accompagnent. Pour avoir bien placé ma préférence, j'ai eu comme Salomon, avec ce que j'avois demandé, encore ce que je ne demandois pas. Je tire un bon augure pour mes autres vœux de l'accompliſſement de celui-là, & je ne déſeſpere pas, mon ami, de pouvoir vous rendre auſſi heureux un jour que vous méritez de l'être. Les moyens en ſont lents, difficiles, douteux; les obſtacles terribles. Je n'oſe rien me promettre; mais croyez que tout ce que la patience & l'amour pourront faire ne ſera pas oublié. Continuez, cependant, à complaire en tout à ma mere, & préparez-vous au retour de mon pere, qui ſe retire enfin tout-à-fait après trente ans de ſervice, à ſupporter les hauteurs d'un vieux Gentilhomme bruſque, mais plein d'honneur, qui vous aimera ſans vous careſſer & vous eſtimera ſans le dire.

J'ai interrompu ma lettre pour m'aller promener dans des bocages qui ſont près de notre maiſon. O mon doux ami! je

t'y conduiſois avec moi, ou plutôt je t'y portois dans mon ſein. Je choiſiſſois les lieux que nous devions parcourir enſemble; j'y marquois des aſyles dignes de nous retenir; nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites délicieuſes, elles ajoutoient au plaiſir que nous goûtions d'être enſemble, elles recevoient à leur tour un nouveau prix du ſéjour de deux vrais amans, & je m'étonnois de n'y avoir point remarqué ſeule les beautés que j'y trouvois avec toi.

Parmi les boſquets naturels que forme ce lieu charmant, il en eſt un plus charmant que les autres, dans lequel je me plais davantage, & où, par cette raiſon, je deſtine une petite ſurpriſe à mon ami. Il ne ſera pas dit qu'il aura toujours de la déférence & moi jamais de généroſité. C'eſt-là que je veux lui faire ſentir, malgré les préjugés vulgaires, combien ce que le cœur donne vaut mieux que ce qu'arrache l'importunité. Au reſte, de peur que votre imagination vive ne ſe mette un peu trop en frais, je dois vous prévenir que nous n'irons point enſemble dans le boſquet ſans l'*inſéparable couſine.*

A propos d'elle, il est décidé, si cela ne vous fâche pas trop, que vous viendrez nous voir lundi. Ma mere enverra sa caleche à ma cousine ; vous vous rendrez chez elle à dix heures ; elle vous amenera ; vous passerez la journée avec nous, & nous nous en retournerons tous ensemble le lendemain après le dîné.

J'en étois ici de ma lettre quand j'ai réfléchi que je n'avois pas pour vous la remettre les mêmes commodités qu'à la ville. J'avois d'abord pensé de vous renvoyer un de vos livres par Gustin le fils du Jardinier, & de mettre à ce livre une couverture de papier, dans laquelle j'aurois inséré ma lettre. Mais outre qu'il n'est pas sûr que vous vous avisassiez de la chercher, ce seroit une imprudence impardonnable d'exposer à de pareils hazards le destin de notre vie. Je vais donc me contenter de vous marquer simplement par un billet le rendez-vous de lundi, & je garderai la lettre pour vous la donner à vous-même. Aussi bien j'aurois un peu de souci qu'il n'y eût trop de commentaires sur le mystere du bosquet.

LETTRE XIV.

A JULIE.

QU'AS-TU fait, ah! qu'as-tu fait, ma Julie? tu voulois me récompenser & tu m'as perdu. Je suis ivre, ou plutôt insensé. Mes sens sont altérés, toutes mes facultés sont troublées par ce baiser mortel. Tu voulois soulager mes maux? Cruelle, tu les aigris. C'est du poison que j'ai cueilli sur tes lévres; il fermente, il embrase mon sang, il me tue, & ta pitié me fait mourir.

O souvenir immortel de cet instant d'illusion, de délire & d'enchantement, jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon ame, & tant que les charmes de Julie y seront gravés, tant que ce cœur agité me fournira des sentimens & des soupirs, tu seras le supplice & le bonheur de ma vie!

Hélas! je jouissois d'une apparente tranquillité; soumis à tes volontés suprêmes, je ne murmurois plus d'un sort auquel tu daignois présider. J'avois dompté les fou-

gueufes faillies d'une imagination téméraire ; j'avois couvert mes regards d'un voile & mis une entrave à mon cœur ; mes defirs n'ofoient plus s'échapper qu'à demi ; j'étois auffi content que je pouvois l'être. Je reçois ton billet, je vole chez ta coufine ; nous nous rendons à Clarens, je t'apperçois, & mon fein palpite ; le doux fon de ta voix y porte une agitation nouvelle ; je t'aborde comme tranfporté, & j'avois grand befoin de la diverfion de ta coufine pour cacher mon trouble à ta mere. On parcourt le jardin, l'on dîne tranquillement, tu me rends en fecret ta lettre que je n'ofe lire devant ce redoutable témoin ; le foleil commence à baiffer, nous fuyons tous trois dans le bois le refte de fes rayons, & ma paifible fimplicité n'imaginoit pas même un état plus doux que le mien.

En approchant du bofquet j'apperçus, non fans une émotion fecrete, vos fignes d'intelligence, vos fourires mutuels, & le coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant, je vis avec furprife ta coufine s'approcher de moi & d'un air plaifamment fuppliant me demander un

baiſer. Sans rien comprendre à ce myſtere j'embraſſai cette charmante amie, & toute aimable, toute piquante qu'elle eſt, je ne connus jamais mieux, que les ſenſations ne ſont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après, quand je ſentis ..... la main me tremble ...... un doux frémiſſement ...... ta bouche de roſes .... la bouche de Julie ..... ſe poſer, ſe preſſer ſur la mienne, & mon corps ſerré dans tes bras ? Non, le feu du ciel n'eſt pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'inſtant m'embraſer. Toutes les parties de moi-même ſe raſſemblerent ſous ce toucher délicieux. Le feu s'exhaloit avec nos ſoupirs de nos lévres brûlantes, & mon cœur ſe mouroit ſous le poids de la volupté .... quand tout à coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer ſur ta couſine, & tomber en défaillance. Ainſi la frayeur éteignit le plaiſir, & mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine ſais-je ce qui m'eſt arrivé depuis ce fatal moment. L'impreſſion profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur! .... c'eſt un tourment horrible ....

Non, garde tes baiſers, je ne les ſaurois ſupporter...... ils ſont trop âcres, trop pénétrans, ils percent, ils brûlent juſqu'à la moëlle .... ils me rendroient furieux. Un ſeul, un ſeul m'a jetté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne ſuis plus le même, & ne te vois plus la même. Je ne te vois plus comme autrefois réprimante & ſévere; mais je te ſens & te touche ſans ceſſe unie à mon ſein comme tu fus un inſtant. O Julie! quelque ſort que m'annonce un tranſport dont je ne ſuis plus maître, quelque traitement que ta rigueur me deſtine, je ne puis plus vivre dans l'état où je ſuis, & je ſens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds..... ou dans tes bras.

LETTRE XV.

DE JULIE.

IL eſt important, mon ami, que nous nous ſéparions pour quelque tems, & c'eſt ici la premiere épreuve de l'obéiſſance que vous m'avez promiſe. Si je

l'exige en cette occasion, croyez que j'en ai des raisons très-fortes : il faut bien, & vous le savez trop, que j'en aye pour m'y résoudre ; quant à vous, vous n'en avez pas besoin d'autre que ma volonté.

Il y a long-tems que vous avez un voyage à faire en Valais. Je voudrois que vous pussiez l'entreprendre à présent qu'il ne fait pas encore froid. Quoique l'automne soit encore agréable ici, vous voyez déja blanchir la pointe de la Dent-de-Jamant (2), & dans six semaines je ne vous laisserois pas faire ce voyage dans un pays si rude. Tâchez donc de partir dès demain : vous m'écrirez à l'adresse que je vous envoye, & vous m'enverrez la vôtre quand vous serez arrivé à Sion.

Vous n'avez jamais voulu me parler de l'état de vos affaires; mais vous n'êtes pas dans votre patrie ; je sais que vous y avez peu de fortune & que vous ne faites que la déranger ici, où vous ne resteriez pas sans moi. Je puis donc supposer qu'une partie de votre bourse est dans la mienne, & je vous envoye un léger à-compte dans celle

(2) Haute montagne du pays de Vaud.

que renferme cette boëte, qu'il ne faut pas ouvrir devant le porteur. Je n'ai garde d'aller au devant des difficultés, je vous estime trop pour vous croire capable d'en faire.

Je vous défends, non-seulement de retourner sans mon ordre, mais de venir nous dire adieu. Vous pouvez écrire à ma mere ou à moi, simplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir sur le champ pour une affaire imprévue, & me donner, si vous voulez, quelques avis sur mes lectures, jusqu'à votre retour. Tout cela doit être fait naturellement & sans aucune apparence de mystere. Adieu, mon ami, n'oubliez pas que vous emportez le cœur & le repos de Julie.

LETTRE XVI.

RÉPONSE.

JE relis votre terrible lettre, & je frissonne à chaque ligne. J'obéirai, pourtant, je l'ai promis, je le dois; j'obéirai. Mais vous ne savez pas, non barbare, vous ne

ſaurez jamais ce qu'un tel ſacrifice coûte à mon cœur. Ah ! vous n'aviez pas beſoin de l'épreuve du boſquet pour me le rendre ſenſible ! C'eſt un rafinement de cruauté perdu pour votre ame impitoyable, & je puis au moins vous défier de me rendre plus malheureux.

Vous recevrez votre boëte dans le même état où vous l'avez envoyée. C'eſt trop d'ajouter l'opprobre à la cruauté ; ſi je vous ai laiſſée maîtreſſe de mon ſort, je ne vous ai point laiſſée l'arbitre de mon honneur. C'eſt un dépôt ſacré, (l'unique, hélas ! qui me reſte !) dont juſqu'à la fin de ma vie nul ne ſera chargé que moi ſeul.

LETTRE XVII.

REPLIQUE.

VOTRE lettre me fait pitié ; c'eſt la ſeule choſe ſans eſprit que vous ayez jamais écrite.

J'offenſe donc votre honneur, pour lequel je donnerois mille fois ma vie ? J'offenſe

donc ton honneur, ingrat! qui m'as vu prête à t'abandonner le mien? Où est-il donc, cet honneur que j'offense? Dis-le moi, cœur rampant, ame sans délicatesse? Ah! que tu es méprisable, si tu n'as qu'un honneur que Julie ne connoisse pas! Quoi! ceux qui veulent partager leur sort n'oseroient partager leurs biens, & celui qui fait profession d'être à moi se tient outragé de mes dons! Et depuis quand est-il vil de recevoir de ce qu'on aime? Depuis quand ce que le cœur donne déshonore-t-il le cœur qui accepte? Mais on méprise un homme qui reçoit d'un autre: on méprise celui dont les besoins passent la fortune. Et qui le méprise? Des ames abjectes qui mettent l'honneur dans la richesse, & pesent les vertus au poids de l'or. Est-ce dans ces basses maximes qu'un homme de bien met son honneur; & le préjugé même de la raison n'est-il pas en faveur du plus pauvre?

Sans doute, il est des dons vils qu'un honnête homme ne peut accepter; mais apprenez qu'ils ne déshonorent pas moins la main qui les offre, & qu'un don hon-

nête à faire est toujours honnête à recevoir; or, surement mon cœur ne me reproche pas celui-ci, il s'en glorifie (3). Je ne sache rien de plus méprisable qu'un homme dont on achete le cœur & les soins, si ce n'est la femme qui les paye; mais entre deux cœurs unis la communauté des biens est une justice & un devoir, & si je me trouve encore en arriere de ce qui me reste de plus qu'à vous, j'accepte sans scrupule ce que je réserve, & je vous dois ce que je ne vous ai pas donné. Ah! si les dons de l'amour sont à charge, quel cœur jamais peut être reconnoissant?

Supposeriez-vous que je refuse à mes besoins ce que je destine à pourvoir aux vôtres? je vais vous donner du contraire une preuve sans réplique. C'est que la bourse que je vous renvoye contient le double de ce qu'elle contenoit la premiere fois, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de la doubler encore. Mon Pere me donne

---

(3) Elle a raison. Sur le motif secret de ce voyage, on voit que jamais argent ne fut plus honnêtement employé. C'est grand dommage que cet emploi n'ait pas fait un meilleur profit.

pour mon entretien une penſion, modique à la vérité, mais à laquelle je n'ai jamais beſoin de toucher, tant ma mere eſt attentive à pourvoir à tout, ſans compter que ma broderie & ma dentelle ſuffiſent pour m'entretenir de l'une & de l'autre. Il eſt vrai que je n'étois pas toujours auſſi riche; les ſoucis d'une paſſion fatale m'ont fait depuis long-temps négliger certains ſoins auxquels j'employois mon ſuperflu; c'eſt une raiſon de plus d'en diſpoſer comme je fais; il faut vous humilier pour le mal dont vous êtes cauſe, & que l'amour expie les fautes qu'il fait commettre.

Venons à l'eſſentiel. Vous dites que l'honneur vous défend d'accepter mes dons. Si cela eſt, je n'ai plus rien à dire, & je conviens avec vous qu'il ne vous eſt pas permis d'aliéner un pareil ſoin. Si donc vous pouvez me prouver cela, faites-le clairement, inconteſtablement, & ſans vaine ſubtilité; car vous ſavez que je hais les ſophiſmes. Alors vous pouvez me rendre la bourſe, je la reprens ſans me plaindre, & il n'en ſera plus parlé.

Mais comme je n'aime ni les gens poin-

tilleux ni le faux point-d'honneur ; si vous me renvoyez encore une fois la boëte sans justification, ou que votre justification soit mauvaise, il faudra ne nous plus voir. Adieu ; pensez-y.

LETTRE XVIII.

A JULIE.

J'AI reçu vos dons, je suis parti sans vous voir, me voici bien loin de vous. Etes-vous contente de vos tyrannies, & vous ai-je assez obéi ?

Je ne puis vous parler de mon voyage ; à peine sais-je comment il s'est fait. J'ai mis trois jours à faire vingt lieues ; chaque pas qui m'éloignoit de vous séparoit mon corps de mon ame, & me donnoit un sentiment anticipé de la mort. Je voulois vous décrire ce que je verrois. Vain projet ! Je n'ai rien vu que vous, & ne puis vous peindre que Julie. Les puissantes émotions que je viens d'éprouver coup sur coup m'ont jetté dans des distractions continuelles ; je me sentois toujours

jours où je n'étois point ; à peine avois-je assez de présence d'esprit pour suivre & demander mon chemin, & je suis arrivé à Sion sans être parti de Vevai.

C'est ainsi que j'ai trouvé le secret d'éluder votre rigueur & de vous voir sans vous désobéir. Oui, cruelle, quoi que vous ayez su faire, vous n'avez pu me séparer de vous tout entier. Je n'ai traîné dans mon exil que la moindre partie de moi-même : tout ce qu'il y a de vivant en moi demeure auprès de vous sans cesse. Il erre impunément sur vos yeux, sur vos lévres, sur votre sein, sur tous vos charmes ; il pénetre par-tout comme une vapeur subtile, & je suis plus heureux en dépit de vous, que je ne fus jamais de votre gré.

J'ai ici quelques personnes à voir, quelques affaires à traiter ; voilà ce qui me désole. Je ne suis point à plaindre dans la solitude, où je puis m'occuper de vous & me transporter aux lieux où vous êtes. La vie active qui me rappelle à moi tout entier m'est seule insupportable. Je vais faire mal & vîte, pour être promptement libre, & pouvoir m'égarer à mon

aiſe dans les lieux ſauvages qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout fuir & vivre ſeul au monde, quand on n'y peut vivre avec vous.

LETTRE XIX.

A JULIE.

RIEN ne m'arrête plus ici que vos ordres; cinq jours que j'y ai paſſé ont ſuffi & au-delà pour mes affaires; ſi toutefois on peut appeller des affaires celles où le cœur n'a point de part. Enfin vous n'avez plus de prétexte, & ne pouvez me retenir loin de vous qu'afin de me tourmenter.

Je commence à être fort inquiet du ſort de ma premiere lettre; elle fut écrite & miſe à la poſte en arrivant; l'adreſſe en eſt fidelement copiée ſur celle que vous m'envoyâtes; je vous ai envoyé la mienne avec le même ſoin, & ſi vous aviez fait exactement réponſe, elle auroit déjà dû me parvenir. Cette réponſe pourtant ne vient point, & il n'y a nulle cauſe poſſi-

ble & funeste de son retard que mon esprit troublé ne se figure. O ma Julie! que d'imprévues catastrophes peuvent en huit jours rompre à jamais les plus doux liens du monde! Je frémis de songer qu'il n'y a pour moi qu'un seul moyen d'être heureux, & des millions d'être misérable (1). Julie! m'auriez-vous oublié? Ah! c'est la plus affreuse de mes craintes! Je puis préparer ma constance aux autres malheurs, mais toutes les forces de mon ame défaillent au seul soupçon de celui-là.

Je vois le peu de fondement de mes allarmes & ne saurois les calmer. Le sentiment de mes maux s'aigrit sans cesse loin de vous, & comme si je n'en avois pas assez pour m'abattre, je m'en forge encore d'incertains pour irriter tous les autres. D'abord mes inquiétudes étoient moins vives. Le trouble d'un départ subit, l'agitation du voyage, donnoient le

(1) On me dira que c'est le devoir d'un Editeur de corriger les fautes de langue. Oui bien pour les Editeurs qui font cas de cette correction; oui bien pour les livres dont on peut corriger le style sans le refondre & le gâter; oui bien quand on est assez sûr de sa plume pour ne pas substituer ses propres fautes à celles de l'Auteur. Et avec tout cela: qu'aura-t-on gagné à faire parler un Suisse comme un Académicien?

change à mes ennuis; ils se raniment dans la tranquille solitude. Hélas ! je combattois ; un fer mortel a percé mon sein, & la douleur ne s'est fait sentir que longtems après la blessure.

Cent fois, en lisant des Romans, j'ai ri des froides plaintes des Amans sur l'absence. Ah ! je ne savois pas alors à quel point la vôtre un jour me feroit insupportable ! Je sens aujourd'hui combien une ame paisible est peu propre à juger des passions, combien il est insensé de rire des sentimens qu'on n'a point éprouvés. Vous le dirai-je pourtant ; je ne sais quelle idée consolante & douce tempere en moi l'amertume de votre éloignement, en songeant qu'il s'est fait par votre ordre. Les maux qui me viennent de vous me sont moins cruels que s'ils m'étoient envoyés par la fortune ; s'ils servent à vous contenter, je ne voudrois pas ne les point sentir ; ils sont les garants de leur dédommagement, & je connois trop bien votre ame pour vous croire barbare à pure perte.

Si vous voulez m'éprouver je n'en murmure plus ; il est juste que vous sa-

chiez si je suis constant, patient, docile, digne en un mot, des biens que vous me réservez. Dieux ! Si c'étoit-là votre idée, je me plaindrois de trop peu souffrir. Ah ! non, pour nourrir dans mon cœur une si douce attente, inventez, s'il se peut, des maux mieux proportionnés à leur prix.

LETTRE XX.

DE JULIE.

JE reçois à la fois vos deux lettres, & je vois, par l'inquiétude que vous marquez dans la seconde sur le sort de l'autre, que quand l'imagination prend les devans, la raison ne se hâte pas comme elle, & souvent la laisse aller seule. Pensâtes-vous en arrivant à Sion qu'un Courrier tout prêt n'attendoit pour partir que votre lettre, que cette lettre me seroit remise en arrivant ici, & que les occasions ne favoriseroient pas moins ma réponse ? Il n'en va pas ainsi, mon bel ami. Vos deux lettres me sont parvenues à la fois, parce que le Courrier, qui ne passe

qu'une fois la femaine (2), n'eft parti qu'avec la feconde. Il faut un certain tems pour diftribuer les lettres ; il en faut à mon commiffionnaire pour me rendre la mienne en fecret, & le Courrier ne retourne pas d'ici le lendemain du jour qu'il eft arrivé. Ainfi, tout bien calculé, il nous faut huit jours, quand celui du Courrier eft bien choifi, pour recevoir réponfe l'un de l'autre; ce que je vous explique, afin de calmer une fois pour toutes votre impatiente vivacité. Tandis que vous déclamez contre la fortune & ma négligence, vous voyez que je m'informe adroitement de tout ce qui peut affurer notre correfpondance, & prévenir vos perplexités. Je vous laiffe à décider de quel côté font les plus tendres foins.

Ne parlons plus de peines, mon bon ami; Ah ! refpectez & partagez plutôt le plaifir que j'éprouve, après huit mois d'abfence, de revoir le meilleur des Peres ! Il arriva jeudi au foir ; & je n'ai fongé qu'à lui (3) depuis cet heureux

(2) Il paffe à préfent deux fois.

(3) L'article qui précéde prouve qu'elle ment.

moment. O toi ! que j'aime le mieux au monde, après les auteurs de mes jours, pourquoi tes lettres, tes querelles, viennent-elles contrifter mon ame, & troubler les premiers plaifirs d'une famille réunie ? Tu voudrois que mon cœur s'occupât de toi fans ceffe.; mais dis-moi, le tien pourroit-il aimer une fille dénaturée à qui les feux de l'amour feroient oublier les droits du fang, & que les plaintes d'un amant rendroient infenfible aux careffes d'un pere ? Non, mon digne ami, n'empoifonne point par d'injuftes reproches l'innocente joie que m'infpire un fi doux fentiment. Toi dont l'ame eft fi tendre & fi fenfible, ne conçois-tu point quel charme c'eft de fentir dans ces purs & facrés embraffemens le fein d'un pere palpiter d'aife contre celui de fa fille. Ah ! crois-tu qu'alors le cœur puiffe un moment fe partager, & rien dérober à la nature ?

Sol che fon figlia io mi rammento adeffo.

Ne penfez pas pourtant que je vous oublie. Oublia-t-on jamais ce qu'on a une fois aimé ? Non, les impreffions plus

vives, qu'on fuit quelques inftans, n'effacent pas pour cela les autres. Ce n'eft point fans chagrin que je vous ai vu partir, ce n'eft point fans plaifir que je vous verrois de retour. Mais..... Prenez patience ainfi que moi puifqu'il le faut, fans en demander davantage. Soyez fûr que je vous rappellerai le plutôt qu'il fera poffible; & penfez que fouvent tel qui fe plaint bien haut de l'abfence, n'eft pas celui qui en fouffre le plus.

LETTRE XXI.

A Julie.

Que j'ai fouffert en la recevant, cette lettre fouhaitée avec tant d'ardeur! J'attendois le Courrier à la pofte. A peine le paquet étoit-il ouvert que je me nomme, je me rends importun; on me dit qu'il y a une lettre, je treffaille; je la demande agité d'une mortelle impatience: je la reçois enfin. Julie, j'apperçois les traits de ta main adorée! La mienne tremble en s'avançant pour recevoir ce pré-

cieux dépôt. Je voudrois baiser mille fois ces sacrés caracteres. O circonspection d'un amour craintif! Je n'ose porter la lettre à ma bouche, ni l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte. Mes genoux trembloient sous moi; mon émotion croissante me laisse à peine appercevoir mon chemin; j'ouvre la lettre au premier détour; je la parcours, je la dévore; & à peine suis-je à ces lignes où tu peins si bien les plaisirs de ton cœur en embrassant ce respectable pere, que je fonds en larmes; on me regarde, j'entre dans une allée pour échapper aux spectateurs; là je partage ton attendrissement; j'embrasse avec transport cet heureux pere que je connois à peine, & la voix de la nature me rappellant au mien, je donne de nouveaux pleurs à sa mémoire honorée.

Et que vouliez-vous apprendre, incomparable fille, dans mon vain & triste savoir? Ah! c'est de vous qu'il faut apprendre tout ce qui peut entrer de bon, d'honnête dans une ame humaine, & sur-tout ce divin accord de la vertu, de l'amour & de la nature, qui ne se trouva jamais qu'en vous! Non, il n'y a

point d'affection ſaine qui n'ait ſa place dans votre cœur, qui ne s'y diſtingue par la ſenſibilité qui vous eſt propre ; &, pour ſavoir moi-même régler le mien, comme j'ai ſoumis toutes mes actions à vos volontés, je vois bien qu'il faut ſoumettre encore tous mes ſentimens aux vôtres.

Quelle différence pourtant de votre état au mien, daignez le remarquer ! Je ne parle point du rang & de la fortune, l'honneur & l'amour doivent en cela ſuppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chériſſez & qui vous adorent ; les ſoins d'une tendre mere, d'un pere dont vous êtes l'unique eſpoir ; l'amitié d'une couſine qui ſemble ne reſpirer que par vous ; toute une famille dont vous faites l'ornement ; une ville entiere fiere de vous avoir vu naître, tout occupe & partage votre ſenſibilité, & ce qu'il en reſte à l'amour n'eſt que la moindre partie de ce que lui raviſſent les droits du ſang & de l'amitié. Mais moi, Julie, hélas ! errant, ſans famille, & preſque ſans patrie, je n'ai que vous ſur la terre, & l'amour ſeul me tient lieu de

tout. Ne ſoyez donc pas ſurpriſe ſi, bien que votre ame ſoit la plus ſenſible, la mienne ſait le mieux aimer, & ſi, vous cédant en tant de choſes, j'emporte au moins le prix de l'amour.

Ne craignez pourtant pas que je vous importune encore de mes indiſcretes plaintes. Non, je reſpecterai vos plaiſirs, & pour eux-mêmes qui ſont ſi purs, & pour vous qui les reſſentez. Je m'en formerai dans l'eſprit le touchant ſpectacle, je les partagerai de loin, & ne pouvant être heureux de ma propre félicité, je le ſerai de la vôtre. Quelles que ſoient les raiſons qui me tiennent éloigné de vous, je les reſpecte; & que me ſerviroit de les connoître, ſi quand je devrois les déſapprouver, il n'en faudroit pas moins obéir à la volonté qu'elles vous inſpirent? M'en coûtera-t-il plus de garder le ſilence qu'il ne m'en coûta de vous quitter? Souvenez-vous toujours, ô Julie! que votre ame a deux corps à gouverner, & que celui qu'elle anime par ſon choix lui ſera toujours le plus fidele.

nodo più forte:
Fabricato da noi, non dalla ſorte.

Je me tais donc, &, jusqu'à ce qu'il vous plaise de terminer mon exil, je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcourant les montagnes du Valais, tandis qu'elles sont encore praticables. Je m'apperçois que ce pays ignoré mérite les regards des hommes, & qu'il ne lui manque pour être admiré que des spectateurs qui le sachent voir. Je tâcherai d'en tirer quelques observations dignes de vous plaire. Pour amuser une jolie femme, il faudroit peindre un peuple aimable & galant. Mais toi, ma Julie, ah ! je le sais bien, le tableau d'un peuple heureux & simple est celui qu'il faut à ton cœur.

LETTRE XXII.

DE JULIE.

ENFIN le premier pas est franchi, & il a été question de vous. Malgré le mépris que vous témoignez pour ma doctrine, mon pere en a été surpris : il n'a pas moins admiré mes progrès dans la

musique & dans le dessein (4), & au grand étonnement de ma mere, prévenue par vos calomnies (5), au blason près qui lui a paru négligé : il a été fort content de tous mes talens. Mais ces talens ne s'acquierent pas sans maître ; il a falu nommer le mien, & je l'ai fait avec une énumération pompeuse de toutes les sciences qu'il vouloit bien m'enseigner ; hors une. Il s'est rappellé de vous avoir vu plusieurs fois à son précédent voyage, & il n'a pas paru qu'il eût conservé de vous une impression désavantageuse.

Ensuite il s'est informé de votre fortune ; on lui a dit qu'elle étoit médiocre ; de votre naissance ; on lui a dit qu'elle étoit honnête. Ce mot *honnête* est fort équivoque à l'oreille d'un gentilhomme, & a excité des soupçons que l'éclaircissement a confirmés. Dès qu'il a su que vous n'étiez pas noble, il a demandé ce qu'on vous donnoit par mois. Ma mere pre-

(4) Voilà, ce me semble, un Sage de vingt ans qui sait prodigieusement de choses ! Il est vrai que Julie le félicite à trente de n'être plus si savant.

(5) Cela se rapporte à une lettre à la mere, écrite sur un ton équivoque, & qui a été supprimée.

nant la parole a dit qu'un pareil arrangement n'étoit pas même propofable, & qu'au contraire, vous aviez rejetté conftamment tous les moindres préfens qu'elle avoit tâché de vous faire en chofes qui ne fe refufent pas; mais cet air de fierté n'a fait qu'exciter la fienne, & le moyen de fupporter l'idée d'être redevable à un roturier? Il a donc été décidé qu'on vous offriroit un payement, au défaut duquel, malgré tout votre mérite, dont on convient, vous feriez remercié de vos foins. Voilà, mon ami, le réfumé d'une converfation, qui a été tenue fur le compte de mon très-honoré maître, & durant laquelle fon humble écoliere n'étoit pas fort tranquille. J'ai cru ne pouvoir trop me hâter de vous en donner avis, afin de vous laiffer le tems d'y réfléchir. Auffi-tôt que vous aurez pris votre réfolution, ne manquez pas de m'en inftruire; car cet article eft de votre compétence, & mes droits ne vont pas jufques-là.

J'apprends avec peine vos courfes dans les montagnes; non que vous n'y trouviez, à mon avis, une agréable diverfion, & que le détail de ce que vous au-

rez vu ne me soit fort agréable à moi-même : mais je crains pour vous des fatigues que vous n'êtes gueres en état de supporter. D'ailleurs, la saison est fort avancée ; d'un jour à l'autre tout peut se couvrir de neige, & je prévois que vous aurez encore plus à souffrir du froid que de la fatigue. Si vous tombiez malade dans le pays où vous êtes je ne m'en consolerois jamais. Revenez donc, mon bon ami, dans mon voisinage. Il n'est pas tems encore de rentrer à Vevai, mais je veux que vous habitiez un séjour moins rude, & que nous soyons plus à portée d'avoir aisément des nouvelles l'un de l'autre. Je vous laisse le maître du choix de votre station. Tâchez seulement qu'on ne sache point ici où vous êtes, & soyez discret sans être mystérieux. Je ne vous dis rien sur ce chapitre ; je me fie à l'intérêt que vous avez d'être prudent, & plus encore à celui que j'ai que vous le soyez.

Adieu, mon ami ; je ne puis m'entretenir plus long-tems avec vous. Vous savez de quelles précautions j'ai besoin pour vous écrire. Ce n'est pas tout : mon

pere a amené un étranger respectable ; son ancien ami, & qui lui a sauvé autrefois la vie à la guerre. Jugez si nous nous sommes efforcés de le bien recevoir. Il repart demain, & nous nous hâtons de lui procurer pour le jour qui nous reste, tous les amusemens qui peuvent marquer notre zele à un tel bienfaiteur. On m'appelle : il faut finir. Adieu, derechef.

LETTRE XXIII.

A JULIE.

A PEINE, ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderoit des années d'observation : mais outre que la neige me chasse, j'ai voulu revenir au-devant du Courrier qui m'apporte, j'espere une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive : je commence par vous écrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai, s'il est nécessaire, une seconde pour répondre à la vôtre.

Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage & de mes remarques ; j'en ai

ai fait une rélation que je compte vous porter. Il faut réserver notre correspondance pour les choses qui nous touchent de plus près l'un & l'autre. Je me contenterai de vous parler de la situation de mon ame : il est juste de vous rendre compte de l'usage qu'on fait de votre bien.

J'étois parti, triste de mes peines, & consolé de votre joie ; ce qui me tenoit dans un certain état de langueur, qui n'est pas sans charme pour un cœur sensible. Je gravissois lentement & à pied des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide, & dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulois rêver, & j'en étois toujours détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt d'immenses rochers pendoient en ruines au-dessus de ma tête. Tantôt de hautes & bruyantes cascades m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abyme dont les yeux n'osoient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois en sortant d'un gouffre une agréa-

ble prairie réjouissoit tout à coup mes regards. Un mêlange étonnant de la nature sauvage & de la nature cultivée, montroit par-tout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré : à côté d'une caverne on trouvoit des maisons ; on voyoit des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces ; des vignes dans des terres éboulées, d'excellens fruits sur des rochers, & des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas seulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étranges si bizarrement contrastés ; la nature sembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant les fleurs du printems, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver : elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terreins contraires sur le même sol, & formoit l'accord inconnu par-tout ailleurs des productions des plaines & de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts dif-

féremment éclairées, le clair-obſcur du ſoleil & des ombres, & tous les accidens de lumiere qui en réſultoient le matin & le ſoir; vous aurez quelque idée des ſcènes continuelles qui ne ceſſerent d'attirer mon admiration, & qui ſembloient m'être offertes en un vrai théatre; car la perſpective des monts étant verticale frappe les yeux tout à la fois & bien plus puiſſamment que celle des plaines qui ne ſe voit qu'obliquement, en fuyant, & dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai durant la premiere journée, aux agrémens de cette variété, le calme que je ſentois renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont ſur nos paſſions les plus vives les êtres les plus inſenſibles, & je mépriſois la philoſophie de ne pouvoir pas même autant ſur l'ame qu'une ſuite d'objets inanimés. Mais cet état paiſible ayant duré la nuit & augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre cauſe qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour-là ſur des montagnes les moins élevées, & parcourant enſuite leurs inégalités, ſur celles des plus hautes qui étoient à ma portée,

après m'être promené dans les nuages, j'atteignois un séjour plus serein, d'où l'on voit dans la saison le tonnerre & l'orage se former au-dessous de soi; image trop vaine de l'ame du sage, dont l'exemple n'exista jamais, ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblême.

Ce fut là que je démêlai sensiblement dans la pureté de l'air où je me trouvois, la véritable cause du changement de mon humeur, & du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis si longtems. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur & subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légereté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit, les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractere grand & sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes on y laisse tous les sentimens bas

& terrestres, & qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être & de penser: tous les desirs trop vifs s'émoussent; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légere & douce, & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, & je suis surpris que des bains de l'air salutaire & bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remedes de la médecine & de la morale.

Quì non palazzi, non teatro o loggia,
Ma'n lor vece un' abete, un faggio, un pino
Trà l'erba verde e'l bel monte vicino
Levan di terra al Ciel nostr' intelletto. (1)

(1) Au lieu des palais, des pavillons, des théatres; les chênes, les noirs sapins, les hêtres s'élancent de l'herbe verte au sommet des monts, & semblent élever au Ciel avec leurs têtes, les yeux & l'esprit des mortels.

Petrarc.

Suppoſez les impreſſions réunies de ce que je viens de vous décrire, & vous aurez quelque idée de la ſituation délicieuſe où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans ſpectacles ; le plaiſir de ne voir autour de ſoi que des objets tout nouveaux, des oiſeaux étrangers, des plantes bizarres & inconnues, d'obſerver en quelque ſorte une autre nature, & de ſe trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mêlange inexprimable dont le charme augmente encore par la ſubtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue ; les diſtances paroiſſant moindres que dans les plaines, où l'épaiſſeur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horiſon préſente aux yeux plus d'objets qu'il ſemble n'en pouvoir contenir : enfin, ce ſpectacle a je ne ſais quoi de magique, de ſurnaturel qui ravit l'eſprit & les ſens ; on oublie tout, on s'oublie ſoi-même, on ne ſait plus où l'on eſt.

J'aurois paſſé tout le tems de mon voyage dans le ſeul enchantement du payſage, ſi je n'en euſſe éprouvé un plus doux

encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'ame, & de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaisirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre & qu'on ne peut gueres imaginer, c'est leur humanité désintéressée, & leur zele hospitalier pour tous les étrangers que le hazard ou la curiosité conduisent chez eux. J'en fis une épreuve surprenante, moi qui n'étois connu de personne & qui ne marchois qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivois le soir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empressement m'offrir sa maison, que j'étois embarrassé du choix, & celui qui obtenoit la préférence en paroissoit si content que la premiere fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand, après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition, & il en a par-tout été de même. Ainsi c'étoit le pur amour de l'hospitalité,

communément assez tiéde, qu'à sa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur désintéressement fut si complet, que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un patagon (1). En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, & où l'on ne trouve aucun mendiant ? Cependant l'argent est fort rare dans le haut-Valais, mais c'est pour cela que les habitans sont à leur aise : car les denrées y sont abondantes sans aucun débouché au-dehors, sans consommation de luxe au-dedans, & sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres. Ils ont la sagesse de le sentir, & il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord fort surpris de l'opposition de ces deux usages avec ceux du bas-Valais, où, sur la route d'Italie, on ran-

(1) Ecu du pays.

çonne aſſez durement les paſſagers ; & j'avois peine à concilier dans un même peuple des manieres ſi différentes. Un Valaiſan m'en expliqua la raiſon. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui paſſent ſont des marchands, & d'autres gens uniquement occupés de leur négoce & de leur gain. Il eſt juſte qu'ils nous laiſſent une partie de leur profit, & nous les traitons comme ils traitent les autres. Mais ici, où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous ſommes ſûrs que leur voyage eſt déſintéreſſé ; l'accueil qu'on leur fait l'eſt auſſi. Ce ſont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment, & nous les recevons avec amitié.

Au reſte, ajouta-t-il en ſouriant, cette hoſpitalité n'eſt pas coûteuſe, & peu de gens s'aviſent d'en profiter. Ah ! je le crois, lui répondis-je. Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller ? Hommes heureux & dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous reſſembler en quelque choſe pour ſe plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroiſſoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trou-

ver le moindre veſtige de gêne ni pour eux ni pour moi. Ils vivoient dans leur maiſon comme ſi je n'y euſſe pas été, & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme ſi j'y euſſe été ſeul. Ils ne connoiſſent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la préſence d'un maître, dont on dépend au moins en cela. Si je ne diſois rien, ils ſuppoſoient que je voulois vivre à leur maniere; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, ſans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le ſeul compliment qu'ils me firent, après avoir ſçu que j'étois Suiſſe, fut de me dire que nous étions freres, & que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarraſſerent plus de ce que je faiſois, n'imaginant pas même que je puſſe avoir le moindre doute ſur la ſincérité de leurs offres, ni le moindre ſcrupule à m'en prévaloir. Ils en uſent entre eux avec la même ſimplicité; les enfans en âge de raiſon ſont les égaux de leurs peres, les domeſtiques s'aſſeyent à table avec leurs maîtres; la même liberté ré-

gne dans les maisons & dans la république, & la famille est l'image de l'Etat.

La seule chose sur laquelle je ne jouissois pas de la liberté étoit la durée excessive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table ; mais quand j'y étois une fois, il y faloit rester une partie de la journée, & boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme, & un Suisse, n'aimât pas à boire ? En effet, j'avoue que le bon vin me paroit une excellente chose, & que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux sont sobres, & la grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes & des ames doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux & ces tendres épanchemens qui précédent l'ivresse ; mais il faut savoir s'arrêter & prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'étoit gueres possible de faire avec d'aussi déterminés buveurs que les Valaisans, des vins aussi violens que ceux du pays, & sur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment se résoudre à jouer si sottement le sage & à fâcher de si bonnes gens ? Je

m'enivrois donc par reconnoiſſance, &
ne pouvant payer mon écot de ma bourſe, je le payois de ma raiſon.

Un autre uſage qui ne me gênoit gueres moins, c'étoit de voir, même chez des Magiſtrats, la femme & les filles de la maiſon, debout derriere ma chaiſe, ſervir à table comme des domeſtiques. La galanterie françoiſe ſe feroit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité, qu'avec la figure des Valaiſanes, des ſervantes mêmes rendroient leurs ſervices embarraſſans. Vous pouvez m'en croire, elles ſont jolies puiſqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir ſont difficiles en beauté.

Pour moi, qui reſpecte encore plus les uſages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevois leur ſervice en ſilence, avec autant de gravité que Don Quichotte chez la Ducheſſe. J'oppoſois quelquefois en ſouriant les grandes barbes & l'air groſſier des convives au teint éblouiſſant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot faiſoit rougir, & ne rendoit que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme ampleur de leur gorge qui

n'a, dans sa blancheur éblouissante, qu'un des avantages du modele que j'osois lui comparer ; modele unique & voilé, dont les contours furtivement observés me peignent ceux de cette coupe célebre à qui le plus beau sein du monde servit de moule.

Ne soyez pas surprise de me trouver si savant sur des mysteres que vous cachez si bien : je le suis en dépit de vous ; un sens en peut quelquefois instruire un autre : malgré la plus jalouse vigilance, il échappe à l'ajustement le mieux concerté quelques légers interstices, par lesquels la vue opere l'effet du toucher. L'œil avide & téméraire s'insinue impunément sous les fleurs d'un bouquet ; il erre sous la chenille & la gaze, & fait sentir à la main la résistance élastique qu'elle n'oseroit éprouver.

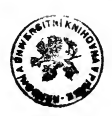
Parte appar delle mamme acerbe e crude,
Parte altrui ne ricopre invida vesta ;
Invida, ma s'agli occhi il varco chiude,
L'amoroso pensier già non arresta. (a)

(a) Son acerbe & dure mamelle se laisse entrevoir ; un vêtement jaloux en cache en vain la plus grande partie : l'amoureux, desir plus perçant que l'œil, pénetre à travers tous les obstacles. *Tasse.*

Je remarquai aussi un grand défaut dans l'habillement des Valaisanes : c'est d'avoir des corps-de-robe si élevés par derriere qu'elles en paroissent bossues ; cela fait un effet singulier avec leurs petites coeffures noires & le reste de leur ajustement, qui ne manque au surplus ni de simplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la Valaisane, & j'espere qu'il vous ira bien ; il a été pris sur la plus jolie taille du pays.

Tandis que je parcourois avec extase ces lieux si peu connus & si dignes d'être admirés, que faisiez-vous cependant, ma Julie ? étiez-vous oubliée de votre ami ? Julie oubliée ! Ne m'oublierois-je pas plutôt moi-même, & que pourrois-je être un moment seul, moi qui ne suis plus rien que par vous ? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel instinct je place en divers lieux notre existence commune selon l'état de mon ame. Quand je suis triste, elle se réfugie auprès de la vôtre, & cherche des consolations aux lieux où vous êtes ; c'est ce que j'éprouvois en vous quittant. Quand j'ai du plaisir, je n'en saurois jouir seul, & pour le parta-

ger avec vous, je vous appelle alors où je suis. Voilà ce qui m'est arrivé durant toute cette course où la diversité des objets me rappellant sans cesse en moi-même, je vous conduisois par-tout avec moi. Je ne faisois pas un pas que nous ne le fissions ensemble. Je n'admirois pas une vue sans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrois vous prêtoient leur ombre, tous les gazons vous servoient de siége. Tantôt, assis à vos côtés, je vous aidois à parcourir des yeux les objets; tantôt, à vos genoux, j'en contemplois un plus digne des regards d'un homme sensible. Rencontrois-je un pas difficile : je vous le voyois franchir avec la légereté d'un fan qui bondit après sa mere. Faloit-il traverser un torrent? j'osois presser dans mes bras une si douce charge; je passois le torrent lentement, avec délices, & voyois à regret le chemin que j'allois atteindre. Tout me rappelloit à vous dans ce séjour paisible; & les touchans attraits de la nature, & l'inaltérable pureté de l'air, & les mœurs simples des habitans, & leur sagesse égale & sûre, & l'aimable pudeur du sexe, &



ſes innocentes graces, & tout ce qui frappoit agréablement mes yeux & mon cœur leur peignoit celle qu'ils cherchent.

O ma Julie ! diſois-je avec attendriſſement, que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur & non du regard des hommes ! Que ne puis-je ici raſſembler toute mon ame en toi ſeule, & devenir à mon tour l'univers pour toi ! Charmes adorés, vous jouiriez alors des hommages qui vous ſont dûs ! Délices de l'amour, c'eſt alors que nos cœurs vous ſavoureroient ſans ceſſe ! Une longue & douce ivreſſe nous laiſſeroit ignorer le cours des ans : & quand enfin l'âge auroit calmé nos premiers feux, l'habitude de penſer & ſentir enſemble feroit ſuccéder à leurs tranſports une amitié non moins tendre. Tous les ſentimens honnêtes, nourris dans la jeuneſſe avec ceux de l'amour, en rempliroient un jour le vuide immenſe ; nous pratiquerions au ſein de cet heureux peuple, & à ſon exemple, tous les devoirs de l'humanité : ſans ceſſe nous nous unirions pour bien faire, & nous ne mourrions point ſans avoir vécu.

La

La poste arrive, il faut finir ma lettre, & courir recevoir la vôtre. Que le cœur me bat jusqu'à ce moment ! Hélas ! j'étois heureux dans mes chimeres : mon bonheur fuit avec elles ; que vais-je être en réalité ?

LETTRE XXIV.

A JULIE.

JE réponds sur le champ à l'article de votre lettre qui regarde le payement, & n'ai, Dieu merci, nul besoin d'y réfléchir. Voici, ma Julie, quel est mon sentiment sur ce point.

Je distingue dans ce qu'on appelle honneur, celui qui se tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'estime de soi-même. Le premier consiste en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée ; le second a sa base dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune ; mais il ne pénétre point dans l'ame & n'influe en rien sur le vrai bonheur. L'honneur

véritable, au contraire, en forme l'essence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce sentiment permanent de satisfaction intérieure, qui seul, peut rendre heureux un être pensant. Appliquons, ma Julie, ces principes à votre question; elle sera bientôt résolue.

Que je m'érige en maître de philosophie, & prenne, comme ce fou de la Fable, de l'argent pour enseigner la sagesse; cet emploi paroitra bas aux yeux du monde, & j'avoue qu'il a quelque chose de ridicule en soi : cependant comme aucun homme ne peut tirer sa subsistance absolument de lui-même, & qu'on ne sauroit l'en tirer de plus près que par son travail, nous mettrons ce mépris au rang des plus dangereux préjugés; nous n'aurons point la sottise de sacrifier la félicité à cette opinion insensée; vous ne m'en estimerez pas moins, & je n'en serai pas plus à plaindre, quand je vivrai des talens que j'ai cultivés.

Mais ici, ma Julie, nous avons d'autres considérations à faire. Laissons la multitude, & regardons en nous mêmes. Que ferai-je réellement à votre pere, en rece-

vant de lui le ſalaire des leçons que je vous aurai données, & lui vendant une partie de mon tems, c'eſt-à-dire de ma perſonne ? Un mercenaire, un homme à ſes gages, une eſpece de valet, & il aura de ma part, pour garant de ſa confiance, & pour ſureté de ce qui lui appartient, ma foi tacite, comme celle du dernier de ſes gens.

Or quel bien plus précieux peut avoir un pere que ſa fille unique, fût-ce même une autre que Julie ? Que fera donc celui qui lui vend ſes ſervices ? fera-t-il taire ſes ſentimens pour elle ? Ah ! tu ſais ſi cela ſe peut ! ou bien, ſe livrant ſans ſcrupule au penchant de ſon cœur, offenſera-t-il dans la partie la plus ſenſible celui à qui il doit fidélité ? Alors, je ne vois plus dans un tel maître qu'un perfide qui foule aux pieds les droits les plus ſacrés (1), un traître, un ſéducteur domeſtique que les loix condamnent très-juſtement à la mort. J'eſpere que celle à qui je parle

(1) Malheureux jeune homme ! qui ne voit pas qu'en ſe laiſſant payer en reconnoiſſance ce qu'il refuſe de recevoir en argent, il viole des droits plus ſacrés encore. Au lieu d'inſtruire il corrompt ; au lieu de nourrir il empoiſonne ; il

fait m'entendre ; ce n'eſt pas la mort que je crains, mais la honte d'en être digne, & le mépris de moi-même.

Quand les lettres d'Héloïſe & d'Abélard tomberent entre vos mains, vous ſavez ce que je vous dis de cette lecture & de la conduite du Théologien. J'ai toujours plaint Héloïſe ; elle avoit un cœur fait pour aimer : mais Abélard ne m'a jamais paru qu'un miſérable digne de ſon ſort, & connoiſſant auſſi peu l'amour que la vertu. Après l'avoir jugé faudra-t-il que je l'imite ? Malheur à quiconque prêche une morale qu'il ne veut pas pratiquer ! Celui qu'aveugle ſa paſſion juſqu'à ce point en eſt bientôt puni par elle, & perd le goût des ſentimens auxquels il a ſacrifié ſon honneur. L'amour eſt privé de ſon plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne ; pour en ſentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaiſe, & qu'il nous éleve en élevant l'objet ai-

---

ſe fait remercier par une mere abuſée d'avoir perdu ſon enfant. On ſent pourtant qu'il aime ſincerement la vertu, mais ſa paſſion l'égare ; & ſi ſa grande jeuneſſe ne l'excuſoit pas, avec ſes beaux diſcours il ne feroit qu'un ſcélérat. Les deux amans ſont à plaindre ; la mere ſeule eſt inexcuſable.

mé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthousiasme ; ôtez l'estime, & l'amour n'est plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui se déshonore ? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur ? Ainsi, bientôt ils se mépriseront mutuellement, l'amour ne sera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront perdu l'honneur, & n'auront point trouvé la félicité.

Il n'en est pas ainsi, ma Julie, entre deux amans de même âge, tous deux épris du même feu, qu'un mutuel attachement unit, qu'aucun lien particulier ne gêne, qui jouissent tous deux de leur premiere liberté, & dont aucun droit ne proscrit l'engagement réciproque. Les loix les plus séveres ne peuvent leur imposer d'autre peine que le prix même de leur amour ; la seule punition de s'être aimés est l'obligation de s'aimer à jamais ; & s'il est quelques malheureux climats au monde où l'homme barbare brise ces innocentes chaînes, il en est puni, sans doute, par les crimes que cette contrainte engendre.

Voilà mes raiſons, ſage & vertueuſe Julie, elles ne ſont qu'un froid commentaire de celles que vous m'expoſâtes avec tant d'énergie & de vivacité dans une de vos lettres; mais c'en eſt aſſez pour vous montrer combien je m'en ſuis pénétré. Vous vous ſouvenez que je n'inſiſtai point ſur mon refus, & que malgré la répugnance que le préjugé m'a laiſſée, j'acceptai vos dons en ſilence, ne trouvant point en effet, dans le véritable honneur, de ſolide raiſon pour les refuſer. Mais ici le devoir, la raiſon, l'amour même, tout parle d'un ton que je ne peux méconnoître. S'il faut choiſir entre l'honneur & vous, mon cœur eſt prêt à vous perdre. Il vous aime trop, ô Julie, pour vous conſerver à ce prix.

LETTRE XXV.

DE JULIE.

LA rélation de votre voyage eſt charmante, mon bon ami; elle me feroit aimer celui qui l'a écrite, quand même

je ne le connoîtrois pas. J'ai pourtant à vous tancer ſur un paſſage dont vous vous doutez bien ; quoique je n'aye pu m'empêcher de rire de la ruſe avec laquelle vous vous êtes mis à l'abri du Taſſe, comme derriere un rempart. Eh ! comment ne ſentiez-vous point qu'il y a bien de la différence entre écrire au public ou à ſa maîtreſſe ? L'amour, ſi craintif, ſi ſcrupuleux, n'exige-t-il pas plus d'égards que la bienſéance ? Pouviez-vous ignorer que ce ſtyle n'eſt pas de mon goût, & cherchiez-vous à me déplaire ? Mais en voilà déjà trop, peut-être, ſur un ſujet qu'il ne faloit point relever. Je ſuis, d'ailleurs, trop occupée de votre ſeconde lettre, pour répondre en détail à la premiere. Ainſi, mon ami, laiſſons le Valais pour une autre fois, & bornons-nous maintenant à nos affaires ; nous ſerons aſſez occupés.

Je ſavois le parti que vous prendriez. Nous nous connoiſſons trop bien pour en être encore à ces élémens. Si jamais la vertu nous abandonne, ce en ſera pas, croyez-moi, dans les occaſions qui de-

mandent du courage & des facrifices (2). Le premier mouvement aux attaques vives eft de réfifter ; & nous vaincrons, je l'efpere, tant que l'ennemi nous avertira de prendre les armes. C'eft au milieu du fommeil, c'eft dans le fein d'un doux repos qu'il faut fe défier des furprifes : mais c'eft, fur-tout, la continuité des maux qui rend leur poids infupportable, & l'ame réfifte bien plus aifément aux vives douleurs qu'à la trifteffe prolongée. Voilà, mon ami, la dure efpece de combat que nous aurons déformais à foutenir : ce ne font point des actions héroïques que le devoir nous demande, mais une réfiftance plus héroïque encore à des peines fans relâche.

Je l'avois trop prévu ; le tems du bonheur eft paffé comme un éclair ; celui des difgraces commence, fans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'allarme & me décourage ; une langueur mortelle s'empare de mon ame ; fans fujet bien précis de pleurer, des pleurs involontaires

(2) On verra bientôt que la prédiction ne fauroit plus mal quadrer avec l'événement.

s'échappent de mes yeux ; je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables ; mais je cultivois l'efpérance & la vois flétrir tous les jours. Que fert, hélas ! d'arrofer le feuillage quand l'arbre eft coupé par le pied ?

Je le fens, mon ami, le poids de l'abfence m'accable. Je ne puis vivre fans toi, je le fens ; c'eft ce qui m'effraye le plus. Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitions enfemble, & ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire ; l'heure paffe, & tu ne viens point. Tous les objets que j'apperçois me portent quelque idée de ta préfence pour m'avertir que je t'ai perdu. Tu n'as point ce fupplice affreux. Ton cœur feul peut te dire que je te manque. Ah ! fi tu favois quel pire tourment c'eft de refter quand on fe fépare, combien tu préférerois ton état au mien ?

Encore fi j'ofois gémir ! fi j'ofois parler de mes peines, je me fentirois foulager des maux dont je pourrois me plaindre. Mais, hors quelques foupirs exhalés en fecret dans le fein de ma coufine, il faut étouffer tous les autres ; il faut con-

tenir mes larmes ; il faut sourire quand je me meurs.

Sentirsi, oh Dei, morir ;
E non poter mai dir :
Morir mi sento ! (3)

Le pis est que tous ces maux aggravent sans cesse mon plus grand mal, & que plus ton souvenir me désole, plus j'aime à me le rappeller. Dis-moi, mon ami, mon doux ami ! sens-tu combien un cœur languissant est tendre, & combien la tristesse fait fermenter l'amour ?

Je voulois vous parler de mille choses; mais outre qu'il vaut mieux attendre de savoir positivement où vous êtes, il ne m'est pas possible de continuer cette lettre dans l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu, mon ami; je quitte la plume, mais croyez que je ne vous quitte pas.

---

(3) O Dieux ! Se sentir mourir & n'oser dire : Je me sens mourir !

Metast.

BILLET.

J'ECRIS, par un batelier que je ne connois point, ce billet à l'adresse ordinaire, pour donner avis que j'ai choisi mon asyle à Meillerie sur la rive opposée; afin de jouir au moins de la vue du lieu dont je n'ose approcher.

LETTRE XXVI.

A JULIE.

QUE mon état est changé dans peu de jours! Que d'amertumes se mêlent à la douceur de me rapprocher de vous! Que de tristes réflexions m'assiégent! Que de traverses mes craintes me font prévoir! O Julie! que c'est un fatal présent du ciel qu'une ame sensible! Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine & douleur sur la terre. Vil jouet de l'air & des saisons, le soleil ou les brouillards, l'air couvert ou serein régleront sa destinée,

& il sera content ou triste, au gré des vents. Victime des préjugés, il trouvera dans d'absurdes maximes un obstacle invincible aux justes vœux de son cœur. Les hommes le puniront d'avoir des sentimens droits de chaque chose, & d'en juger par ce qui est véritable plutôt que par ce qui est de convention. Seul il suffiroit pour faire sa propre misere, en se livrant indiscretement aux attraits divins de l'honnête & du beau, tandis que les pesantes chaînes de la nécessité l'attachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité suprême sans se souvenir qu'il est homme : son cœur & sa raison seront incessamment en guerre, & des desirs sans bornes lui prépareront d'éternelles privations.

Telle est la situation cruelle où me plonge le sort qui m'accable, & mes sentimens qui m'élevent, & ton pere qui me méprise, & toi qui fais le charme & le tourment de ma vie. Sans toi, beauté fatale! je n'aurois jamais senti ce contraste insupportable de grandeur au fond de mon ame & de bassesse dans ma fortune; j'aurois vécu tranquille & serois mort con-

tent, sans daigner remarquer quel rang j'avois occupé sur la terre. Mais t'avoir vue & ne pouvoir te posséder, t'adorer & n'être qu'un homme, être aimé & ne pouvoir être heureux, habiter les mêmes lieux & ne pouvoir vivre ensemble, ô Julie à qui je ne puis renoncer! O destinée que je ne puis vaincre! Quels combats affreux vous excitez en moi, sans pouvoir jamais surmonter mes desirs ni mon impuissance!

Quel effet bizarre & inconcevable! Depuis que je suis rapproché de vous, je ne roule dans mon esprit que des pensées funestes. Peut-être le séjour où je suis contribue-t-il à cette mélancolie; il est triste & horrible; il en est plus conforme à l'état de mon ame, & je n'en habiterois pas si patiemment un plus agréable. Une file de rochers stériles borde la côte, & environne mon habitation que l'hiver rend encore plus affreuse. Ah! je le sens, ma Julie, s'il faloit renoncer à vous, il n'y auroit plus pour moi d'autre séjour ni d'autre saison.

Dans les violens transports qui m'agitent je ne saurois demeurer en place; je

cours, je monte avec ardeur, je m'élance ſur les rochers; je parcours à grands pas tous les environs, & trouve par-tout dans les objets la même horreur qui régne au dedans de moi. On n'apperçoit plus de verdure, l'herbe eſt jaune & flétrie, les arbres ſont dépouillés, le ſéchard (4) & la froide bize entaſſent la neige & les glaces, & toute la nature eſt morte à mes yeux, comme l'eſpérance au fond de mon cœur.

Parmi les rochers de cette côte, j'ai trouvé dans un abri ſolitaire une petite eſplanade d'où l'on découvre à plein la ville heureuſe où vous habitez. Jugez avec quelle avidité mes yeux ſe porterent vers ce ſéjour chéri. Le premier jour, je fis mille efforts pour y diſcerner votre demeure; mais l'extrême éloignement les rendit vains, & je m'apperçus que mon imagination donnoit le change à mes yeux fatigués. Je courus chez le Curé emprunter un téleſcope avec lequel je vis ou crus voir votre maiſon, & depuis ce tems je paſſe les jours entiers dans cet aſyle à

(4) Vent du Nord-Eſt.

contempler ces murs fortunés qui renferment la ſource de ma vie. Malgré la ſaiſon je m'y rends dès le matin & n'en reviens qu'à la nuit. Des feuilles & quelques bois ſecs que j'allume ſervent, avec mes courſes, à me garantir du froid exceſſif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu ſauvage que j'y porte même de l'encre & du papier, & j'y écris maintenant cette lettre ſur un quartier que les glaces ont détaché du rocher voiſin.

C'eſt là, ma Julie, que ton malheureux amant acheve de jouir des derniers plaiſirs qu'il goûtera peut-être en ce monde. C'eſt delà qu'à travers les airs & les murs, il oſe en ſecret pénétrer juſques dans ta chambre. Tes traits charmans le frappent encore; tes regards tendres raniment ſon cœur mourant; il entend le ſon de ta douce voix; il oſe chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le boſquet. Vain fantôme d'une ame agitée qui s'égare dans ſes deſirs! Bientôt forcé de rentrer en moi-même, je te contemple au moins dans le détail de ton innocente vie: je ſuis de loin les diverſes occupations de ta journée, & je me les repré-

sente dans les tems & les lieux où j'en fus quelquefois l'heureux témoin. Toujours je te vois vaquer à des soins qui te rendent plus estimable, & mon cœur s'attendrit avec délices sur l'inépuisable bonté du tien. Maintenant, me dis-je au matin, elle sort d'un paisible sommeil, son teint a la fraîcheur de la rose, son ame jouit d'une douce paix; elle offre à celui dont elle tient l'être un jour qui ne sera point perdu pour la vertu. Elle passe à présent chez sa mere; les tendres affections de son cœur s'épanchent avec les auteurs de ses jours, elle les soulage dans le détail des soins de la maison; elle fait peut-être la paix d'un domestique imprudent, elle lui fait peut-être une exhortation secrete; elle demande peut-être une grace pour un autre. Dans un autre tems, elle s'occupe sans ennui des travaux de son sexe, elle orne son ame de connoissances utiles, elle ajoute à son goût exquis les agrémens des beaux arts, & ceux de la danse à sa légereté naturelle. Tantôt je vois une élégante & simple parure orner des charmes qui n'en ont pas besoin; ici je la vois consulter un Pasteur vénérable sur

la peine ignorée d'une famille indigente ; là, secourir ou consoler la triste veuve & l'orphelin délaissé. Tantôt elle charme une honnête société par ses discours sensés & modestes ; tantôt, en riant avec ses compagnes, elle ramene une jeunesse folâtre au ton de la sagesse & des bonnes mœurs. Quelques momens, ah ! pardonne ! j'ose te voir même t'occuper de moi, je vois tes yeux attendris parcourir une de mes lettres, je lis dans leur douce langueur que c'est à ton amant fortuné que s'adressent les lignes que tu traces, je vois que c'est de lui que tu parles à ta cousine avec une si tendre émotion. O Julie ! ô Julie ! & nous ne serions pas unis ? & nos jours ne couleroient pas ensemble ? & nous pourrions être séparés pour toujours ? Non, que jamais cette affreuse idée ne se présente à mon esprit ! En un instant elle change tout mon attendrissement en fureur ; la rage me fait courir de caverne en caverne ; des gémissemens & des cris m'échappent malgré moi ; je rugis comme une lionne irritée ; je suis capable de tout, hors de renoncer à toi, & il n'y a rien, non,

rien que je ne fasse pour te posséder ou mourir.

J'en étois ici de ma lettre, & je n'attendois qu'une occasion sûre pour vous l'envoyer, quand j'ai reçu de Sion la derniere que vous m'y avez écrite. Que la tristesse qu'elle respire a charmé la mienne! Que j'y ai vu un frappant exemple de ce que vous me disiez de l'accord de nos ames dans des lieux éloignés! Votre affliction, je l'avoue, est plus patiente; la mienne est plus emportée; mais il faut bien que le même sentiment prenne la teinture des caracteres qui l'éprouvent, & il est bien naturel que les plus grandes pertes causent les plus grandes douleurs. Que dis-je, des pertes? Eh! qui les pourroit supporter? Non, connoissez-le enfin, ma Julie, un éternel arrêt du ciel nous destina l'un pour l'autre; c'est la premiere loi qu'il faut écouter; c'est le premier soin de la vie de s'unir à qui doit nous la rendre douce. Je le vois, j'en gémis, tu t'égares dans tes vains projets tu veux forcer des barrieres insurmontables, & négliges les seuls moyens possibles; l'enthousiasme de l'honnêteté t'ôte la rai-

ſon, & ta vertu n'eſt plus qu'un délire.

Ah ! ſi tu pouvois reſter toujours jeune & brillante comme à préſent, je ne demanderois au ciel que de te ſavoir éternellement heureuſe, te voir tous les ans de ma vie une fois, une ſeule fois, & paſſer le reſte de mes jours à contempler de loin ton aſyle, à t'adorer parmi ces rochers. Mais hélas ! vois la rapidité de cet aſtre qui jamais n'arrête ; il vole & le tems fuit, l'occaſion s'échappe, ta beauté, ta beauté même aura ſon terme ; elle doit décliner & périr un jour comme une fleur qui tombe ſans avoir été cueillie ; & moi cependant, je gémis, je ſouffre, ma jeuneſſe s'uſe dans les larmes, & ſe flétrit dans la douleur. Penſe, penſe, Julie, que nous comptons déjà des années perdues pour le plaiſir. Penſe qu'elles ne reviendront jamais ; qu'il en ſera de même de celles qui nous reſtent, ſi nous les laiſſons échapper encore. O amante aveuglée ! tu cherches un chimérique bonheur pour un tems où nous ne ſerons plus ; tu regardes un avenir éloigné, & tu ne vois pas que nous nous conſumons ſans ceſſe, & que nos ames, épuiſées

d'amour & de peines, se fondent & coulent comme l'eau. Reviens, il en est tems encore, reviens, ma Julie, de cette erreur funeste. Laisse-là tes projets & sois heureuse. Viens, ô mon ame! dans les bras de ton ami, réunir les deux moitiés de notre être : viens à la face du ciel, guide de notre fuite & témoin de nos sermens, jurer de vivre & mourir l'un à l'autre. Ce n'est pas toi, je le sais, qu'il faut rassurer contre la crainte de l'indigence. Soyons heureux & pauvres, ah! quel trésor nous aurons acquis! Mais ne faisons point cet affront à l'humanité, de croire qu'il ne restera pas sur la terre entiere un asyle à deux amans infortunés. J'ai des bras, je suis robuste; le pain gagné par mon travail te paroitra plus délicieux que les mets des festins. Un repas apprêté par l'amour peut-il jamais être insipide? Ah! tendre & chére amante, dussions-nous n'être heureux qu'un seul jour, veux-tu quitter cette courte vie sans avoir goûté le bonheur?

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie! vous connoissez l'antique usage du rocher de Leucate, dernier refuge de tant

d'amans malheureux. Ce lieu-ci lui ressemble à bien des égards. La roche est escarpée, l'eau est profonde, & je suis au désespoir.

LETTRE XXVII.

DE CLAIRE.

Ma douleur me laisse à peine la force de vous écrire. Vos malheurs & les miens sont au comble. L'aimable Julie est à l'extrêmité & n'a peut-être pas deux jours à vivre. L'effort qu'elle fit pour vous éloigner d'elle commença d'altérer sa santé. La premiere conversation qu'elle eut sur votre compte avec son pere y porta de nouvelles attaques : d'autres chagrins plus récens ont accru ses agitations, & votre derniere lettre a fait le reste. Elle en fut si vivement émue qu'après avoir passé une nuit dans d'affreux combats, elle tomba hier dans l'accès d'une fievre ardente qui n'a fait qu'augmenter sans cesse, & lui a enfin donné le transport. Dans cet état elle vous nomme à chaque instant,

& parle de vous avec une véhémence qui montre combien elle en eſt occupée. On éloigne ſon pere autant qu'il eſt poſſible; cela prouve aſſez que ma tante a conçu des ſoupçons : elle m'a même demandé avec inquiétude ſi vous n'étiez pas de retour, & je vois que le danger de ſa fille, effaçant pour le moment toute autre conſidération, elle ne ſeroit pas fâchée de vous voir ici.

Venez donc, ſans différer. J'ai pris ce bateau exprès pour vous porter cette lettre; il eſt à vos ordres, ſervez-vous en pour votre retour, & ſur-tout ne perdez pas un moment ſi vous voulez revoir la plus tendre amante qui fut jamais.

LETTRE XXVIII.

DE JULIE A CLAIRE.

QUE ton abſence me rend amere la vie que tu m'as rendue ! Quelle convaleſcence! Une paſſion plus terrible que la fievre & le tranſport m'entraîne à ma perte. Cruelle ! tu me quittes quand j'ai

plus besoin de toi ; tu m'as quittée pour huit jours, peut-être ne me reverras-tu jamais. O si tu savois ce que l'insensé m'ose proposer !...... & de quel ton !....... m'enfuir ! le suivre ! m'enlever !..... le malheureux ! .... de qui me plains-je ? mon cœur, mon indigne cœur m'en dit cent fois plus que lui..... grand Dieu ! que seroit-ce, s'il savoit tout ?...... il en deviendroit furieux, je serois entraînée, il faudroit partir .... je frémis.....

Enfin mon pere m'a donc vendue ? il fait de sa fille une marchandise, une esclave, il s'acquitte à mes dépens ! il paye sa vie de la mienne ! ..... car je le sens bien, je n'y survivrai jamais,.... pere barbare & dénaturé ! mérite-t-il..... quoi ! mériter ? c'est le meilleur des peres ; il veut unir sa fille à son ami, voilà son crime. Mais ma mere, ma tendre mere ! quel mal m'a-t-elle fait ? ...... Ah beaucoup ! elle m'a trop aimée, elle m'a perdue.

Claire, que ferai-je ? que deviendrai-je ? Hanz ne vient point. Je ne sais comment t'envoyer cette lettre. Avant que tu la reçoives.... avant que tu sois de

retour ..... qui sait ..... fugitive, errante, déshonorée .... c'en est fait, c'en est fait, la crise est venue. Un jour, une heure, un moment, peut-être ..... qui est-ce qui sait éviter son sort ? .... ô dans quelque lieu que je vive & que je meure ; en quelque asyle obscur que je traîne ma honte & mon désespoir, Claire, souviens-toi de ton amie...... Hélas ! la misere & l'opprobre changent les cœurs.....Ah ! si jamais le mien t'oublie, il aura beaucoup changé !

LETTRE XXIX,

DE JULIE A CLAIRE.

RESTE, ah ! reste, ne reviens jamais : tu viendrois trop tard. Je ne dois plus te voir ; comment soutiendrois-je ta vue ?

Où étois-tu, ma douce amie, ma sauvegarde, mon ange tutélaire ? tu m'as abandonnée, & j'ai péri. Quoi ! ce fatal voyage étoit-il si nécessaire ou si pressé ? pouvois-tu me laisser à moi-même dans l'instant le plus dangereux de ma vie ?

Que de regrets tu t'es préparés par cette coupable négligence! Ils seront éternels ainsi que mes pleurs. Ta perte n'est pas moins irréparable que la mienne, & une autre amie digne de toi n'est pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

Qu'ai-je dit, misérable? Je ne puis ni parler ni me taire. Que sert le silence quand le remords crie? L'univers entier ne me reproche-t-il pas ma faute? ma honte n'est-elle pas écrite sur tous les objets? Si je ne verse mon cœur dans le tien il faudra que j'étouffe. Et toi ne te reproches-tu rien, facile & trop confiante amie? Ah! que ne me trahissois-tu? C'est ta fidélité, ton aveugle amitié, c'est ta malheureuse indulgence qui m'a perdue.

Quel démon t'inspira de le rappeller, ce cruel qui fait mon opprobre? ses perfides soins devoient-ils me redonner la vie pour me la rendre odieuse? qu'il fuie à jamais, le barbare! qu'un reste de pitié le touche; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourmens par sa présence; qu'il renonce au plaisir féroce de contempler mes larmes. Que dis-je, hélas! il n'est point coupable; c'est moi seule qui le suis;

tous mes malheurs ſont mon ouvrage, & je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déjà corrompu mon ame; c'eſt le premier de ſes effets de nous faire accuſer autrui de nos crimes.

Non, non, jamais il ne fut capable d'enfreindre ſes ſermens. Son cœur vertueux ignore l'art abject d'outrager ce qu'il aime. Ah! ſans doute, il ſait mieux aimer que moi, puiſqu'il ſait mieux ſe vaincre. Cent fois mes yeux furent témoins de ſes combats & de ſa victoire; les ſiens étincelloient du feu de ſes deſirs, il s'élançoit vers moi dans l'impétuoſité d'un tranſport aveugle, il s'arrêtoit tout-à-coup; une barriere inſurmontable ſembloit m'avoir entourée, & jamais ſon amour impétueux, mais honnête, ne l'eut franchie. J'oſai trop contempler ce dangereux ſpectacle. Je me ſentois troubler de ſes tranſports, ſes ſoupirs oppreſſoient mon cœur; je partageois ſes tourmens en ne penſant que les plaindre. Je le vis dans des agitations convulſives, prêt à s'évanouir à mes pieds. Peut-être l'amour ſeul m'auroit épargnée; ô ma couſine! c'eſt la pitié qui me perdit.

Il sembloit que ma passion funeste voulût se couvrir pour me séduire du masque de toutes les vertus. Ce jour même il m'avoit pressée avec plus d'ardeur de le suivre. C'étoit désoler le meilleur des peres ; c'étoit plonger le poignard dans le sein maternel ; je résistai, je rejettai ce projet avec horreur. L'impossibilité de voir jamais nos vœux accomplis, le mystere qu'il faloit lui faire de cette impossibilité, le regret d'abuser un amant si soumis & si tendre après avoir flatté son espoir, tout abattoit mon courage, tout augmentoit ma foiblesse, tout aliénoit ma raison, il faloit donner la mort aux auteurs de mes jours, à mon amant, ou à moi-même. Sans savoir ce que je faisois, je choisis ma propre infortune. J'oubliai tout & ne me souvins que de l'amour. C'est ainsi qu'un instant d'égarement m'a perdue à jamais. Je suis tombée dans l'abyme d'ignominie dont une fille ne revient point ; & si je vis, c'est pour être plus malheureuse.

Je cherche en gémissant quelque reste de consolation sur la terre. Je n'y vois que toi, mon aimable amie ; ne me prive pas d'une si charmante ressource, je t'en con-

jure; ne m'ôte pas les douceurs de ton amitié. J'ai perdu le droit d'y prétendre, mais jamais je n'en eus si grand besoin. Que la pitié supplée à l'estime. Viens, ma chére, ouvrir ton ame à mes plaintes; viens recueillir les larmes de ton amie, garantis-moi, s'il se peut, du mépris de moi-même, & fais-moi croire que je n'ai pas tout perdu, puisque ton cœur me reste encore.

LETTRE XXX.

RÉPONSE.

FILLE infortunée! hélas! qu'as-tu fait? mon Dieu! tu étois si digne d'être sage! Que te dirai-je dans l'horreur de ta situation, & dans l'abattement où elle te plonge? Achèverai-je d'accabler ton pauvre cœur, ou t'offrirai-je des consolations qui se refusent au mien? Te montrerai-je les objets tels qu'ils sont, ou tels qu'il te convient de les voir? Sainte & pure amitié! porte à mon esprit tes douces illusions, & dans la tendre pitié que tu m'ins-

pires, abuſe-moi la premiere ſur des maux que tu ne peux plus guérir.

J'ai craint, tu le ſais, le malheur dont tu gémis. Combien de fois je te l'ai prédit ſans être écoutée !... il eſt l'effet d'une téméraire confiance...... Ah ! ce n'eſt plus de tout cela qu'il s'agit. J'aurois trahi ton ſecret, ſans doute, ſi j'avois pu te ſauver ainſi : mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop ſenſible ; je le vis ſe conſumer d'un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre. Je ſentis dans ce cœur palpitant d'amour qu'il faloit être heureuſe ou mourir, &, quand la peur de ſuccomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes, je jugeai que bientôt tu ne ſerois plus, ou qu'il ſeroit bientôt rappellé. Mais quel fut mon effroi quand je te vis dégoûtée de vivre, & ſi près de la mort ! N'accuſe ni ton amant ni toi d'une faute dont je ſuis la plus coupable, puiſque je l'ai prévue ſans la prévenir.

Il eſt vrai que je partis malgré moi ; tu le vis, il falut obéir ; ſi je t'avois cru ſi près de ta perte, on m'auroit plutôt miſe en pieces que de m'arracher à toi. Je m'abuſai ſur le moment du péril. Foi-

ble & languiſſante encore, tu me parus en ſureté contre une ſi courte abſence ! je ne prévis pas la dangereuſe alternative où tu t'allois trouver ; j'oubliai que ta propre foibleſſe laiſſoit ce cœur abattu moins en état de ſe défendre contre lui-même. J'en demande pardon au mien, j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a ſauvé la vie ; je n'ai pas ce dur courage qui te faiſoit renoncer à moi ; je n'aurois pu te perdre ſans un mortel déſeſpoir, & j'aime encore mieux que tu vives & que tu pleures.

Mais pourquoi tant de pleurs, chére & douce amie ? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute, & ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité ? Une foibleſſe effacera-t-elle tant de ſacrifices, & le danger même dont tu ſors n'eſt-il pas une preuve de ta vertu ? Tu ne penſes qu'à ta défaite & oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui réſiſtent, n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles ? Si rien ne peut te juſtifier, ſonge au moins à ce qui t'excuſe. Je connois à peu près ce qu'on appelle amour ; je ſau-

rai toujours résister aux transports qu'il inspire ; mais j'aurois fait moins de résistance à un amour pareil au tien, & sans avoir été vaincue, je suis moins chaste que toi.

Ce langage te choquera ; mais ton plus grand malheur est de l'avoir rendu nécessaire ; je donnerois ma vie pour qu'il ne te fût pas propre ; car je hais les mauvaises maximes encore plus que les mauvaises actions (1). Si la faute étoit à commettre, que j'eusse la bassesse de te parler ainsi, & toi celle de m'écouter, nous serions toutes deux les dernieres des créatures. A présent, ma chére, je dois te parler ainsi, & tu dois m'écouter, ou tu es perdue ; car il reste en toi mille adorables qualités que l'estime de toi-même peut seule conserver, qu'un excès de honte & l'abjection qui le suit détruiroient infailliblement, & c'est sur ce que tu croiras valoir encore que tu vaudras en en effet.

(1) Ce sentiment est juste & sain. Les passions déréglées inspirent les mauvaises actions ; mais les mauvaises maximes corrompent la raison même, & ne laissent plus de ressource pour revenir au bien.

Garde-toi donc de tomber dans un abattement dangereux qui t'aviliroit plus que ta foiblesse. Le véritable amour est-il fait pour dégrader l'ame? Qu'une faute que l'amour a commise ne t'ôte point ce noble enthousiasme de l'honnête & du beau, qui t'éleva toujours au-dessus de toi-même. Une tache paroît-elle au soleil? combien de vertus te restent pour une qui s'est altérée! En seras-tu moins douce, moins sincere, moins modeste, moins bienfaisante? En seras-tu moins digne, en un mot, de tous nos hommages? L'honneur, l'humanité, l'amitié, le pur amour en seront-ils moins chers à ton cœur? En aimeras-tu moins les vertus mêmes que tu n'auras plus? Non, chére & bonne Julie, ta Claire en te plaignant t'adore; elle sait, elle sent qu'il n'y a rien de bien qui ne puisse encore sortir de ton ame. Ah! crois-moi, tu pourrois beaucoup perdre avant qu'aucune autre plus sage que toi te valût jamais!

Enfin tu me restes; je puis me consoler de tout, hors de te perdre. Ta premiere lettre m'a fait frémir. Elle m'eut presque fait desirer la seconde, si je ne l'avois

l'avois reçue en même tems. Vouloir délaisser son amie ! projetter de s'enfuir sans moi ! Tu ne parles point de ta plus grande faute. C'étoit de celle-là qu'il faloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne songe qu'à son amour..... Tiens, je t'aurois été tuer au bout du monde.

Je compte avec une mortelle impatience les momens que je suis forcée à passer loin de toi. Ils se prolongent cruellement. Nous sommes encore pour six mois à Lausanne, apès quoi je volerai vers mon unique amie. J'irai la consoler ou m'affliger avec elle, essuyer ou partager ses pleurs. Je ferai parler dans ta douleur moins l'inflexible raison que la tendre amitié. Chére cousine, il faut gémir, nous aimer, nous taire, &, s'il se peut, effacer à force de vertus une faute qu'on ne répare point avec des larmes. Ah ! ma pauvre Chaillot !



LETTRE XXXI.

A JULIE.

QUEL prodige du Ciel es-tu donc, inconcevable Julie? & par quel art, connu de toi seule, peux-tu rassembler dans un cœur tant de mouvemens incompatibles? Ivre d'amour & de volupté, le mien nage dans la tristesse; je souffre & languis de douleur au sein de la félicité suprême, & je me reproche comme un crime l'excès de mon bonheur. Dieu! quel tourment affreux de n'oser se livrer tout entier à nul sentiment, de les combattre incessamment l'un par l'autre, & d'allier toujours l'amertume au plaisir! Il vaudroit mieux cent fois n'être que misérable.

Que me sert, hélas! d'être heureux? Ce ne sont plus mes maux, mais les tiens que j'éprouve, & ils ne m'en sont que plus sensibles. Tu veux en vain me cacher tes peines; je les lis malgré toi dans la langueur & l'abattement de tes yeux. Ces yeux touchans peuvent-ils dérober quel-

que ſecret à l'amour. Je vois, je vois ſous une apparente ſérénité les déplaiſirs cachés qui t'aſſiégent, & ta triſteſſe, voilée d'un doux ſourire n'en eſt que plus amere à mon cœur.

Il n'eſt plus tems de me rien diſſimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mere; elle me quitte un moment; j'entends des gémiſſemens qui me percent l'ame, pouvois-je à cet effet méconnoître leur ſource? Je m'approche du lieu d'où ils ſemblent partir; j'entre dans ta chambre, je pénetre juſqu'à ton cabinet. Que devins-je en entr'ouvant la porte, quand j'apperçus celle qui devroit être ſur le trône de l'Univers aſſiſe à terre, la tête appuyée ſur un fauteuil inondé de ſes larmes? Ah! j'aurois moins ſouffert s'il l'eut été de mon ſang! De quels remords je fus à l'inſtant déchiré? Mon bonheur devint mon ſupplice; je ne ſentis plus que tes peines, & j'aurois racheté de ma vie tes pleurs & tous mes plaiſirs. Je voulois me précipiter à tes pieds, je voulois eſſuyer de mes levres ces précieuſes larmes, les recueillir au fond de mon cœur, mourir ou les tarir pour

jamais, j'entends revenir ta mere, il faut retourner brusquement à ma place, j'emporte en moi toutes tes douleurs, & des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

Que je suis humilié, que je suis avili de ton repentir ! Je suis donc bien méprisable, si notre union te fait mépriser de toi-même, & si le charme de mes jours est le supplice des tiens ? sois plus juste envers toi, ma Julie ; vois d'un œil moins prévenu les sacrés liens que ton cœur a formés. N'as-tu pas suivi les plus pures loix de la nature ? N'as-tu pas librement contracté le plus saint des engagemens ? Qu'as-tu fait que les loix divines & humaines ne puissent & ne doivent autoriser ? Que manque-t-il au nœud qui nous joint qu'une déclaration publique ? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable. O mon épouse ! O ma digne & chaste compagne ! ô charme & bonheur de ma vie ! non ce n'est point ce qu'a fait ton amour qui peut être un crime, mais ce que tu lui voudrois ôter : ce n'est qu'en acceptant un autre époux que tu peux offenser l'honneur. Sois sans cesse à l'ami de ton cœur pour être innocente. La

chaîne qui nous lie est légitime, l'infidélité seule qui la romproit seroit blâmable, & c'est désormais à l'amour d'être garant de la vertu.

Mais quand ta douleur seroit raisonnable, quand tes regrets seroient fondés, pourquoi m'en dérobes-tu ce qui m'appartient ? pourquoi mes yeux ne versent-ils pas la moitié de tes pleurs ? Tu n'as pas une peine que je ne doive sentir, pas un sentiment que je ne doive partager, & mon cœur justement jaloux te reproche toutes les larmes que tu ne répands pas dans mon sein. Dis, froide & mystérieuse amante ; tout ce que ton ame ne communique point à la mienne, n'est-il pas un vol que tu fais à l'amour ? Tout ne doit-il pas être commun entre nous, ne te souvient-il plus de l'avoir dit ? Ah ! si tu savois aimer comme moi, mon bonheur te consoleroit comme ta peine m'afflige, & tu sentirois mes plaisirs comme je sens ta tristesse !

Mais je le vois, tu me méprises comme un insensé, parce que ma raison s'égare au sein des délices. Mes emportemens t'effrayent, mon délire te fait pitié,

& tu ne sens pas que toute la force humaine ne peut suffire à des félicités sans bornes. Comment veux-tu qu'une ame sensible goûte modérément des biens infinis? Comment veux-tu qu'elle supporte à la fois tant d'especes de transports sans sortir de son assiette? Ne sais-tu pas qu'il est un terme où nulle raison ne résiste plus, & qu'il n'est point d'homme au monde dont le bon sens soit à toute épreuve? Prends donc pitié de l'égarement où tu m'as jetté, & ne méprise pas des erreurs qui sont ton ouvrage. Je ne suis plus à moi, je l'avoue, mon ame aliénée est toute en toi. J'en suis plus propre à sentir tes peines & plus digne de les partager. O Julie! ne te dérobe pas à toi-même.



LETTRE XXXII.

RÉPONSE.

IL fut un tems, mon aimable ami, où nos lettres étoient faciles & charmantes ; le ſentiment qui les dictoit couloit avec une élégante ſimplicité ; il n'avoit beſoin ni d'art ni de coloris , & ſa pureté faiſoit toute ſa parure. Cet heureux tems n'eſt plus : hélas ! il ne peut revenir ; & pour premier effet d'un changement ſi cruel , nos cœurs ont déjà ceſſé de s'entendre.

Tes yeux ont vu mes douleurs. Tu crois en avoir pénétré la ſource ; tu veux me conſoler par de vains diſcours ; & quand tu penſes m'abuſer , c'eſt toi, mon ami , qui t'abuſes. Crois-moi, crois-en le cœur tendre de ta Julie ; mon regret eſt bien moins d'avoir donné trop à l'amour que de l'avoir privé de ſon plus grand charme. Ce doux enchantement de vertu s'eſt évanoui comme un ſonge : nos feux ont perdu cette

ardeur divine qui les animoit en les épurant ; nous avons recherché le plaisir, & le bonheur a fui loin de nous. Ressouviens-toi de ces momens délicieux où nos cœurs s'unissoient d'autant mieux que nous nous respections davantage, où sa passion tiroit de son propre excès la force de se vaincre elle-même, où l'innocence nous consoloit de la contrainte, où les hommages rendus à l'honnenr tournoient tous au profit de l'amour. Compare un état si charmant à notre situation présente : que d'agitations ! que d'effroi ! que de mortelles allarmes ! que de sentimens immodérés ont perdu leur premiere douceur ! Qu'est devenu ce zele de sagesse & d'honnêteté dont l'amour animoit toutes les actions de notre vie, & qui rendoit à son tour l'amour plus délicieux ? Notre jouissance étoit paisible & durable, nous n'avons plus que des transports : ce bonheur insensé ressemble à des accès de fureur plus qu'à de tendres caresses. Un feu pur & sacré brûloit nos cœurs ; livrés aux erreurs des sens, nous ne sommes plus que des amans vulgaires ; trop

heureux si l'amour jaloux daigne présider encore à des plaisirs que le plus vil mortel peut goûter.

Voilà, mon ami, les pertes qui nous sont communes, & que je ne pleure pas moins pour toi que pour moi. Je n'ajoute rien sur les miennes, ton cœur est fait pour les sentir. Vois ma honte, & gémis si tu sais aimer. Ma faute est irréparable, mes pleurs ne tariront point. O toi qui les fais couler, crains d'attenter à de si justes douleurs ; tout mon espoir est de les rendre éternelles : le pire de mes maux feroit d'en être consolée, & c'est le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le sentiment qui nous la fait aimer.

Je connois mon sort, j'en sens l'horreur, & cependant il me reste une consolation dans mon désespoir, elle est unique, mais elle est douce. C'est de toi que je l'attends, mon aimable ami. Depuis que je n'ose plus porter mes regards sur moi-même, je les porte avec plus de plaisir sur celui que j'aime. Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre estime, & tu ne m'en deviens que plus cher

en me forçant à me haïr. L'amour, cet amour fatal qui me perd te donne un nouveau prix ; tu t'éleves quand je me dégrade ; ton ame ſemble avoir profité de tout l'aviliſſement de la mienne. Sois donc déſormais mon unique eſpoir, c'eſt à toi de juſtifier, s'il ſe peut, ma faute; couvre-là de l'honnêteté de tes ſentimens ; que ton mérite efface ma honte ; rends excuſable à force de vertus la perte de celles que tu me coûtes. Sois tout mon être, à préſent que je ne ſuis plus rien. Le ſeul honneur qui me reſte eſt tout en toi, & tant que tu ſeras digne de reſpect, je ne ſerai pas tout-à-fait mépriſable.

Quelque regret que j'aie au retour de ma ſanté, je ne ſaurois le diſſimuler plus long-tems. Mon viſage démentiroit mes diſcours, & ma feinte convaleſcence ne peut plus tromper perſonne. Hâte-toi donc avant que je ſois forcée de reprendre mes occupations ordinaires, de faire la démarche dont nous ſommes convenus. Je vois clairement que ma mere a conçu des ſoupçons & qu'elle nous obſerve. Mon pere n'en eſt pas là, je l'a-

voue : ce fier gentilhomme n'imagine pas même qu'un roturier puiſſe être amoureux de ſa fille ; mais enfin, tu ſais ſes réſolutions ; il te préviendra ſi tu ne le préviens, & pour avoir voulu te conſerver le même accès dans notre maiſon, tu t'en banniras tout-à-fait. Crois-moi, parle à ma mere tandis qu'il en eſt encore tems. Feins des affaires qui t'empêchent de continuer à m'inſtruire, & renonçons à nous voir ſi ſouvent, pour nous voir au moins quelquefois : car ſi l'on te ferme la porte tu ne peux plus t'y préſenter ; mais ſi tu te la fermes toi-même, tes viſites ſeront en quelque ſorte à ta diſcrétion, & avec un peu d'adreſſe & de complaiſance, tu pourras les rendre plus fréquentes dans la ſuite, ſans qu'on l'apperçoive ou qu'on le trouve mauvais. Je te dirai ce ſoir les moyens que j'imagine d'avoir d'autres occaſions de nous voir, & tu conviendras que l'inſéparable couſine, qui cauſoit autrefois tant de murmures, ne ſera pas maintenant inutile à deux amans qu'elle n'eut point dû quitter.

LETTRE XXXIII.

DE JULIE.

AH ! mon ami, le mauvais refuge pour deux amans qu'une assemblée ! Quel tourment de se voir & de se contraindre ! Il vaudroit mieux cent fois ne se point voir. Comment avoir l'air tranquille avec tant d'émotion ? Comment être si différent de soi-même ? Comment songer à tant d'objets quand on n'est occupé que d'un seul ? Comment contenir le geste & les yeux quand le cœur vole ? Je ne sentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier quand on t'annonça chez Madame d'Hervart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adressoit ; je m'imaginai que tout le monde m'observoit de concert ; je ne savois plus ce que je faisois, & à ton arrivée je rougis si prodigieusement, que ma cousine, qui veilloit sur moi, fut contrainte d'avancer son visage & son éventail, comme pour me parler à l'o-

reille. Je tremblai que cela même ne fît un mauvais effet, & qu'on ne cherchât du myſtere à cette chuchoterie. En un mot, je trouvois par-tout de nouveaux ſujets d'allarmes, & je ne ſentis jamais mieux combien une conſcience coupable arme contre nous de témoins qui n'y ſongent pas.

Claire prétendit remarquer que tu ne faiſois pas une meilleure figure ; tu lui paroiſſois embarraſſé de ta contenance, inquiet de ce que tu devois faire, n'oſant aller ni venir, ni m'aborder ni t'éloigner, & promenant tes regards à la ronde pour avoir, diſoit-elle, occaſion de les tourner ſur nous. Un peu remiſe de mon agitation, je crus m'appercevoir moi-même de la tienne, juſqu'à ce que la jeune Madame Belon t'ayant adreſſé la parole, tu t'aſſis en cauſant avec elle, & devins plus calme à ſes côtés.

Je ſens, mon ami, que cette maniere de vivre, qui donne tant de contrainte & ſi peu de plaiſir, n'eſt pas bonne pour nous : nous aimons trop pour pouvoir nous gêner ainſi. Ces rendez-vous publics ne conviennent qu'à des gens qui, ſans

connoître l'amour, ne laiſſent pas d'être bien enſemble, ou qui peuvent ſe paſſer du myſtere : les inquiétudes ſont trop vives de ma part, les indiſcrétions trop dangereuſes de la tienne, & je ne puis pas tenir une Madame Belon toujours à mes côtés, pour faire diverſion au beſoin.

Reprenons, reprenons cette vie ſolitaire & paiſible, dont je t'ai tiré ſi mal à propos. C'eſt elle qui a fait naître & nourri nos feux; peut-être s'affoibliroient-ils par une maniere de vivre plus diſſipée. Toutes les grandes paſſions ſe forment dans la ſolitude ; on n'en a point de ſemblables dans le monde, où nul objet n'a le tems de faire une profonde impreſſion, & où la multitude des goûts énerve la force des ſentimens. Cet état eſt auſſi plus convenable à ma mélancolie; elle s'entretient du même aliment que mon amour; c'eſt ta chére image qui ſoutient l'une & l'autre, & j'aime mieux te voir tendre & ſenſible au fond de mon cœur, que contraint & diſtrait dans une aſſemblée.

Il peut, d'ailleurs, venir un tems où je ſerois forcée à une plus grande retrai-

te; fût-il déjà venu, ce tems desiré ! La prudence & mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la nécessité. Ah ! si de mes fautes pouvoit naître le moyen de les réparer ! Le doux espoir d'être un jour....... mais insensiblement j'en dirois plus que je n'en veux dire sur le projet qui m'occupe. Pardonne-moi ce mystere, mon unique ami, mon cœur n'aura jamais de secret qui ne te fût doux à savoir. Tu dois pourtant ignorer celui-ci, & tout ce que je t'en puis dire à présent, c'est que l'amour qui fit nos maux, doit nous en donner le remede. Raisonne, commente, si tu veux dans ta tête ; mais je te défends de m'interroger là-dessus.



LETTRE XXXIV.

RÉPONSE.

No, non vedrete mai
Cambiar gl' affetti miei,
Bei lumi onde imparai
A sospirar d'amor. (a)

Que je dois l'aimer, cette jolie Madame Belon, pour le plaisir qu'elle m'a procuré ! Pardonne-le moi, divine Julie, j'osai jouir un moment de tes tendres allarmes, & ce moment fut un des plus doux de ma vie. Qu'ils étoient charmans, ces regards inquiets & curieux qui se portoient sur nous à la dérobée, & se baissoient aussi-tôt pour éviter les miens ! Que faisoit alors ton heureux amant ? S'entretenoit-il avec Madame Belon ? Ah ma Julie, peux-tu le croire ? Non, non, fille incompa-

(a) Non, non, beaux yeux qui m'apprîtes à soupirer, jamais vous ne verrez changer mes affections.
Metast.

comparable ; il étoit plus dignement occupé. Avec quel charme son cœur suivoit les mouvemens du tien ! Avec quelle avide impatience ses yeux dévoroient tes attraits ! Ton amour, ta beauté remplissoient, ravissoient son ame ; elle pouvoit suffire à peine à tant de sentimens délicieux. Mon seul regret étoit de goûter aux dépens de celle que j'aime des plaisirs qu'elle ne partageoit pas. Sais-je ce que durant tout ce tems me dit Madame Belon ? Sais-je ce que je lui répondis ? Le savois-je au moment de notre entretien ? A-t-elle pu le savoir elle-même, & pouvoit-elle comprendre la moindre chose aux discours d'un homme qui parloit sans penser & répondoit sans entendre ?

Com' huom, che par ch' ascolti, e nulla intende. (*a*)

Aussi m'a-t-elle pris dans le plus parfait dédain. Elle a dit à tout le monde, à toi peut-être, que je n'ai pas le sens commun, qui pis est pas le moindre es-

(*a*) Comme celui qui semble écouter & qui n'entend rien.

prit, & que je ſuis tout auſſi ſot que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit & ce qu'elle en penſe ? Ma Julie ne décide-t-elle pas ſeule de mon être & du rang que je veux avoir ? Que le reſte de la terre penſe de moi comme il voudra, tout mon prix eſt dans ton eſtime.

Ah ! crois qu'il n'appartient ni à Madame Belon, ni à toutes les beautés ſupérieures à la ſienne, de faire la diverſion dont tu parles, & d'éloigner un moment de toi mon cœur & mes yeux ! Si tu pouvois douter de ma ſincérité, ſi tu pouvois faire cette mortelle injure à mon amour & à tes charmes, dis-moi, qui pourroit avoir tenu regiſtre de tout ce qui ſe fit autour de toi ? Ne te vis-je pas briller entre ces jeunes beautés comme le ſoleil entre les aſtres qu'il éclipſe ? N'apperçus-je pas les Cavaliers (1) ſe raſſembler autour de ta chaiſe ? Ne vis-je pas au dépit de

(1) *Cavaliers*; vieux mot qui ne ſe dit plus. On dit, *hommes*. J'ai cru devoir aux provinciaux cette importante remarque, afin d'être au moins une fois utile au public.

tes compagnes l'admiration qu'ils marquoient pour toi ? Ne vis-je pas leurs respects empressés, & leurs hommages, & leurs galanteries ? Ne te vis-je pas recevoir tout cela avec cet air de modestie & d'indifférence qui en impose plus que la fierté ? Ne vis-je pas quand tu te dégantois pour la colation l'effet que ce bras découvert produisit sur les spectateurs ? Ne vis-je pas le jeune étranger qui releva ton gant, vouloir baiser la main charmante qui le recevoit ? N'en vis-je pas un plus téméraire, dont l'œil ardent suçoit mon sang & ma vie, t'obliger quand tu t'en fus apperçue d'ajouter une épingle à ton fichu ? Je n'étois pas si distrait que tu penses ; je vis tout cela, Julie, & n'en fus point jaloux ; car je connois ton cœur. Il n'est pas, je le sais bien, de ceux qui peuvent aimer deux fois. Accuseras-tu le mien d'en être ?

Reprenons-la donc, cette vie solitaire que je ne quittai qu'à regret. Non, le cœur ne se nourrit point dans le tumulte du monde. Les faux plaisirs lui rendent la privation des vrais plus amere, & il préfere sa souffrance à de vains dédom-

magemens. Mais, ma Julie, il en eft, il en peut être de plus folides à la contrainte où nous vivons, & tu fembles les oublier ! Quoi ! paffer quinze jours entiers fi près l'un de l'autre fans fe voir, ou fans fe rien dire ! Ah ! que veux-tu qu'un cœur brûlé d'amour faffe durant tant de fiecles ? l'abfence même feroit moins cruelle. Que fert un excès de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient ? Que fert de prolonger fa vie avec fon fupplice ? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois fe voir un feul inftant & puis mourir ?

Je ne le cache point, ma douce amie, j'aimerois à pénétrer l'aimable fecret que tu me dérobes, il n'en fut jamais de plus intéreffant pour nous ; mais j'y fais d'inutiles efforts. Je faurai pourtant garder le filence que tu m'impofes, & contenir une indifcrete curiofité ; mais en refpectant un fi doux myftere, que n'en puis-je au moins affurer l'éclairciffement ? Qui fait, qui fait encore fi tes projets ne portent point fur des chimeres ? Chére ame de ma vie, ah ! commençons du moins par les bien réalifer.

P. S. J'oubliois de te dire que M. Roguin m'a offert une compagnie dans le Régiment qu'il leve pour le Roi de Sardaigne. J'ai été ſenſiblement touché de l'eſtime de ce brave officier ; je lui ai dit en le remerciant, que j'avois la vue trop courte pour le ſervice, & que ma paſſion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie auſſi active. En cela je n'ai point fait un ſacrifice à l'amour. Je penſe que chacun doit ſa vie & ſon ſang à la patrie, qu'il n'eſt pas permis de s'aliéner à des Princes auxquels on ne doit rien, moins encore de ſe vendre & de faire du plus noble métier du monde celui d'un vil mercenaire. Ces maximes étoient celles de mon pere que je ſerois bienheureux d'imiter dans ſon amour pour ſes devoirs & pour ſon pays. Il ne voulut jamais entrer au ſervice d'aucun Prince étranger : Mais dans la guerre de 1712, il porta les armes avec honneur pour la patrie ; il ſe trouva dans pluſieurs combats à l'un deſquels il

fut blessé ; & à la bataille de Wilmerghen, il eut le bonheur d'enlever un drapeau ennemi sous les yeux du Général de Sacconex.

LETTRE XXXV.

DE JULIE.

JE ne trouve pas, mon ami, que les deux mots que j'avois dits en riant sur Madame Belon, valussent une explication si sérieuse. Tant de soins à se justifier produisent quelquefois un préjugé contraire ; & c'est l'attention qu'on donne aux bagatelles, qui seule en fait des objets importans. Voilà ce qui surement n'arrivera pas entre nous ; car les cœurs bien occupés ne sont gueres pointilleux ; & les tracasseries des amans sur des riens ont presque toujours un fondement beaucoup plus réel qu'il ne semble.

Je ne suis pas fâchée pourtant que cette bagatelle nous fournisse une occasion de traiter entre nous de la jalousie ;

ſujet, malheureuſement, trop important pour moi.

Je vois, mon ami, par la trempe de nos ames & par le tour commun de nos goûts, que l'amour ſera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impreſſions profondes que nous en avons reçues, il faut qu'il éteigne ou abſorbe toutes les autres paſſions; le moindre refroidiſſement ſeroit bientôt pour nous la langueur de la mort; un dégoût invincible, un éternel ennui, ſuccéderoit à l'amour éteint, & nous ne ſaurions long-tems vivre après avoir ceſſé d'aimer. En mon particulier, tu ſens bien qu'il n'y a que le délire de la paſſion qui puiſſe me voiler l'horreur de ma ſituation préſente, & qu'il faut que j'aime avec tranſport, ou que je meure de douleur. Vois donc ſi je ſuis fondée à diſcuter ſérieuſement un point d'où doit dépendre le bonheur ou le malheur de mes jours.

Autant que je puis juger de moi-même, il me ſemble que ſouvent affectée avec trop de vivacité, je ſuis pourtant peu ſujette à l'emportement. Il faudroit

que mes peines eussent fermenté longtems en dedans, pour que j'osasse en découvrir la source à leur auteur ; & comme je suis persuadée qu'on ne peut faire une offense sans le vouloir, je supporterois plutôt cent sujets de plainte qu'une explication. Un pareil caractere doit mener loin pour peu qu'on ait de penchant à la jalousie, & j'ai bien peur de sentir en moi ce dangereux penchant. Ce n'est pas que je ne sache que ton cœur est fait pour le mien & non pour un autre. Mais on peut s'abuser soi-même, prendre un goût passager pour une passion, & faire autant de choses par fantaisies qu'on en eût peut-être fait par amour. Or si tu peux te croire inconstant sans l'être, à plus forte raison puis-je t'accuser à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoisonneroit pourtant ma vie ; je gémirois sans me plaindre & mourrois inconsolable sans avoir cessé d'être aimée.

Prévenons, je t'en conjure, un malheur dont la seule idée me fait frissonner. Jure moi donc, mon doux ami, non par l'amour, serment qu'on ne tient que quand il est superflu, mais par ce nom sacré

de l'honneur, ſi reſpecté de toi, que je ne ceſſerai jamais d'être la confidente de ton cœur, & qu'il n'y ſurviendra point de changement dont je ne ſois la premiere inſtruite. Ne m'allegue pas que tu n'auras jamais rien à m'apprendre ; je le crois, je l'eſpere ; mais préviens mes folles allarmes, & donne-moi dans tes engagemens, pour un avenir qui ne doit point être, l'éternelle ſécurité du préſent. Je ſerois moins à plaindre d'apprendre de toi mes malheurs réels, que d'en ſouffrir ſans ceſſe d'imaginaires ; je jouirois, au moins, de tes remords ; ſi tu ne partageois plus mes feux, tu partagerois encore mes peines, & je trouverois moins ameres les larmes que je verſerois dans ton ſein.

C'eſt ici, mon ami, que je me félicite doublement de mon choix, & par le doux lien qui nous unit & par la probité qui l'aſſure ; voilà l'uſage de cette regle de ſageſſe dans les choſes de pur ſentiment ; voilà comment la vertu ſévere ſait écarter les peines du tendre amour. Si j'avois un amant ſans principes, dût-il m'aimer éternellement, où ſeroient

pour moi les garants de cette constance ? Quels moyens aurois-je de me délivrer de mes défiances continuelles, & comment m'assurer de n'être point abusée ou par sa feinte ou par ma crédulité ? Mais toi, mon digne & respectable ami, toi qui n'es capable ni d'artifice ni de déguisement; tu me garderas, je le sais, la sincérité que tu m'auras promise. La honte d'avouer une infidélité ne l'emportera point dans ton ame droite sur le devoir de tenir ta parole; & si tu pouvois ne plus aimer ta Julie, tu lui dirois .... oui, tu pourrois lui dire, ô Julie! je ne ..... Mon ami, jamais je n'écrirai ce mot-là.

Que penses-tu de mon expédient ? C'est le seul, j'en suis sûre, qui pouvoit déraciner en moi tout sentiment de jalousie. Il y a je ne sais quelle délicatesse qui m'enchante à me fier de ton amour à ta bonne foi, & à m'ôter le pouvoir de croire une infidélité que tu ne m'apprendrois pas toi-même. Voilà, mon cher, l'effet assuré de l'engagement que je t'impose; car je pourrois te croire amant volage, mais non pas ami trom-

peur ; & quand je douterois de ton cœur, je ne puis jamais douter de ta foi. Quel plaisir je goûte à prendre en ceci des précautions inutiles, à prévenir les apparences d'un changement dont je sens si bien l'impossibilité ! Quel charme de parler de jalousie avec un amant si fidele ! Ah ! si tu pouvois cesser de l'être, ne crois pas que je t'en parlasse ainsi ! Mon pauvre cœur ne seroit pas si sage au besoin, & la moindre défiance m'ôteroit bientôt la volonté de m'en garantir.

Voilà, mon très-honoré maître, matiere à discussion pour ce soir ; car je sais que vos deux humbles disciples auront l'honneur de souper avec vous chez le pere de l'inséparable. Vos doctes commentaires sur la gazette vous ont tellement fait trouver grace devant lui, qu'il n'a pas falu beaucoup de manége pour vous faire inviter. La fille a fait accorder son clavecin ; le pere a feuilleté Lamberti ; moi, je recorderai peut-être la leçon du bosquet de Clarens. O Docteur en toutes facultés, vous avez par-tout quelque science de mise ! Monsieur d'Orbe, qui n'est pas oublié, comme vous

pouvez penser, a le mot pour entamer une savante dissertation sur le futur hommage du Roi de Naples, durant laquelle nous passerons tous trois dans la chambre de la cousine. C'est-là, mon féal, qu'à genoux devant votre Dame & maîtresse, vos deux mains dans les siennes, & en présence de son Chancelier, vous lui jurerez foi & loyauté à toute épreuve, non pas à dire amour éternel, engagement qu'on n'est maître ni de tenir ni de rompre; mais vérité, sincérité, franchise inviolable. Vous ne jurerez point d'être toujours soumis, mais de ne point commettre acte de félonie, & de déclarer, au moins, la guerre avant de secouer le joug. Ce faisant, aurez l'accolade, & serez reconnu vassal unique & loyal Chevalier.

Adieu, mon bon ami, l'idée du souper de ce soir m'inspire de la gaieté. Ah! qu'elle me sera douce quand je te la verrai partager!



LETTRE XXXVI.

DE JULIE.

BAISE cette lettre & faute de joie pour la nouvelle que je vais t'apprendre; mais penfe que pour ne point fauter & n'avoir rien à baifer, je n'y fuis pas la moins fenfible. Mon pere obligé d'aller à Berne pour fon procès, & de-là à Soleure pour fa penfion, a propofé à ma mere d'être du voyage, & elle l'a accepté efpérant pour fa fanté quelque effet falutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grace de m'emmener auffi, & je ne jugeai pas à propos de dire ce que j'en penfois; mais la difficulté des arrangemens de voiture a fait abandonner ce projet, & l'on travaille à me confoler de n'être pas de la partie. Il faloit feindre de la trifteffe, & le faux rôle que je me vois contrainte à jouer m'en donne une fi véritable, que le remords m'a prefque difpenfé de la feinte.

Pendant l'abfence de mes parens, je

ne refterai point maîtreffe de la maifon ; mais on me dépofe chez le pere de la coufine, enforte que je ferai tout de bon durant ce tems inféparable de l'inféparable. De plus ma mere a mieux aimé fe paffer de femme de chambre & me laiffer Babi pour gouvernante : forte d'Argus peu dangereux dont on ne doit ni corrompre la fidélité ni fe faire des confidens, mais qu'on écarte aifément au befoin, fur la moindre lueur de plaifir ou de gain qu'on leur offre.

Tu comprends quelle facilité nous aurons à nous voir durant une quinzaine de jours ; mais c'eft ici que la difcrétion doit fuppléer à la contrainte, & qu'il faut nous impofer volontairement la même réferve à laquelle nous fommes forcés dans d'autres tems. Non-feulement tu ne dois pas, quand je ferai chez ma coufine, y venir plus fouvent qu'auparavant, de peur de la compromettre ; j'efpere même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige fon fexe, ni des droits facrés de l'hofpitalité, & qu'un honnête homme n'aura pas befoin qu'on l'inftruife du refpect dû par l'amour à

l'amitié qui lui donne asyle. Je connois tes vivacités, mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de sacrifice à ce qui est honnête, tu n'en aurois point à faire aujourd'hui.

D'où vient cet air mécontent & cet œil attristé ? Pourquoi murmurer des loix que le devoir t'impose ? Laisse à ta Julie le soin de les adoucir ; t'es-tu jamais repenti d'avoir été docile à sa voix ? Près des côteaux fleuris d'où part la source de la Vevaise, il est un hameau solitaire qui sert quelquefois de repaire aux chasseurs & ne devroit servir que d'asyle aux amans. Autour de l'habitation principale, dont M. d'Orbe dispose, sont épars assez loin quelques Chalets (1), qui de leurs toits de chaume peuvent couvrir l'amour & le plaisir, amis de la simplicité rustique. Les fraîches & discretes laitieres savent garder pour autrui le secret dont elles ont besoin pour elles-mêmes. Les ruisseaux qui traversent les prairies sont bor-

(1) Sorte de maisons de bois où se font les fromages & diverses especes de laitages dans la montagne.

dés d'arbrisseaux & de bocages délicieux. Des bois épais offrent au-delà des asyles plus déserts & plus sombres.

Al bel seggio riposto, ombroso e fosco,
Ne mai pastori appressan, ne bifolci. (a)

L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs soins inquiétans ; on n'y voit par-tout que les tendres soins de la mere commune. C'est-là, mon ami, qu'on n'est que sous ses auspices & qu'on peut n'écouter que ses loix. Sur l'invitation de M. d'Orbe, Claire a déjà persuadé à son papa qu'il avoit envie d'aller faire avec quelques amis une chasse de deux ou trois jours dans ce canton, & d'y mener les inséparables. Ces inséparables en ont d'autres, comme tu ne sais que trop bien. L'un représentant le maître de la maison en fera naturellement les honneurs ; l'autre avec moins d'éclat pourra faire à ta Julie ceux d'un humble chalet, & ce chalet

(a) Jamais pâtre ni laboureur n'approcha des épais ombrages qui couvrent ces charmans asyles.
Petr.

chalet consacré par l'amour sera pour eux le Temple de Gnide. Pour exécuter heureusement & surement ce charmant projet, il n'est question que de quelques arrangemens qui se concerteront facilement entre nous, & qui feront partie eux-mêmes des plaisirs qu'ils doivent produire. Adieu, mon ami, je te quitte brusquement, de peur de surprise. Aussi bien, je sens que le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter le chalet.

P. S. Tout bien considéré, je pense que nous pourrons sans indiscrétion nous voir presque tous les jours ; savoir chez ma cousine de deux jours l'un, & l'autre à la promenade.



LETTRE XXXVII.

DE JULIE.

ILs sont partis ce matin, ce tendre pere & cette mere incomparable, en accablant des plus tendres caresses une fille chérie, & trop indigne de leurs bontés. Pour moi, je les embrassois avec un léger serrement de cœur, tandis qu'au dedans de lui-même, ce cœur ingrat & dénaturé pétilloit d'une odieuse joie. Hélas! qu'est devenu ce tems heureux où je menois incessamment sous leurs yeux une vie innocente & sage, où je n'étois bien que contre leur sein, & ne pouvois les quitter d'un seul pas sans déplaisir ? Maintenant coupable & craintive, je tremble en pensant à eux ; je rougis en pensant à moi ; tous mes bons sentimens se dépravent, & je me consume en vains & stériles regrets que n'anime pas même un vrai repentir. Ces ameres réflexions m'ont rendu toute la tristesse que leurs adieux

ne m'avoient pas d'abord donnée. Une ſecrete angoiſſe étouffoit mon ame après le départ de ces chers parens. Tandis que Babi faiſoit les paquets, je ſuis entrée machinalement dans la chambre de ma mere, & voyant quelques-unes de ſes hardes encore éparſes, je les ai toutes baiſées l'une après l'autre en fondant en larmes. Cet état d'attendriſſement m'a un peu ſoulagée, & j'ai trouvé quelque ſorte de conſolation à ſentir que les doux mouvemens de la nature ne ſont pas tout-à-fait éteints dans mon cœur. Ah! tyran! tu veux en vain l'aſſervir tout entier, ce tendre & trop foible cœur; malgré toi, malgré tes preſtiges, il lui reſte au moins des ſentimens légitimes, il reſpecte & chérit encore des droits plus ſacrés que les tiens.

Pardonne, ô mon doux ami! ces mouvemens involontaires, & ne crains pas que j'étende ces réflexions auſſi loin que je le devrois. Le moment de nos jours, peut-être, où notre amour eſt le plus en liberté, n'eſt pas, je le ſais bien, celui des regrets: je ne veux ni te cacher mes peines ni t'en accabler;

il faut que tu les connoiſſes, non pour les porter mais pour les adoucir. Dans le ſein de qui les épancherois-je, ſi je n'oſois les verſer dans le tien ? N'es-tu pas mon tendre conſolateur ? N'eſt-ce pas toi qui ſoutiens mon courage ébranlé ? N'eſt-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu, même après que je l'ai perdue ? Sans toi, ſans cette adorable amie dont la main compatiſſante eſſuya ſi ſouvent mes pleurs, combien de fois n'euſſai-je pas déjà ſuccombé ſous le plus mortel abattement ? Mais vos tendres ſoins me ſoutiennent ; je n'oſe m'avilir tant que vous m'eſtimez encore, & je me dis avec complaiſance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un & l'autre, ſi je n'étois digne que de mépris. Je vole dans les bras de cette chére couſine, ou plutôt de cette tendre ſœur, dépoſer au fond de ſon cœur une importune triſteſſe. Toi, viens ce ſoir achever de rendre au mien la joie & la ſérénité qu'il a perdues.

LETTRE XXXVIII.

A JULIE.

NON, Julie, il ne m'eſt pas poſſible de ne te voir chaque jour que comme je t'ai vue la veille : il faut que mon amour s'augmente & croiſſe inceſſamment avec tes charmes, & tu m'es une ſource inépuiſable de ſentimens nouveaux que je n'aurois pas même imaginés. Quelle ſoirée inconcevable ! Que de délices inconnues tu fis éprouver à mon cœur ! O triſteſſe enchantereſſe ! O langueur d'une ame attendrie ! combien vous ſurpaſſez les turbulens plaiſirs, & la gaieté folâtre, & la joie emportée, & tous les tranſports qu'une ardeur ſans meſure offre aux deſirs effrénés des amans ! paiſible & pure jouiſſance qui n'as rien d'égal dans la volupté des ſens, jamais, jamais ton pénétrant ſouvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieux ! quel raviſſant ſpectacle ou plutôt quelle extaſe, de voir deux beautés ſi touchantes

s'embraſſer tendrement, le viſage de l'une ſe pencher ſur le ſein de l'autre, leurs douces larmes ſe confondre, & baigner ce ſein charmant comme la roſée du Ciel humecte un lis fraîchement éclos! J'étois jaloux d'une amitié ſi tendre; je lui trouvois je ne ſais quoi de plus intéreſſant qu'à l'amour même, & je me voulois une ſorte de mal de ne pouvoir t'offrir des conſolations auſſi chéres, ſans les troubler par l'agitation de mes tranſports. Non, rien, rien ſur la terre n'eſt capable d'exciter un ſi voluptueux attendriſſement que vos mutuelles careſſes, & le ſpectacle de deux amans eût offert à mes yeux une ſenſation moins délicieuſe.

Ah! qu'en ce moment j'euſſe été amoureux de cette aimable couſine, ſi Julie n'eût pas exiſté. Mais non, c'étoit Julie elle-même qui répandoit ſon charme invincible ſur tout ce qui l'environnoit. Ta robe, ton ajuſtement, tes gants, ton éventail, ton ouvrage; tout ce qui frappoit autour de toi mes regards enchantoit mon cœur, & toi ſeule faiſois tout l'enchantement. Arrête, ô ma

douce amie ! à force d'augmenter mon ivresse tu m'ôterois le plaisir de la sentir. Ce que tu me fais éprouver approche d'un vrai délire, & je crains d'en perdre enfin la raison. Laisse-moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur ; laisse-moi goûter ce nouvel enthousiasme, plus sublime, plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi tu peux te croire avilie ! quoi la passion t'ôte-t-elle aussi le sens ? Moi, je te trouve trop parfaite pour une mortelle. Je t'imaginerois d'une espece plus pure, si ce feu dévorant qui pénetre ma substance ne m'unissoit à la tienne & ne me faisoit sentir qu'elles sont la même. Non, personne au monde ne te connoit ; tu ne te connois pas toi-même ; mon cœur seul te connoît, te sent, & sait te mettre à ta place. Ma Julie ! Ah ! quels hommages te seroient ravis, si tu n'étois qu'adorée ! Ah ! si tu n'étois qu'un ange, combien tu perdrois de ton prix !

Dis-moi comment il se peut qu'une passion telle que la mienne puisse augmenter ? Je l'ignore, mais je l'éprouve. Quoique tu me sois présente dans tous

les tems, il y a quelques jours surtout que ton image plus belle que jamais me poursuit & me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni tems ne me dérobe, & je crois que tu me laissas avec elle dans ce chalet que tu quittas en finissant ta derniere lettre. Depuis qu'il est question de ce rendez-vous champêtre, je suis trois fois sorti de la ville; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés, & chaque fois la perspective d'un séjour si desiré m'a paru plus agréable.

Non vide il mondo si leggiadri rami,
Ne mosse 'l vento mai si verdi frondi. (a)

Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche & plus vive, l'air plus pur, le Ciel plus serein; le chant des oiseaux semble avoir plus de tendresse & de volupté; le murmure des eaux inspire une langueur plus amoureuse; la vigne en fleurs exhale au loin de plus doux parfums; un charme secret

(a) Jamais œil d'homme ne vit des bocages aussi charmans, jamais zéphir n'agita de plus verds feuillages. *Petr.*

embellit tous les objets ou fascine mes sens, on diroit que la terre se pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la beauté qu'il adore & du feu qui le consume. O Julie! ô chére & précieuse moitié de mon ame, hâtons-nous d'ajouter à ces ornemens du printems la présence de deux amans fidelles: Portons le sentiment du plaisir dans des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image; allons animer toute la nature, elle est morte sans les feux de l'amour. Quoi! trois jours d'attente? trois jours encore? Ivre d'amour, affamé de transports, j'attends ce moment tardif avec une douloureuse impatience. Ah! qu'on seroit heureux si le Ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui séparent de pareils instans!

LETTRE XXXIX.

DE JULIE.

TU n'as pas un sentiment, mon bon ami, que mon cœur ne partage; mais

ne me parle plus de plaifir tandis que des gens qui valent mieux que nous fouffrent, gémiffent, & que j'ai leur peine à me reprocher. Lis la lettre ci-jointe, & fois tranquille fi tu le peux. Pour moi qui connois l'aimable & bonne fille qui l'a écrite, je n'ai pu la lire fans des larmes de remords & de pitié. Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame, & je vois avec une amere confufion jufqu'où l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre foin de cette pauvre enfant; je la protégeois auprès de ma mere; je la tenois en quelque maniere fous ma garde, & pour n'avoir fçu me garder moi-même, je l'abandonne fans me fouvenir d'elle, & je l'expofe à des dangers pires que ceux où j'ai fuccombé. Je frémis en fongeant que deux jours plus tard c'en étoit fait peut-être de mon dépôt, & que l'indigence & la féduction perdoient une fille modefte & fage qui peut faire un jour une excellente mere de famille. O mon ami! comment y a-t-il dans le monde des hommes

aſſez vils pour acheter de la miſere un prix que le cœur ſeul doit payer, & recevoir d'une bouche affamée les tendres baiſers de l'amour !

Dis-moi, pourrois-tu n'être pas touché de la piété filiale de ma Fanchon, de ſes ſentimens honnêtes, de ſon innocente naïveté ? Ne l'es-tu pas de la rare tendreſſe de cet amant qui ſe vend lui-même pour ſoulager ſa maîtreſſe ? Ne feras-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud ſi bien aſſorti ? Ah ! ſi nous étions ſans pitié pour les cœurs unis qu'on diviſe, de qui pourroient-ils jamais en attendre ? Pour moi, j'ai réſolu de réparer envers ceux-ci ma faute à quelque prix que ce ſoit, & de faire enſorte que ces deux jeunes gens ſoient unis par le mariage. J'eſpere que le Ciel bénira cette entrepriſe, & qu'elle ſera pour nous d'un bon augure. Je te propoſe & te conjure au nom de notre amitié de partir dès aujourd'hui, ſi tu le peux, ou tout au moins demain matin pour Neufchâtel. Va négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon ; n'épar-

gne ni les ſupplications ni l'argent : Porte avec toi la lettre de ma Fanchon, il n'y a point de cœur ſenſible qu'elle ne doive attendrir. Enfin, quoiqu'il nous en coûte & de plaiſir & d'argent, ne reviens qu'avec le congé abſolu de Claude Anet, ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joie.

Je ſens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire ; doutes-tu que le mien ne les ait faites avant toi ? Et je perſiſte ; car il faut que ce mot de vertu ne ſoit qu'un vain nom, ou qu'elle exige des ſacrifices. Mon ami, mon digne ami, un rendez-vous manqué peut revenir mille fois ; quelques heures agréables s'éclipſent comme un éclair & ne ſont plus ; mais ſi le bonheur d'un couple honnête eſt dans tes mains, ſonge à l'avenir que tu vas te préparer. Crois-moi, l'occaſion de faire des heureux eſt plus rare qu'on ne penſe ; la punition de l'avoir manquée eſt de ne la plus retrouver, & l'uſage que nous ferons de celle-ci nous va laiſſer un ſentiment éternel de contentement ou de repentir. Pardonne à mon zele ces diſcours ſuper-

ſlus ; j'en dis trop à un honnête homme, & cent fois trop à mon ami. Je ſais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurcit aux maux d'autrui. Tu l'as dit mille fois toi-même, malheur à qui ne ſait pas ſacrifier un jour de plaiſir aux devoirs de l'humanité.

LETTRE XL.

DE FANCHON REGARD A JULIE.

MADEMOISELLE,

PArdonnez une pauvre fille au déſeſpoir, qui ne ſachant plus que devenir oſe encore avoir recours à vos bontés. Car vous ne vous laſſez point de conſoler les affligés, & je ſuis ſi malheureuſe qu'il n'y a que vous & le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien du chagrin de quitter l'apprentiſſage où vous m'aviez miſe ; mais ayant eu le malheur de perdre ma mere cet hiver, il a falu revenir auprès de mon pauvre pere que ſa paralyſie retient toujours dans ſon lit.

Je n'ai pas oublié le conseil que vous aviez donné à ma mere de tâcher de m'établir avec un honnête homme qui prît soin de la famille. Claude Anet que Monsieur votre pere avoit ramené du service est un brave garçon, rangé, qui sait un bon métier, & qui me veut du bien. Après tant de charité que vous avez eue pour nous, je n'osois plus vous être incommode, & c'est lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hiver. Il devoit m'épouser ce printems; il avoit mis son cœur à ce mariage. Mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échu à Pâques que ne sachant où prendre tant d'argent comptant, le pauvre jeune homme s'est engagé derechef sans m'en rien dire dans la Compagnie de Monsieur de Merveilleux, & m'a apporté l'argent de son engagement. Monsieur de Merveilleux n'est plus à Neufchâtel que pour sept ou huit jours, & Claude Anet doit partir dans trois ou quatre pour suivre la recrue: ainsi nous n'avons pas le tems ni le moyen de nous marier, & il me laisse sans aucune ressource. Si par votre crédit ou celui de

Monsieur le Baron, vous pouviez nous obtenir au moins un délai de cinq ou six semaines, on tâcheroit pendant ce temslà de prendre quelque arrangement pour nous marier ou pour rembourser ce pauvre garçon; mais je le connois bien; il ne voudra jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

Il est venu ce matin un Monsieur bien riche m'en offrir beaucoup davantage; mais Dieu m'a fait la grace de le refuser. Il a dit qu'il reviendroit demain matin savoir ma derniere résolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine & qu'il la savoit déjà. Que Dieu le conduise, il sera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien aussi recourir à la bourse des pauvres, mais on est si méprisé qu'il vaut mieux pâtir: & puis, Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille assistée.

Excusez la liberté que je prends, ma bonne Demoiselle; je n'ai trouvé que vous seule à qui j'ose avouer ma peine, & j'ai le cœur si serré qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble & affectionnée servante à vous servir.

Fanchon Regard.

LETTRE XLI.

RÉPONSE.

J'AI manqué de mémoire & toi de confiance, ma chére enfant ; nous avons eu grand tort toutes deux, mais le mien est impardonnable. Je tâcherai du moins de le réparer. Babi, qui te porte cette lettre est chargée de pourvoir au plus pressé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce Monsieur, s'il revient, & l'après dînée nous irons te voir, ma cousine & moi ; car je sais que tu ne peux pas quitter ton pauvre pere, & je veux connoître par moi-même l'état de ton petit ménage.

Quant à Claude Anet, n'en sois point en peine ; mon pere est absent ; mais en attendant son retour on fera ce qu'on pourra, & tu peux compter que je n'oublierai ni toi ni ce brave garçon. Adieu, mon enfant, que le bon Dieu te console. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à la bourse publique ; c'est

ce qu'il ne faut jamais faire tant qu'il reste quelque chose dans celle des bonnes gens.

LETTRE XLII.

A JULIE.

JE reçois votre lettre & je pars à l'instant : ce sera toute ma réponse. Ah cruelle ! que mon cœur en est loin, de cette odieuse vertu que vous me supposez, & que je déteste ! Mais vous ordonnez, il faut obéir. Dussai-je en mourir cent fois, il faut être estimé de Julie.

LETTRE XLIII.

A JULIE.

J'ARRIVAI hier matin à Neufchâtel ; j'appris que M. de Merveilleux étoit à la campagne, je courus l'y chercher ; il étoit à la chasse & je l'attendis jus-

qu'au soir. Quand je lui eus expliqué le sujet de mon voyage, & que je l'eus prié de mettre un prix au congé de Claude Anet, il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever, en offrant de moi-même une somme assez considérable, & l'augmentant à mesure qu'il résistoit; mais n'ayant pu rien obtenir, je fus obligé de me retirer, après m'être assuré de le retrouver ce matin, bien résolu de ne le plus quitter jusqu'à ce qu'à force d'argent, ou d'importunités, ou de quelque maniere que ce pût être, j'eusse obtenu ce que j'étois venu lui demander. M'étant levé pour cela de très-bonne heure, j'étois prêt à monter à cheval, quand je reçus par un Exprès ce billet de M. de Merveilleux, avec le congé du jeune homme en bonne forme.

Voilà, Monsieur, le congé que vous êtes venu solliciter, je l'ai refusé à vos offres, je le donne à vos intentions charitables, & vous prie de croire que je ne mets point à prix une bonne action.

Jugez, à la joie que vous donnera cet heureux succès, de celle que j'ai

ſentie en l'apprenant. Pourquoi faut-il qu'elle ne ſoit pas auſſi parfaite qu'elle devroit l'être ? Je ne puis me diſpenſer d'aller remercier & rembourſer M. de Merveilleux, & ſi cette viſite retarde mon départ d'un jour comme il eſt à craindre, n'ai-je pas droit de dire qu'il s'eſt montré généreux à mes dépens ? N'importe, j'ai fait ce qui vous eſt agréable, je puis tout ſupporter à ce prix. Qu'on eſt heureux de pouvoir bien faire en ſervant ce qu'on aime, & réunir ainſi dans le même ſoin les charmes de l'amour & de la vertu ! Je l'avoue, ô Julie ! je partis le cœur plein d'impatience & de chagrin. Je vous reprochois d'être ſi ſenſible aux peines d'autrui, & de compter pour rien les miennes, comme ſi j'étois le ſeul au monde qui n'eût rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie, après m'avoir leurré d'un ſi doux eſpoir, à me priver ſans néceſſité d'un bien dont vous m'aviez flatté vous-même. Tous ces murmures ſe ſont évanouis ; je ſens renaître à leur place au fond de mon ame un contentement inconnu ; j'éprouve déjà le dédommagement que

vous m'avez promis, vous que l'habitude de bien faire a tant inſtruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire eſt le vôtre, de pouvoir rendre les privations auſſi douces que les plaiſirs, & donner à ce qu'on fait pour vous, le même charme qu'on trouveroit à ſe contenter ſoi-même ! Ah ! je l'ai dit cent fois, tu es un ange du Ciel, ma Julie ! ſans doute avec tant d'autorité ſur mon ame la tienne eſt plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi puiſque ton regne eſt céleſte, & que ſerviroit de ceſſer de t'aimer s'il faut toujours qu'on t'adore ?

P. S. Suivant mon calcul, nous avons encore au moins cinq ou ſix jours juſqu'au retour de la Maman. Seroit-il impoſſible durant cet intervalle de faire un pélerinage au Chalet ?



LETTRE XLIV.

DE JULIE.

NE murmure pas tant, mon ami, de ce retour précipité. Il nous eſt plus avantageux qu'il ne ſemble, & quand nous aurions fait par adreſſe ce que nous avons fait par bienfaiſance, nous n'aurions pas mieux réuſſi. Regarde ce qui ſeroit arrivé ſi nous n'euſſions ſuivi que nos fantaiſies. Je ſerois allée à la campagne préciſément la veille du retour de ma mere à la ville : j'aurois eu un exprès avant d'avoir pu ménager notre entrevue : il auroit falu partir ſur le champ, peut-être ſans pouvoir t'avertir, te laiſſer dans des perplexités mortelles, & notre ſéparation ſe ſeroit faite au moment qui la rendoit la plus douloureuſe. De plus, on auroit ſçu que nous étions tous deux à la campagne ; malgré nos précautions, peut-être eût-on ſçu que nous y étions enſemble ; du moins on l'auroit ſoupçonné, c'en étoit

assez. L'indiscrete avidité du présent nous ôtoit toute ressource pour l'avenir, & le remords d'une bonne œuvre dédaignée nous eût tourmentés toute la vie.

Compare à présent cet état à notre situation réelle. Premierement ton absence a produit un excellent effet. Mon argus n'aura pas manqué de dire à ma mere qu'on t'avoit peu vu chez ma cousine ; elle sait ton voyage & le sujet ; c'est une raison de plus pour t'estimer ; & le moyen d'imaginer que des gens qui vivent en bonne intelligence prennent volontairement pour s'éloigner le seul moment de liberté qu'ils ont pour se voir ? Quelle ruse avons-nous employée pour écarter une trop juste défiance ? La seule, à mon avis, qui soit permise à d'honnêtes gens, c'est de l'être à un point qu'on ne puisse croire, ensorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami, qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent ! Ajoute à cela le plaisir de réunir des amans désolés, & de rendre heureux deux jeunes gens si dignes de

l'être. Tu l'as vue, ma Fanchon; dis, n'est-elle pas charmante, & ne mérite-t-elle pas bien tout ce que tu as fait pour elle ? N'est-elle pas trop jolie & trop malheureuse pour rester fille impunément ? Claude Anet de son côté, dont le bon naturel a résisté par miracle à trois ans de service, en eût-il pu supporter encore autant sans devenir un vaurien comme tous les autres ? Au lieu de cela, ils s'aiment & seront unis; ils sont pauvres & seront aidés; ils sont honnêtes gens & pourront continuer de l'être; car mon pere a promis de prendre soin de leur établissement. Que de biens tu as procurés à eux & à nous par ta complaisance, sans parler du compte que je t'en dois tenir ! Tel est, mon ami, l'effet assuré des sacrifices qu'on fait à la vertu : s'ils coûtent souvent à faire, il est toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Je me doute bien qu'à l'exemple de l'Inséparable, tu m'appelleras aussi *la prêcheuse*, & il est vrai que je ne fais pas mieux ce que je dis que les gens

du métier. Si mes fermons ne valent pas les leurs, au moins je vois avec plaifir qu'ils ne font pas comme eux jettés au vent. Je ne m'en défends point, mon aimable ami, je voudrois ajouter autant de vertus aux tiennes qu'un fol amour m'en a fait perdre, & ne pouvant plus m'eftimer moi-même j'aime à m'eftimer encore en toi. De ta part il ne s'agit que d'aimer parfaitement, & tout viendra comme de lui-même. Avec quel plaifir tu dois voir augmenter fans ceffe les dettes que l'amour s'oblige à payer!

Ma coufine a fçu les entretiens que tu as eus avec fon pere au fujet de M. d'Orbe ; elle y eft auffi fenfible que fi nous pouvions en offices de l'amitié n'être pas toujours en refte avec elle. Mon Dieu, mon ami, que je fuis une heureufe fille ! que je fuis aimée & que je trouve charmant de l'être ! Pere, mere, amie, amant, j'ai beau chérir tout ce qui m'environne, je me trouve toujours ou prévenue ou furpaffée. Il femble que tous les plus doux fentimens du monde viennent fans ceffe cher-

cher mon ame, & j'ai le regret de n'en avoir qu'une pour jouir de tout mon bonheur.

J'oubliois de t'annoncer une visite pour demain matin. C'est Milord Bomston qui vient de Geneve où il a passé sept ou huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion à son retour d'Italie. Il te trouva fort triste, & parle au surplus de toi comme j'en pense. Il fit hier ton éloge si bien & si à propos devant mon pere, qu'il m'a tout-à-fait disposée à faire le sien. En effet j'ai trouvé du sens, du sel, du feu dans sa conversation. Sa voix s'éleve & son œil s'anime au récit des grandes actions, comme il arrive aux hommes capables d'en faire. Il parle aussi avec intérêt des choses de goût, entre autres de la musique italienne qu'il porte jusqu'au sublime; je croyois entendre encore mon pauvre frere. Au surplus il met plus d'énergie que de grace dans ses discours, & je lui trouve même l'esprit un peu rêche (1). Adieu, mon ami.

(1) Terme du pays, pris ici métaphoriquement. Il signifie au propre une surface rude au toucher & qui cause un frissonnement désagréable en y passant la main, comme celle d'une brosse fort serrée ou du velours d'Utrecht.

LETTRE XLV.

A JULIE.

JE n'en étois encore qu'à la feconde lecture de la lettre, quand Milord Edouard Bomfton eft entré. Ayant tant d'autres chofes à te dire, comment aurois-je penfé, ma Julie, à te parler de lui? Quand on fe fuffit l'un à l'autre s'avife-t-on de fonger à un tiers? Je vais te rendre compte de ce que j'en fais, maintenant que tu parois le defirer.

Ayant paffé le Semplon, il étoit venu jufqu'à Sion au-devant d'une chaife qu'on devoit lui amener de Geneve à Brigue, & le défœuvrement rendant les hommes affez lians, il me rechercha. Nous fîmes une connoiffance auffi intime qu'un Anglois naturellement peu prévenant peut la faire avec un homme fort préoccupé, qui cherche la folitude. Cependant nous fentîmes que nous nous convenions; il y a un certain uniffon

d'ames qui s'apperçoit au premier inſtant, & nous fûmes familiers au bout de huit jours, mais pour toute la vie, comme deux François l'auroient été au bout de huit heures, pour tout le tems qu'ils ne ſe ſeroient pas quittés. Il m'entretint de ſes voyages, & le ſachant Anglois, je crus qu'il m'alloit parler d'édifices & de peintures. Bientôt je vis avec plaiſir que les tableaux & les monumens ne lui avoient point fait négliger l'étude des mœurs & des hommes. Il me parla cependant des beaux arts avec beaucoup de diſcernement, mais modérément & ſans prétention. J'eſtimai qu'il en jugeoit avec plus de ſentiment que de ſcience, & par les effets plus que par les regles, ce qui me confirma qu'il avoit l'ame ſenſible. Pour la muſique Italienne, il m'en parut enthouſiaſte comme à toi : il m'en fit même entendre ; car il mene un virtuoſe avec lui, ſon valet-de-chambre joue fort bien du violon, & lui-même paſſablement du violoncelle. Il me choiſit pluſieurs morceaux très-pathétiques à ce qu'il prétendoit ; mais ſoit qu'un accent ſi nou-

veau pour moi demandât une oreille plus exercée ; ſoit que le charme de la muſique, ſi doux dans la mélancolie, s'efface dans une profonde triſteſſe, ces morceaux me firent peu de plaiſir, & j'en trouvai le chant agréable, à la vérité, mais bizarre & ſans expreſſion.

Il fut auſſi queſtion de moi, & Milord s'informa avec intérêt de ma ſituation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit ſavoir. Il me propoſa un voyage en Angleterre avec des projets de fortune impoſſibles, dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit paſſer l'hiver à Geneve, l'été ſuivant à Lauſanne, & qu'il viendroit à Vevai avant de retourner en Italie ; il m'a tenu parole, & nous nous ſommes revus avec un nouveau plaiſir.

Quant à ſon caractere, je le crois vif & emporté, mais vertueux & ferme. Il ſe pique de philoſophie, & de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais au fond, je le crois par tempérament ce qu'il penſe être par méthode, & le vernis ſtoïque qu'il

met à ses actions ne consiste qu'à parer de beaux raisonnemens le parti que son cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris avec un peu de peine qu'il avoit eu quelques affaires en Italie, & qu'il s'y étoit battu plusieurs fois.

Je ne sais ce que tu trouves de rêche dans ses manieres ; véritablement elles ne sont pas prévenantes, mais je n'y sens rien de repoussant. Quoique son abord ne soit pas aussi ouvert que son cœur, & qu'il dédaigne les petites bienséances, il ne laisse pas, ce me semble, d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette politesse réservée & circonspecte qui se regle uniquement sur l'extérieur, & que nos jeunes officiers nous apportent de France, il a celle de l'humanité qui se pique moins de distinguer au premier coup d'œil les états & les rangs, & respecte en général tous les hommes. Te l'avouerai-je naïvement ? La privation des graces est un défaut que les femmes ne pardonnent point, même au mérite, & j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois en sa vie.

Puisque je suis en train de sincérité,

je te dirai encore, ma jolie prêcheuse, qu'il est inutile de vouloir donner le change à mes droits, & qu'un amour affamé ne se nourrit point de sermons. Songe, songe aux dédommagemens promis & dûs; car toute la morale que tu m'as débitée est fort bonne; mais, quoique tu puisses dire, le Chalet valoit encore mieux.

LETTRE XLVI.

DE JULIE.

HÉ bien donc, mon ami, toujours le Chalet? l'histoire de ce Chalet te pese furieusement sur le cœur, & je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raison du Chalet! Mais des lieux où tu ne fus jamais te sont-ils si chers qu'on ne puisse t'en dédommager ailleurs, & l'amour qui fit le palais d'Armide au fond d'un désert ne sauroit-il nous faire un chalet à la ville? Ecoute, on va marier ma Fanchon. Mon pere, qui ne hait pas les fêtes & l'appareil, veut

lui faire une nôce où nous ferons tous: cette nôce ne manquera pas d'être tumultueuse. Quelquefois le mystere a sçu tendre son voile au sein de la turbulente joie & du fracas des festins. Tu m'entends, mon ami, ne seroit-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos soins les plaisirs qu'ils nous ont coûtés?

Tu t'animes ce me semble, d'un zele assez superflu sur l'apologie de Milord Edouard dont je suis fort éloigné de mal penser. D'ailleurs comment jugerois-je un homme que je n'ai vu qu'un après-midi, & comment en pourrois-tu juger toi-même sur une connoissance de quelques jours. Je n'en parle que par conjecture, & tu ne peux gueres être plus avancé; car les propositions qu'il t'a faites sont de ces offres vagues dont un air de puissance & la facilité de les éluder rendent souvent les étrangers prodigues. Mais je reconnois tes vivacités ordinaires & combien tu as de penchant à te prévenir pour ou contre les gens, presque à la premiere vue. Cependant nous examinerons à loisir les arrangemens qu'il t'a proposés. Si l'amour

favorise le projet qui m'occupe, il s'en présentera peut-être de meilleurs pour nous. O mon bon ami, la patience est amere, mais son fruit est doux?

Pour revenir à ton Anglois, je t'ai dit qu'il me paroissoit avoir l'ame grande & forte, & plus de lumieres que d'agrémens dans l'esprit. Tu dis à peu près la même chose; & puis, avec cet air de supériorité masculine qui n'abandonne point nos humbles adorateurs, tu me reproches d'avoir été de mon sexe une fois en ma vie, comme si jamais une femme devoit cesser d'en être? Te souvient-il qu'en lisant ta République de Platon nous avons autrefois disputé sur ce point de la différence morale des sexes? Je persiste dans l'avis dont j'étois alors, & ne saurois imaginer un modele commun de perfection pour deux êtres si différens. L'attaque & la défense, l'audace des hommes, la pudeur des femmes ne sont point des conventions, comme le pensent tes philosophes, mais des institutions naturelles dont il est facile de rendre raison, & dont se déduisent aisément toutes les autres distinc-

tions

tions morales. D'ailleurs, la deſtination de la nature n'étant pas la même, les inclinations, les manieres de voir & de ſentir doivent être dirigées de chaque côté ſelon ſes vues, il ne faut point les mêmes goûts ni la même conſtitution pour labourer la terre & pour allaiter des enfans. Une taille plus haute, une voix plus forte & des traits plus marqués ſemblent n'avoir aucun rapport néceſſaire au ſexe; mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'eſprit. Une femme parfaite & un homme parfait ne doivent pas plus ſe reſſembler d'ame que de viſage; ces vaines imitations de ſexe ſont le comble de la déraiſon; elles font rire le ſage & fuir les amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds & demi de haut, une voix de baſſe & de la barbe au menton, l'on ne doit point ſe mêler d'être homme.

Vois combien les amans ſont maladroits en injures! Tu me reproches une faute que je n'ai pas commiſe ou que tu commets auſſi bien que moi,

& l'attribues à un défaut dont je m'honore. Veux-tu que te rendant ſincérité pour ſincérité je te diſe naïvement ce que je penſe de la tienne ? Je n'y trouve qu'un rafinement de flatterie, pour te juſtifier à toi-même par cette franchiſe apparente les éloges enthouſiaſtes dont tu m'accables à tout propos. Mes prétendues perfections t'aveuglent au point, que pour démentir les reproches que tu te fais en ſecret de ta prévention, tu n'as pas l'eſprit d'en trouver un ſolide à me faire.

Crois-moi, ne te charge point de me dire mes vérités, tu t'en acquitterois trop mal ; les yeux de l'amour, tout perçans qu'ils ſont, ſavent-ils voir des défauts ? C'eſt à l'integre amitié que ces ſoins appartiennent, & là-deſſus ta diſciple Claire eſt cent fois plus ſavante que toi. Oui, mon ami, loue-moi, admire-moi, trouve-moi belle, charmante, parfaite. Tes éloges me plaiſent ſans me ſéduire, parce que je vois qu'ils ſont le langage de l'erreur & non de la fauſſeté, & que tu te trompes toi-même; mais que tu ne veux pas me tromper.

O que les illusions de l'amour sont aimables ! Ses flatteries sont en un sens des vérités : le jugement se tait, mais le cœur parle. L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas, les voit en effet telles qu'il les représente ; il ne ment point en disant des mensonges ; il flatte sans s'avilir, & l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

J'ai entendu, non sans quelque battement de cœur, proposer d'avoir demain deux philosophes à souper. L'un est Milord Edouard, l'autre est un sage dont la gravité s'est quelquefois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écoliere ; ne le connoîtriez-vous point ? Exhortez-le, je vous prie, à tâcher de garder demain le decorum philosophique un peu mieux qu'à son ordinaire. J'aurai soin d'avertir aussi la petite personne de baisser les yeux, & d'être aux siens la moins jolie qu'il se pourra.



LETTRE XLVII.

A Julie.

Ah! mauvaiſe! Eſt-ce là la circonſpection que tu m'avois promiſe? Eſt-ce ainſi que tu ménages mon cœur & voiles tes attraits? Que de contraventions à tes engagemens! Premierement ta parure, car tu n'en avois point, & tu ſais bien que jamais tu n'es ſi dangereuſe. Secondement ton maintien ſi doux, ſi modeſte, ſi propre à laiſſer remarquer à loiſir toutes tes graces. Ton parler plus rare, plus réfléchi, plus ſpirituel encore qu'à l'ordinaire, qui nous rendoit tous plus attentifs, & faiſoit voler l'oreille & le cœur au-devant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi-voix, pour donner encore plus de douceur à ton chant, & qui, bien que françois, plut à Milord Edouard même. Ton regard timide, & tes yeux baiſſés dont les éclairs inattendus me jettoient dans un trouble inévi-

table. Enfin, ce je ne ſais quoi d'inexprimable, d'enchanteur, que tu ſemblois avoir répandu ſur toute ta perſonne pour faire tourner la tête à tout le monde, ſans paroître même y ſonger. Je ne ſais, pour moi, comment tu t'y prends; mais ſi telle eſt ta maniere d'être jolie le moins qu'il eſt poſſible, je t'avertis que c'eſt l'être beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir des ſages autour de ſoi.

Je crains fort que le pauvre philoſophe Anglois n'ait un peu reſſenti la même influence. Après avoir reconduit ta couſine, comme nous étions tous encore fort éveillés, il nous propoſa d'aller chez lui faire de la muſique & boire du punch. Tandis qu'on raſſembloit ſes gens, il ne ceſſa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut, & je n'entendis pas ton éloge dans ſa bouche avec autant de plaiſir que tu avois entendu le mien. En général, j'avoue que je n'aime point que perſonne, excepté ta couſine, me parle de toi; il me ſemble que chaque mot m'ôte une partie de mon ſecret ou de mes

plaisirs, & quoique l'on puisse dire, on y met un intérêt si suspect, ou l'on est si loin de ce que je sens, que je n'aime écouter là-dessus que moi-même.

Ce n'est pas que j'aie comme toi du penchant à la jalousie. Je connois mieux ton ame ; j'ai des garants qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement possible. Après tes assurances, je ne te dis plus rien des autres prétendans. Mais celui-ci, Julie ! ..... des conditions sortables ..... les préjugés de ton pere ..... Tu sais bien qu'il s'agit de ma vie ; daigne donc me dire un mot là-dessus. Un mot de Julie,. & je suis tranquille à jamais.

J'ai passé la nuit à entendre ou exécuter de la musique italienne, car il s'est trouvé des duo & il a falu hazarder d'y faire ma partie. Je n'ose te parler encore de l'effet qu'elle a produit sur moi ; j'ai peur, j'ai peur que l'impression du souper d'hier ne se soit prolongée sur ce que j'entendois, & que je n'aie pris l'effet de tes séductions pour le charme de la musique. Pourquoi la même cause qui me la rendoit

ennuyeuse à Sion, ne pourroit-elle pas ici me la rendre agréable dans une situation contraire ? N'es-tu pas la premiere source de toutes les affections de mon ame, & suis-je à l'épreuve des prestiges de ta magie ? Si la musique eût réellement produit cet enchantement, il eût agi sur tous ceux qui l'entendoient. Mais tandis que ces chants me tenoient en extase, M. d'Orbe dormoit tranquillement dans un fauteuil, & au milieu de mes transports, il s'est contenté pour tout éloge de demander si ta cousine savoit l'Italien.

Tout ceci sera mieux éclairci demain; car nous avons pour ce soir un nouveau rendez-vous de musique. Milord veut la rendre complette & il a mandé de Lausanne un second violon qu'il dit être assez entendu. Je porterai de mon côté des scenes, des cantates françoises, & nous verrons !

En arrivant chez moi j'étois d'un accablement que m'a donné le peu d'habitude de veiller & qui se perd en t'écrivant. Il faut pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi, ma

douce amie ; ne me quitte point durant mon sommeil ; mais soit que ton image le trouble ou le favorise, soit qu'il m'offre ou non les nôces de la Fanchon, un instant délicieux qui ne peut m'échapper & qu'il me prépare, c'est le sentiment de mon bonheur au réveil.

LETTRE XLVIII.

A JULIE.

AH ! ma Julie, qu'ai-je entendu ? Quels sons touchans ? Quelle musique ? Quelle source délicieuse de sentimens & de plaisirs ? Ne perds pas un moment ; rassemble avec soin tes opéra, tes cantates, ta musique françoise, fais un grand feu bien ardent, jettes-y tout ce fatras, & l'attise avec soin, afin que tant de glace puisse y brûler & donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce sacrifice propitiatoire au Dieu du goût, pour expier ton crime & le mien d'avoir profané ta voix à cette lourde psalmodie, & d'avoir pris si long-tems pour

le langage du cœur un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. O que ton digne frere avoit raiſon ! Dans quelle étrange erreur j'ai vécu juſqu'ici ſur les productions de cet art charmant ? Je ſentois leur peu d'effet, & l'attribuois à ſa foibleſſe. Je diſois, la muſique n'eſt qu'un vain ſon qui peut flatter l'oreille & n'agit qu'indirectement & légerement ſur l'ame. L'impreſſion des accords eſt purement méchanique & phyſique ; qu'a-t-elle à faire au ſentiment, & pourquoi devrois-je eſpérer d'être plus vivement touché d'une belle harmonie que d'un bel accord de couleurs ? Je n'appercevois pas dans les accens de la mélodie appliqués à ceux de la langue, le lien puiſſant & ſecret des paſſions avec les ſons : je ne voyois pas que l'imitation des tons divers dont les ſentimens animent la voix parlante donne à ſon tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs, & que l'énergique tableau des mouvemens de l'ame de celui qui ſe fait entendre, eſt ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'eſt ce que me fit remarquer le chan-

teur de Milord, qui, pour un Musicien, ne laisse pas de parler assez bien de son art. L'harmonie, me disoit-il, n'est qu'un accessoire éloigné dans la musique imitative; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle assure, il est vrai, les intonations; elle porte témoignage de leur justesse & rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression & de la grace au chant: Mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés; c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la musique sur l'ame; formez les plus savantes successions d'accords sans mélange de mélodie, vous serez ennuyés au bout d'un quart-d'heure. De beaux chants sans aucune harmonie sont long-tems à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus simples, ils seront intéressans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point chante toujours mal, & la seule harmonie n'a jamais rien sçu dire au cœur.

C'est en ceci, continuoit-il, que con-

fiſte l'erreur des François ſur les forces de la muſique. N'ayant & ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent, ſur une poéſie maniérée qui ne connut jamais la nature, ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie & des éclats de voix qui ne rendent pas les ſons plus mélodieux mais plus bruyans, & ils ſont ſi malheureux dans leurs prétentions, que cette harmonie même qu'ils cherchent leur échappe; à force de la vouloir charger ils n'y mettent plus de choix, ils ne connoiſſent plus les choſes d'effet, ils ne font plus que du rempliſſage, ils ſe gâtent l'oreille, & ne ſont plus ſenſibles qu'au bruit; enſorte que la plus belle voix pour eux n'eſt que celle qui chante le plus fort. Auſſi faute d'un genre propre n'ont-ils jamais fait que ſuivre peſamment & de loin nos modeles, & depuis leur célebre Lulli ou plutôt le nôtre, qui ne fit qu'imiter les Opéra dont l'Italie étoit déjà pleine de ſon tems, on les a toujours vùs à la piſte de trente ou quarante ans copier, gâter nos vieux Auteurs, & faire à peu près

de notre musique comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils se vantent de leurs chansons, c'est leur propre condamnation qu'ils prononcent; s'ils savoient chanter des sentimens ils ne chanteroient pas de l'esprit, mais parce que leur musique n'exprime rien, elle est plus propre, aux chansons qu'aux Opéra, & parce que la nôtre est toute passionnée, elle est plus propre aux Opéra qu'aux chansons.

Ensuite m'ayant récité sans chant quelques scenes italiennes, il me fit sentir les rapports de la musique à la parole dans le récitatif, de la musique au sentiment dans les airs, & par-tout l'énergie que la mesure exacte & le choix des accords ajoute à l'expression. Enfin après avoir joint à la connoissance que j'ai de la langue la meilleure idée qu'il me fut possible de l'accent oratoire & pathétique, c'est-à-dire de l'art de parler à l'oreille & au cœur dans un langage sans articuler des mots, je me mis à écouter cette musique enchanteresse, & je sentis bientôt aux émotions qu'elle me causoit que cet art avoit un pouvoir

ſupérieur à celui que j'avois imaginé. Je ne ſais quelle ſenſation voluptueuſe me gagnoit inſenſiblement. Ce n'étoit plus une vaine ſuite de ſons, comme dans nos récits. A chaque phraſe quelque image entroit dans mon cerveau ou quelque ſentiment dans mon cœur ; le plaiſir ne s'arrêtoit point à l'oreille, il pénétroit juſqu'à l'ame ; l'exécution couloit ſans effort avec une facilité charmante ; tous les concertans ſembloient animés du même eſprit ; le chanteur maître de ſa voix en tiroit ſans gêne tout ce que le chant & les paroles demandoient de lui, & je trouvai ſur-tout un grand ſoulagement à ne ſentir ni ces lourdes cadences, ni ces pénibles efforts de voix, ni cette contrainte que donne chez nous au muſicien le perpétuel combat du chant & de la meſure, qui, ne pouvant jamais s'accorder, ne laſſent gueres moins l'auditeur que l'exécutant.

Mais quand après une ſuite d'airs agréables, on vint à ces grands morceaux d'expreſſion, qui ſavent exciter & peindre le déſordre des paſſions violentes, je perdois à chaque inſtant l'i-

dée de musique, de chant, d'imitation; je croyois entendre la voix de la douleur, de l'emportement, du désespoir; je croyois voir des meres éplorées, des amans trahis, des tyrans furieux, & dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver j'avois peine à rester en place. Je connus alors pourquoi cette même musique qui m'avoit autrefois ennuyé, m'échauffoit maintenant jusqu'au transport; c'est que j'avois commencé de la concevoir, & que sitôt qu'elle pouvoit agir elle agissoit avec toute sa force. Non, Julie, on ne supporte point à demi de pareilles impressions; elles sont excessives ou nulles, jamais foibles ou médiocres; il faut rester insensible ou se laisser émouvoir outre mesure; ou c'est le vain bruit d'une langue qu'on n'entend point, ou c'est une impétuosité de sentiment qui vous entraîne, & à laquelle il est impossible à l'ame de résister.

Je n'avois qu'un regret; mais il ne me quittoit point; c'étoit qu'un autre que toi formât des sons dont j'étois si touché, & de voir sortir de la bouche

d'un vil *castrato* les plus tendres expressions de l'amour. O ma Julie ! n'est-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au sentiment ? Qui sentira, qui dira mieux que nous ce que doit dire & sentir une ame attendrie ? Qui saura prononcer d'un ton plus touchant le *cor mio*, *l'idolo amato ?* Ah ! que le cœur prêtera d'énergie à l'art, si jamais nous chantons ensemble un de ces duo charmans qui font couler des larmes si délicieuses ! Je te conjure premierement d'entendre un essai de cette musique, soit chez toi, soit chez l'Inséparable. Milord y conduira quand tu voudras tout son monde, & je suis sûr qu'avec un organe aussi sensible que le tien, & plus de connoissance que je n'en avois de la déclamation italienne, une seule séance suffira pour t'amener au point où je suis, & te faire partager mon enthousiasme. Je te propose & te prie encore de profiter du séjour du virtuose pour prendre leçon de lui, comme j'ai commencé de faire dès ce matin. Sa maniere d'enseigner est simple, nette, & consiste en pratique plus qu'en discours ;

il ne dit pas ce qu'il faut faire, il le fait ; & en ceci, comme en bien d'autres chofes l'exemple vaut mieux que la regle. Je vois déjà qu'il n'eft queftion que de s'affervir à la mefure, de la bien fentir, de phrafer & ponctuer avec foin, de foutenir également des fons & non de les renfler, enfin d'ôter de la voix les éclats & toute la pretintaille françoife, pour la rendre jufte, expreffive, & flexible ; la tienne naturellement fi légere & fi douce prendra facilement ce nouveau pli ; tu trouveras bientôt dans ta fenfibilité l'énergie & la vivacité de l'accent qui anime la mufique italienne,

E'l cantar che nell' anima fi fente. (*a*)

Laiffe donc pour jamais cet ennuyeux & lamentable chant françois, qui reffemble aux cris de la colique mieux qu'aux tranfports des paffions. Apprends à former ces fons divins que le fentiment infpire, feuls dignes de ta voix, feuls

(*a*) Et le chant qui fe fent dans l'ame. *Petr.*

feuls dignes de ton cœur, & qui portent toujours avec eux le charme & le feu des caracteres fenfibles.

LETTRE XLIX.

DE JULIE.

TU fais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, & toujours en danger d'être furprife. Ainfi, dans l'impoffibilité de faire de longues lettres je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus effentiel dans les tiennes, ou à fuppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des converfations non moins furtives de bouche que par écrit. C'eft ce que je ferai fur-tout aujourd'hui, que deux mots au fujet de Milord Edouard me font oublier le refte de ta lettre.

Mon ami, tu crains de me perdre & me parles de chanfons! belle matiere à tracafferie entre amans qui s'entendroient moins. Vraiment, tu n'es pas jaloux, on le voit bien; mais pour le coup je ne ferai pas jaloufe moi-même, car j'ai pé-

nétré dans ton ame & ne sens que ta confiance où d'autres croiroient sentir ta froideur. O la douce & charmante sécurité que celle qui vient du sentiment d'une union parfaite ! C'est par elle, je le sais, que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage du mien, c'est par elle aussi que le mien te justifie, & je te croirois bien moins amoureux si je te voyois plus allarmé.

Je ne sais, ni ne veux savoir, si Milord Edouard a d'autres attentions pour moi que celles qu'ont tous les hommes pour les personnes de mon âge ; ce n'est point de ses sentimens qu'il s'agit, mais de ceux de mon pere & des miens ; ils sont aussi d'accord sur son compte que sur celui des prétendus prétendans, dont tu dis que tu ne dis rien. Si son exclusion & la leur suffisent à ton repos, sois tranquille. Quelque honneur que nous fit la recherche d'un homme de ce rang, jamais du consentement du pere ni de la fille, Julie d'Etange ne sera Ladi Bomston. Voilà sur quoi tu peux compter.

Ne va pas croire qu'il ait été pour

cela question de Milord Edouard, je suis sûre que de nous quatre tu es le seul qui puisse même lui supposer du goût pour moi. Quoi qu'il en soit, je sais à cet égard la volonté de mon pere sans qu'il en ait parlé ni à moi ni à personne, & je n'en serois pas mieux instruite quand il me l'auroit positivement déclarée. En voilà assez pour calmer tes craintes, c'est-à-dire autant que tu en dois savoir. Le reste seroit pour toi de pure curiosité, & tu sais que j'ai résolu de ne la pas satisfaire. Tu as beau me reprocher cette réserve & la prétendre hors de propos dans nos intérêts communs. Si je l'avois toujours eue, elle me seroit moins importante aujourd'hui. Sans le compte indiscret que je te rendis d'un discours de mon pere, tu n'aurois point été te désoler à Meillerie; tu ne m'eusses point écrit la lettre qui m'a perdue; je vivrois innocente & pourrois encore aspirer au bonheur. Juge par ce que me coûte une seule indiscrétion, de la crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres! Tu as trop d'emportement pour avoir de la

prudence ; tu pourrois plutôt vaincre tes paſſions que les déguiſer. La moindre allarme te mettroit en fureur ; à la moindre lueur favorable tu ne douterois plus de rien ; on liroit tous nos ſecrets dans ton ame, tu détruirois à force de zele tout le ſuccès de mes ſoins. Laiſſe-moi donc les ſoucis de l'amour, & n'en garde que les plaiſirs ; ce partage eſt-il ſi pénible, & ne ſens-tu pas que tu ne peux rien à notre bonheur que de n'y point mettre obſtacle?

Hélas ! que me ſerviront déſormais ces précautions tardives ? Eſt-il tems d'affermir ſes pas au fond du précipice, & de prévenir les maux dont on ſe ſent accablé ? Ah ! miſérable fille, c'eſt bien à toi de parler de bonheur ! En peut-il jamais être ou regnent la honte & le remords ? Dieu ! quel état cruel, de ne pouvoir ni ſupporter ſon crime, ni s'en repentir ; d'être aſſiégé par mille frayeurs, abuſé par mille eſpérances vaines, & de ne jouir pas même de l'horrible tranquillité du déſeſpoir ! Je ſuis déſormais à la ſeule merci du ſort. Ce n'eſt plus ni de force ni de vertu qu'il eſt

question, mais de fortune & de prudence; & il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie, mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Considere cette situation, mon ami, & vois si tu peux te fier à mon zele?

LETTRE L.

DE JULIE.

JE n'ai point voulu vous expliquer hier en vous quittant la cause de la tristesse que vous m'avez reprochée, parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon aversion pour les éclaircissemens, je vous dois celui-ci, puisque je l'ai promis, & je m'en acquitte.

Je ne sais si vous vous souvenez des étranges discours que vous me tîntes hier au soir, & des manieres dont vous les accompagnâtes; quant à moi, je ne les oublierai jamais assez tôt pour votre honneur & pour mon repos, & malheureusement j'en suis trop indignée pour pouvoir les oublier aisément. De pareil-

les expressions avoient quelquefois frappé mon oreille en passant auprès du port ; mais je ne croyois pas qu'elles pussent jamais sortir de la bouche d'un honnête homme ; je suis très sûre au moins qu'elles n'entrerent jamais dans le dictionnaire des amans, & j'étois bien éloignée de penser qu'elles pussent être d'usage entre vous & moi. Eh Dieux ! quel amour est le vôtre, s'il assaisonne ainsi ses plaisirs ! Vous sortiez, il est vrai, d'un long repas, & je vois ce qu'il faut pardonner en ce pays aux excès qu'on y peut faire : c'est aussi pour cela que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête-à-tête où vous m'auriez traitée ainsi de sang-froid eût été le dernier de notre vie.

Mais ce qui m'allarme sur votre compte, c'est que souvent la conduite d'un homme échauffé de vin n'est que l'effet de ce qui se passe au fond de son cœur dans les autres tems. Croirai-je que dans un état où l'on ne déguise rien vous vous montrâtes tel que vous êtes. Que deviendrois-je si vous pensiez à jeun comme vous parliez hier au soir ? Plutôt que de

supporter un pareil mépris j'aimerois mieux éteindre un feu si grossier, & perdre un amant qui sachant si mal honorer sa maîtresse mériteroit si peu d'en être estimé. Dites-moi, vous qui chérissiez les sentimens honnêtes, seriez-vous tombé dans cette erreur cruelle que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur, & qu'on ne doit plus de respect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre ? Ah ! si vous aviez toujours pensé ainsi, vous auriez été moins à redouter & je ne serois pas si malheureuse ! Ne vous y trompez pas, mon ami, rien n'est si dangereux pour les vrais amans que les préjugés du monde; tant de gens parlent d'amour, & si peu savent aimer, que la plupart prennent pour ses pures & douces loix les viles maximes d'un commerce abject, qui bientôt assouvi de lui-même a recours aux monstres de l'imagination & se déprave pour se soutenir.

Je ne sais si je m'abuse; mais il me semble que le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui, c'est son feu divin qui sait épurer nos penchans

naturels, en les concentrant dans un ſeul objet ; c'eſt lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre. Pour une femme ordinaire, tout homme eſt toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que ſon amant. Que dis-je ? Un amant n'eſt-il qu'un homme ? Ah ! qu'il eſt un être bien plus ſublime ! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime : ſon amant eſt plus ; tous les autres ſont moins ; elle & lui ſont les ſeuls de leur eſpece. Ils ne deſirent pas, ils aiment. Le cœur ne ſuit point les ſens, il les guide ; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Non, il n'y a rien d'obſcene que la débauche & ſon groſſier langage. Le véritable amour toujours modeſte n'arrache point ſes faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. Le myſtere, le ſilence, la honte craintive aiguiſent & cachent ſes doux tranſports ; ſa flamme honore & purifie toutes ſes careſſes ; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au ſein de la volupté même, & lui ſeul fait tout accorder aux deſirs ſans

rien ôter à la pudeur. Ah dites ! vous qui connûtes les vrais plaisirs ; comment une cynique effronterie pourroit - elle s'allier avec eux ? Comment ne banniroit-elle pas leur délire & tout leur charme ? Comment ne souilleroit - elle pas cette image de perfection sous laquelle on se plait à contempler l'objet aimé ? Croyez-moi, mon ami, la débauche & l'amour ne sauroient loger ensemble, & ne peuvent pas même se compenser. Le cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime, & rien n'y peut suppléer sitôt qu'on ne s'aime plus.

Mais quand vous seriez assez malheureux pour vous plaire à ce déshonnête langage, comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer si mal à propos, & à prendre avec celle qui vous est chére un ton & des manieres qu'un homme d'honneur doit même ignorer ? Depuis quand est - il doux d'affliger ce qu'on aime, & quelle est cette volupté barbare qui se plait à jouir du tourment d'autrui ? Je n'ai pas oublié que j'ai perdu le droit d'être respectée ; mais si je l'oubliois jamais, est-ce à vous de me le rappeller ?

Eſt-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition ? Ce ſeroit à lui plutôt à m'en conſoler. Tout le monde a droit de me mépriſer hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite, & tant de pleurs verſés ſur ma foibleſſe méritoient que vous me la fiſſiez moins cruellement ſentir. Je ne ſuis ni prude ni précieuſe. Hélas que j'en ſuis loin, moi qui n'ai pas ſçu même être ſage ! Vous le ſavez trop, ingrat, ſi ce tendre cœur ſait rien refuſer à l'amour ? Mais au moins ce qu'il lui cede, il ne veut le céder qu'à lui, & vous m'avez trop bien appris ſon langage, pour lui en pouvoir ſubſtituer un ſi différent. Des injures, des coups m'outrageroient moins que de ſemblables careſſes. Ou renoncez à Julie, ou ſachez être eſtimé d'elle. Je vous l'ai déjà dit, je ne connois point d'amour ſans pudeur, & s'il m'en coûtoit de perdre le vôtre, il m'en coûteroit encore plus de le conſerver à ce prix.

Il me reſte beaucoup de choſes à dire ſur le même ſujet ; mais il faut finir cette lettre, & je les renvoye à un autre

tems. En attendant, remarquez un effet de vos fausses maximes sur l'usage immodéré du vin. Votre cœur n'est point coupable, j'en suis très sûre. Cependant vous avez navré le mien, & sans savoir ce que vous faisiez, vous désoliez comme à plaisir ce cœur trop facile à s'allarmer, & pour qui rien n'est indifférent de ce qui lui vient de vous.

LETTRE LI.

RÉPONSE

IL n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me fasse glacer le sang, & j'ai peine à croire, après l'avoir relue vingt fois que ce soit à moi qu'elle est adressée. Qui moi, moi ? j'aurois offensé Julie ? J'aurois profané ses attraits ? Celle à qui chaque instant de ma vie j'offre des adorations, eût été en butte à mes outrages ? Non, je me serois percé le cœur mille fois avant qu'un projet si barbare en eût approché. Ah ! que tu le connois mal, ce cœur qui t'idolâtre ! ce cœur

qui vole & se prosterne sous chacun de tes pas ! ce cœur qui voudroit inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels ! Que tu le connois mal, ô Julie ! si tu l'accuses de manquer envers toi à ce respect ordinaire & commun qu'un amant vulgaire auroit même pour sa maîtresse ! Je ne crois être ni impudent ni brutal, je hais les discours déshonnêtes & n'entrai de mes jours dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais, que je le redise après toi, que je renchérisse sur ta juste indignation ; quand je serois le plus vil des mortels, quand j'aurois passé mes premiers ans dans la crapule, quand le goût des honteux plaisirs pourroit trouver place en un cœur où tu regnes, oh ! dis-moi, Julie, Ange du Ciel, dis-moi comment je pourrois apporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir que devant celles qui l'aiment ? Ah ! non, il n'est pas possible ! Un seul de tes regards eût contenu ma bouche & purifié mon cœur. L'amour eût couvert mes desirs emportés des charmes de ta modestie ; il l'eût vaincue sans l'outrager, & dans la douce union de nos ames, leur

ſeul délire eût produit les erreurs des ſens. J'en appelle à ton propre témoignage. Dis, ſi dans toutes les fureurs d'une paſſion ſans meſure, je ceſſai jamais d'en reſpecter le charmant objet? Si je reçus le prix que ma flamme avoit mérité : dis ſi j'abuſai de mon bonheur pour outrager ta douce honte? ſi d'une main timide l'amour ardent & craintif attenta quelquefois à tes charmes : dis ſi jamais une témérité brutale oſa les profaner? Quand un tranſport indiſcret écarte un inſtant le voile qui les couvre, l'aimable pudeur n'y ſubſtitue-t-elle pas auſſi-tôt le ſien? Ce vêtement ſacré t'abandonneroit-il un moment quand tu n'en aurois point d'autre? Incorruptible comme ton ame honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altéré? Cette union ſi touchante & ſi tendre ne ſuffit-elle pas à notre félicité? Ne fait-elle pas ſeule tout le bonheur de nos jours? Connoiſſons-nous au monde quelques plaiſirs hors ceux que l'amour donne? En voudrions-nous connoître d'autres? Conçois-tu comment cet enchantement eût pu ſe détruire? Comment j'aurois oublié

dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur, & l'invincible respect que j'aurois toujours eu pour toi, quand même je ne t'aurois point adorée? Non, ne le crois pas; ce n'est point moi qui pus t'offenser. Je n'en ai nul souvenir; & si j'eusse été coupable un instant, le remords me quitteroit-il jamais? Non, Julie, un démon jaloux d'un sort trop heureux pour un mortel a pris ma figure pour le troubler, & m'a laissé mon cœur pour me rendre plus misérable.

J'abjure, je déteste un forfait que j'ai commis, puisque tu m'en accuses, mais auquel ma volonté n'a point de part. Que je vais l'abhorrer, cette fatale intempérance qui me paroissoit favorable aux épanchemens du cœur, & qui put démentir si cruellement le mien! J'en fais par toi l'irrévocable serment, dès aujourd'hui je renonce pour ma vie au vin comme au plus mortel poison; jamais cette liqueur funeste ne troublera mes sens; jamais elle ne souillera mes levres, & son délire insensé ne me rendra plus coupable à mon insçu. Si j'enfreins ce vœu solemnel; Amour, accable-moi du

châtiment dont je ferai digne : puiffe à l'inftant l'image de ma Julie fortir pour jamais de mon cœur, & l'abandonner à l'indifférence & au défefpoir.

Ne penfe pas que je veuille expier mon crime par une peine fi légere. C'eft une précaution & non pas un châtiment. J'attends de toi celui que j'ai mérité. Je l'implore pour foulager mes regrets. Que l'amour offenfé fe venge & s'appaife ; punis-moi fans me haïr, je fouffrirai fans murmure. Sois jufte & févere ; il le faut, j'y confens ; mais fi tu veux me laiffer la vie, ôte-moi tout, hormis ton cœur.

LETTRE LII.

DE JULIE.

COMMENT, mon ami, renoncer au vin pour fa maîtreffe ? Voilà ce qu'on appelle un facrifice ! Oh ! je défie qu'on trouve dans les quatre Cantons un homme plus amoureux que toi ! Ce n'eft pas qu'il n'y aît parmi nos jeunes gens de petits Meffieurs francifés qui boivent

de l'eau par air, mais tu feras le premier à qui l'amour en aura fait boire; c'eſt un exemple à citer dans les faſtes galans de la Suiſſe. Je me ſuis même informée de tes déportemens, & j'ai appris avec une extrême édification que ſoupant hier chez M. de Vueillerans, tu laiſſas faire la ronde à ſix bouteilles après le repas, ſans y toucher, & ne marchandois non plus les verres d'eau, que les convives ceux de vin de la Côte. Cependant cette pénitence dure depuis trois jours que ma lettre eſt écrite, & trois jours font au moins ſix repas. Or à ſix repas obſervés par fidélité, l'on en peut ajouter ſix autres par crainte, & ſix par honte, & ſix par habitude, & ſix par obſtination. Que de motifs peuvent prolonger des privations pénibles dont l'amour ſeul auroit la gloire? Daigneroit-il ſe faire honneur de ce qui peut n'être pas à lui?

Voilà plus de mauvaiſes plaiſanteries que tu ne m'as tenu de mauvais propos, il eſt tems d'enrayer. Tu es grave naturellement; je me ſuis apperçue qu'un long badinage t'échauffe, comme une longue

longue promenade échauffe un homme replet ; mais je tire à peu près de toi la vengeance qu'Henri IV tira du Duc de Mayenne, & ta Souveraine veut imiter la clémence du meilleur des Rois. Aussi bien je craindrois qu'à force de regrets & d'excuses tu ne te fisses à la fin un mérite d'une faute si bien réparée, & je veux me hâter de l'oublier, de peur que si j'attendois trop long-tems ce ne fût plus générosité, mais ingratitude.

A l'égard de ta résolution de renoncer au vin pour toujours, elle n'a pas autant d'éclat à mes yeux que tu pourrois croire ; les passions vives ne songent gueres à ces petits sacrifices, & l'amour ne se repait point de galanterie. D'ailleurs, il y a quelquefois plus d'adresse que de courage à tirer avantage pour le moment présent d'un avenir incertain, & à se payer d'avance d'une abstinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Eh mon bon ami ! dans tout ce qui flatte les sens l'abus est-il donc inséparable de la jouissance ? l'ivresse est-elle nécessairement attachée au goût du

vin, & la philosophie seroit-elle assez vaine ou assez cruelle pour n'offrir d'autre moyen d'user modérément des choses qui plaisent, que de s'en priver tout-à-fait ?

Si tu tiens ton engagement, tu t'ôtes un plaisir innocent, & risques ta santé en changeant de maniere de vivre : si tu l'enfreins, l'amour est doublement offensé & ton honneur même en souffre. J'use donc en cette occasion de mes droits, & non-seulement je te releve d'un vœu nul, comme fait sans mon congé, mais je te défends même de l'observer au-delà du terme que je vais te prescrire. Mardi nous aurons ici la musique de Milord Edouard. A la collation je t'enverrai une coupe à demi pleine d'un nectar pur & bienfaisant. Je veux qu'elle soit bue en ma présence, & à mon intention, après avoir fait de quelques gouttes une libation expiatoire aux graces. Ensuite mon pénitent reprendra dans ses repas l'usage sobre du vin tempéré par le cristal des fontaines, & comme dit ton bon Plutarque, en calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des Nymphes.

A propos du concert de mardi, cet étourdi de Regianino ne s'est-il pas mis dans la tête que j'y pourrois déjà chanter un air italien & même un duo avec lui ? Il vouloit que je le chantasse avec toi pour mettre ensemble ses deux écoliers ; mais il y a dans ce duo de certains *ben mio* dangereux à dire sous les yeux d'une mere quand le cœur est de la partie ; il vaut mieux renvoyer cet essai au premier concert qui se fera chez l'Inséparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette musique à celui que mon frere m'avoit donné pour la poésie italienne, & que j'ai si bien entretenu avec toi que je sens aisément la cadence des vers, & qu'au dire de Regianino, j'en prends assez bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques octaves du Tasse, ou quelque scene du Metastase : ensuite il me fait dire & accompagner du récitatif, & je crois continuer de parler ou de lire, ce qui surement ne m'arrivoit pas dans le récitatif françois. Après cela il faut soutenir en mesure des sons égaux & justes ; exercice que les éclats aux-

quels j'étois accoutumée me rendent assez difficile. Enfin nous passons aux airs, & il se trouve que la justesse & la flexibilité de la voix, l'expression pathétique, les sons renforcés & tous les passages, sont un effet naturel de la douceur du chant & de la précision de la mesure, de sorte que ce qui me paroissoit le plus difficile à apprendre, n'a pas même besoin d'être enseigné. Le caractere de la mélodie a tant de rapport au ton de la langue, & une si grande pureté de modulation, qu'il ne faut qu'écouter la basse & savoir parler, pour déchiffrer aisément le chant. Toutes les passions y sont des expressions aiguës & fortes ; tout au contraire de l'accent traînant & pénible du chant françois, le sien, toujours doux & facile, mais vif & touchant dit beaucoup avec peu d'effort. Enfin, je sens que cette musique agite l'ame & repose la poitrine ; c'est précisément celle qu'il faut à mon cœur & à mes poumons. A mardi donc, mon aimable ami, mon maître, mon pénitent, mon apôtre, hélas ! que ne m'es-tu point ! Pourquoi faut-il

qu'un ſeul titre manque à tant de droits ?

P. S. Sais-tu qu'il eſt queſtion d'une jolie promenade ſur l'eau, pareille à celle que nous fîmes il y a deux ans avec la pauvre Chaillot ? Que mon ruſé maître étoit timide alors ! Qu'il trembloit en me donnant la main pour ſortir du bateau ! Ah l'hypocrite ! ..... il a beaucoup changé.

LETTRE LIII.

DE JULIE.

AINSI tout déconcerte nos projets, tout trompe notre attente, tout trahit des feux que le Ciel eût dû couronner ! Vils jouets d'une aveugle fortune, triſtes victimes d'un moqueur eſpoir, toucherons-nous ſans ceſſe au plaiſir qui fuit, ſans jamais l'atteindre ? Cette nôce trop vainement deſirée devoit ſe faire à Clarens ; le mauvais tems nous contrarie, il faut la faire à la ville. Nous de-

vions y ménager une entrevue ; tous deux obſédés d'importuns, nous ne pouvons leur échapper en même tems, & le moment où l'un des deux ſe dérobe eſt celui où il eſt impoſſible à l'autre de le joindre ! Enfin, un favorable inſtant ſe préſente, la plus cruelle des meres vient nous l'arracher, & peu s'en faut que cet inſtant ne ſoit celui de la perte de deux infortunés qu'il devoit rendre heureux ! Loin de rebuter mon courage, tant d'obſtacles l'ont irrité. Je ne ſais quelle nouvelle force m'anime, mais je me ſens une hardieſſe que je n'eus jamais ; & ſi tu l'oſes partager, ce ſoir, ce ſoir même peut acquitter mes promeſſes & payer d'une ſeule fois toutes les dettes de l'amour.

Conſulte-toi bien, mon ami, & vois juſqu'à quel point il t'eſt doux de vivre ; car l'expédient que je te propoſe peut nous mener tous deux à la mort. Si tu la crains, n'acheve point cette lettre, mais ſi la pointe d'une épée n'effraye pas plus aujourd'hui ton cœur, que ne l'effrayoient jadis les gouffres de Meillerie, le mien court le même riſque & n'a pas balancé. Ecoute.

Babi, qui couche ordinairement dans ma chambre est malade depuis trois jours, & quoique je voulusse absolument la soigner, on l'a transportée ailleurs malgré moi : mais comme elle est mieux, peut-être elle reviendra dès demain. Le lieu où l'on mange est loin de l'escalier qui conduit à l'appartement de ma mere & au mien : à l'heure du souper toute la maison est déserte hors la cuisine & la salle à manger. Enfin la nuit dans cette saison est déjà obscure à la même heure, son voile peut dérober aisément dans la rue les passans aux spectateurs, & tu sais parfaitement les êtres de la maison.

Ceci suffit pour me faire entendre. Viens cet après midi chez ma Fanchon ; je t'expliquerai le reste, & te donnerai les instructions nécessaires : que si je ne le puis je les laisserai par écrit à l'ancien entrepôt de nos lettres, où, comme je t'en ai prévenu, tu trouveras déjà celle-ci : car le sujet en est trop important pour l'oser confier à personne.

O comme je vois à présent palpiter ton cœur ! Comme j'y lis tes transports,

& comme je les partage ! Non, mon doux ami, non, nous ne quitterons point cette courte vie ſans avoir un inſtant goûté le bonheur. Mais ſonge pourtant que cet inſtant eſt environné des horreurs de la mort ; que l'abord eſt ſujet à mille hazards, le ſéjour dangereux, la retraite d'un péril extrême ; que nous ſommes perdus ſi nous ſommes découverts, & qu'il faut que tout nous favoriſe pour pouvoir éviter de l'être. Ne nous abuſons point ; je connois trop mon pere pour douter que je ne te viſſe à l'inſtant percer le cœur de ſa main, ſi même il ne commençoit par moi ; car ſurement je ne ſerois pas plus épargnée, & crois-tu que je t'expoſerois à ce riſque ſi je n'étois ſûre de le partager ?

Penſe encore qu'il n'eſt point queſtion de te fier à ton courage ; il n'y faut pas ſonger ; & je te défends même très-expreſſément d'apporter aucune arme pour ta défenſe, pas même ton épée : auſſi bien te ſeroit-elle parfaitement inutile ; car ſi nous ſommes ſurpris, mon deſſein eſt de me précipiter dans tes bras,

de t'enlacer fortement dans les miens, & de recevoir ainsi le coup mortel pour n'avoir plus à me séparer de toi ; plus heureuse à ma mort que je ne le fus de ma vie.

J'espere qu'un sort plus doux nous est réservé ; je sens au moins, qu'il nous est dû, & la fortune se lassera de nous être injuste. Viens donc, ame de mon cœur, vie de ma vie, viens te réunir à toi-même. Viens sous les auspices du tendre amour, recevoir le prix de ton obéissance & de tes sacrifices. Viens avouer, même au sein des plaisirs, que c'est de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.

LETTRE LIV.

A JULIE.

J'ARRIVE plein d'une émotion qui s'accroit en entrant dans cet asyle. Julie! me voici dans ton cabinet, me voici dans le sanctuaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour gui-

doit mes pas, & j'ai paſſé ſans être apperçu. Lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vis tant réprimer de regards tendres, tant étouffer de ſoupirs brûlans; toi qui vis naître & nourrir mes premiers feux, pour la ſeconde fois tu les verras couronner ; témoin de ma conſtance immortelle, ſois le témoin de mon bonheur, & voile à jamais les plaiſirs du plus fidele & du plus heureux des hommes.

Que ce myſtérieux ſéjour eſt charmant ; Tout y flatte & nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie ! il eſt plein de toi , & la flamme de mes deſirs s'y répand ſur tous tes veſtiges. Oui, tous mes ſens y ſont enivrés à la fois. Je ne ſais quel parſum preſque inſenſible, plus doux que la roſe, & plus léger que l'iris s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le ſon flatteur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparſes préſentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recelent. Cette coëffure légere que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir ; cet heureux fichu contre lequel une fois au moins je n'aurai point à mur-

murer; ce déshabillé élégant & ſimple qui marque ſi bien le goût de celle qui le porte; ces mules ſi mignonnes qu'un pied ſouple remplit ſans peine; ce corps ſi délié qui touche & embraſſe..... quelle taille enchantereſſe!.... au-devant deux légers contours..... ô ſpectacle de volupté!... la baleine a cédé à la force de l'impreſſion..... empreintes délicieuſes, que je vous baiſe mille fois!.... Dieux! Dieux! que ſera-ce quand...... Ah! je crois déjà ſentir ce tendre cœur battre ſous une heureuſe main! Julie! ma charmante Julie! je te vois, je te ſens par-tout, je te reſpire avec l'air que tu as reſpiré; tu pénetres toute ma ſubſtance; que ton ſéjour eſt brûlant & douloureux pour moi! Il eſt terrible à mon impatience. O viens! vole, ou je ſuis perdu.

Quel bonheur d'avoir trouvé de l'encre & du papier! J'exprime ce que je ſens pour en tempérer l'excès, je donne le change à mes tranſports en les décrivant.

Il me ſemble entendre du bruit. Seroit-ce ton barbare pere? Je ne crois pas être

lâche ..... mais qu'en ce moment, la mort me feroit horrible ! Mon déſeſpoir feroit égal à l'ardeur qui me conſume. Ciel ! Je te demande encore une heure de vie, & j'abandonne le reſte de mon être à ta rigueur. O deſirs ! ô crainte ! ô palpitations cruelles ! .... on ouvre ! .... on entre ! ..... c'eſt elle ! c'eſt elle ! je l'entrevois, je l'ai vue, j'entends refermer la porte. Mon cœur, mon foible cœur, tu ſuccombes à tant d'agitations. Ah ! cherche des forces pour ſupporter la félicité qui t'accable !

LETTRE LV.

A JULIE.

O MOURONS, ma douce amie ! mourons, la bien aimée de mon cœur ! Que faire déſormais d'une jeuneſſe inſipide dont nous avons épuiſé toutes les délices ? Explique-moi, ſi tu le peux, ce que j'ai ſenti dans cette nuit inconcevable ; donne moi l'idée d'une vie ainſi paſſée, ou laiſſe m'en quitter une qui n'a

plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaisir, & croyois concevoir le bonheur. Ah ! je n'avois senti qu'un vain songe & n'imaginois que le bonheur d'un enfant ! Mes sens abusoient mon ame grossiere ; je ne cherchois qu'en eux le bien suprême, & j'ai trouvé que leurs plaisirs épuisés n'étoient que le commencement des miens. O chef-d'œuvre unique de la nature ! Divine Julie ! possession délicieuse à laquelle tous les transports du plus ardent amour suffisent à peine ! Non, ce ne sont point ces transports que je regrette le plus : ah ! non, retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes pour lesquelles je donnerois mille vies ; mais rends-moi tout ce qui n'étoit point elles, & les effaçoit mille fois. Rends-moi cette étroite union des ames, que tu m'avois annoncée & que tu m'as si bien fait goûter. Rends-moi cet abattement si doux rempli par les effusions de nos cœurs ; rends-moi ce sommeil enchanteur trouvé sur ton sein ; rends-moi ce réveil plus délicieux encore, & ces soupirs entrecoupés, & ces douces larmes, & ces

baiſers qu'une voluptueuſe langueur nous faiſoit lentement ſavourer, & ces gémiſſemens ſi tendres, durant leſquels tu preſſois ſur ton cœur ce cœur fait pour s'unir à lui.

Dis-moi, Julie, toi qui d'après ta propre ſenſibilité ſais ſi bien juger de celle d'autrui, crois-tu que ce que je ſentois auparavant fût véritablement de l'amour? Mes ſentimens, n'en doute pas, ont depuis hier changé de nature; ils ont pris je ne ſais quoi de moins impétueux, mais de plus doux, de plus tendre & de plus charmant. Te ſouvient-il de cette heure entiere que nous paſſâmes à parler paiſiblement de notre amour & de cet avenir obſcur & redoutable, par qui le préſent nous étoit encore plus ſenſible; de cette heure, hélas! trop courte dont une légere empreinte de triſteſſe rendit les entretiens ſi touchans? J'étois tranquille, & pourtant j'étois près de toi; je t'adorois & ne deſirois rien. Je n'imaginois pas même une autre félicité, que de ſentir ainſi ton viſage auprès du mien, ta reſpiration ſur ma joue, & ton bras autour de mon cou.

Quel calme dans tous mes ſens! Quelle volupté pure, continue, univerſelle! Le charme de la jouiſſance étoit dans l'ame; il n'en ſortoit plus; il duroit toujours. Quelle différence des fureurs de l'amour à une ſituation ſi paiſible! C'eſt la premiere fois de mes jours que je l'ai éprouvée auprès de toi; & cependant, juge du changement étrange que j'éprouve; c'eſt de toutes les heures de ma vie, celle qui m'eſt la plus chére, & la ſeule que j'aurois voulu prolonger éternellement. (1) Julie, dis-moi donc ſi je ne t'aimois point auparavant, ou ſi maintenant je ne t'aime plus?

Si je ne t'aime plus? Quel doute! ai-je donc ceſſé d'exiſter, & ma vie n'eſt-elle pas plus dans ton cœur que dans le mien? Je ſens, je ſens que tu m'es mille fois plus chére que jamais, & j'ai trouvé dans mon abattement de nouvelles forces pour te chérir plus tendrement encore. J'ai pris pour toi des ſentimens plus pai-

(1) Femme trop facile, voulez-vous ſavoir ſi vous êtes aimée? examinez votre amant ſortant de vos bras. O amour! Si je regrette l'âge où l'on te goûte, ce n'eſt pas pour l'heure de la jouiſſance; c'eſt pour l'heure qui la ſuit.

ſibles, il eſt vrai, mais plus affectueux & de plus de différentes eſpeces; ſans s'affoiblir ils ſe ſont multipliés; les douceurs de l'amitié temperent les emportemens de l'amour, & j'imagine à peine quelque ſorte d'attachement qui ne m'uniſſe pas à toi. O ma charmante maîtreſſe! ô mon épouſe, ma ſœur, ma douce amie! que j'aurai peu dit pour ce que je ſens, après avoir épuiſé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme!

Il faut que je t'avoue un ſoupçon que j'ai conçu dans la honte & l'humiliation de moi-même; c'eſt que tu ſais mieux aimer que moi. Oui, ma Julie, c'eſt bien toi qui fais ma vie & mon être; je t'adore bien de toutes les facultés de mon ame; mais la tienne eſt plus aimante, l'amour l'a plus profondément pénétrée; on le voit, on le ſent; c'eſt lui qui anime tes graces, qui regne dans tes diſcours, qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante, à ta voix ces accens ſi touchans; c'eſt lui, qui par ta ſeule préſence communique aux autres cœurs ſans qu'ils s'en apperçoivent la tendre émotion du tien. Que je ſuis loin de cet

état

état charmant qui se suffit à lui-même! je veux jouir, & tu veux aimer; j'ai des transports & toi de la passion; tous mes emportemens ne valent pas ta délicieuse langueur, & le sentiment dont ton cœur se nourrit est la seule félicité suprême. Ce n'est que d'hier seulement que j'ai goûté cette volupté si pure. Tu m'as laissé quelque chose de ce charme inconcevable qui est en toi, & je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inspirois une ame nouvelle. Hâte-toi, je t'en conjure, d'achever ton ouvrage. Prends de la mienne tout ce qui m'en reste, & mets tout-à-fait la tienne à la place. Non, beauté d'ange, ame céleste; il n'y a que des sentimens comme les tiens qui puissent honorer tes attraits. Toi seule es digne d'inspirer un parfait amour, toi seule es propre à le sentir. Ah! donne-moi ton cœur, ma Julie, pour t'aimer comme tu le mérites!

LETTRE LVI.

DE CLAIRE A JULIE.

J'AI, ma chére cousine, à te donner un avis qui t'importe. Hier au soir ton ami eut avec Milord Edouard un démêlé qui peut devenir sérieux. Voici ce que m'en a dit M. d'Orbe qui étoit présent, & qui, inquiet des suites de cette affaire est venu ce matin m'en rendre compte.

Ils avoient tous deux soupé chez Milord, & après une heure ou deux de musique ils se mirent à causer & boire du punch. Ton ami n'en but qu'un seul verre mêlé d'eau ; les deux autres ne furent pas si sobres, & quoique M. d'Orbe ne convienne pas de s'être enivré, je me réserve à lui en dire mon avis dans un autre tems. La conversation tomba naturellement sur ton compte ; car tu n'ignores pas que Milord n'aime à parler que de toi. Ton ami, à qui ces confidences déplaisent, les reçut avec si peu d'aménité, qu'enfin Edouard

échauffé de punch & piqué de cette féchereffe, ofa dire en fe plaignant de ta froideur, qu'elle n'étoit pas si générale qu'on pourroit croire, & que tel qui n'en difoit mot n'étoit pas fi mal traité que lui. A l'inftant ton ami dont tu connois la vivacité releva ce difcours avec un emportement infultant qui lui attira un démenti, & ils fauterent à leurs épées. Bomfton à demi ivre fe donna en courant une entorfe qui le força de s'affeoir. Sa jambe enfla fur le champ, & cela calma la querelle mieux que tous les foins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui fe paffoit, il vit ton ami s'approcher, en fortant, de l'oreille de Milord Edouard, & il entendit qu'il lui difoit à demi-voix; *fitôt que vous ferez en état de fortir, faites-moi donner de vos nouvelles, ou j'aurai foin de m'en informer. N'en prenez pas la peine*, lui dit Edouard avec un fouris moqueur, *vous en faurez affez-tôt. Nous verrons*, reprit froidement ton ami, & il fortit. M. d'Orbe en te remettant cette lettre t'expliquera le tout plus en détail. C'eft à ta prudence à te fug-

gérer des moyens d'étouffer cette fâcheuse affaire, ou à me prescrire de mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En attendant le porteur est à tes ordres ; il fera tout ce que tu lui commanderas, & tu peux compter sur le secret.

Tu te perds, ma chére, il faut que mon amitié te le dise. L'engagement où tu vis ne peut rester long-tems caché dans une petite ville comme celle-ci, & c'est un miracle de bonheur que depuis plus de deux ans qu'il a commencé tu ne sois pas encore le sujet des discours publics. Tu le vas devenir si tu n'y prends garde ; tu le serois déjà, si tu étois moins aimée ; mais il y a une répugnance si générale à mal parler de toi, que c'est un mauvais moyen de se faire fête, & un très-sûr de se faire haïr. Cependant tout a son terme ; je tremble que celui du mystere ne soit venu pour ton amour, & il y a grande apparence que les soupçons de Milord Edouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avôir entendus. Songes-y bien, ma chére enfant. Le

Guet dit il y a quelque tems avoir vu fortir de chez toi ton ami à cinq heures du matin. Heureufement celui-ci fut des premiers ce difcours, il courut chez cet homme & trouva le fecret de le faire taire; mais qu'eft-ce qu'un pareil filence, finon le moyen d'accréditer des bruits fourdement répandus? La défiance de ta mere augmente auffi de jour en jour; tu fais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une maniere affez dure, & fi elle ne craignoit la violence de ton pere, il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eût déjà parlé à lui-même; mais elle l'ofe d'autant moins qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoiffance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop te le répéter; fonge à toi tandis qu'il en eft tems encore. Ecarte ton ami avant qu'on en parle; préviens des foupçons naiffans que fon abfence fera furement tomber: car enfin, que peut-on croire qu'il fait ici? Peut-être dans fix femaines, dans un mois fera-t-il trop tard. Si le moindre mot venoit aux oreilles de ton pere, tremble de

ce qui résulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté de l'honneur de sa maison, & de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne sait rien endurer : mais il faut commencer par vuider de maniere ou d'autre l'affaire de Milord Edouard ; car tu ne serois qu'irriter ton ami, & t'attirer un juste refus, si tu lui parlois d'éloignement avant qu'elle fût terminée.

LETTRE LVII.

DE JULIE.

MON ami, je me suis instruite avec soin de ce qui s'est passé entre vous & Milord Edouard. C'est sur l'exacte connoissance des faits que votre amie veut examiner avec vous comment vous devez vous conduire en cette occasion d'après les sentimens que vous professez, & dont je suppose que vous ne faites pas une vaine & fausse parade.

Je ne m'informe point si vous êtes versé dans l'art de l'escrime, ni si vous vous sentez en état de tenir tête à un

homme qui a dans l'Europe la réputation de manier ſupérieurement les armes, & qui s'étant battu cinq ou ſix fois en ſa vie a toujours tué, bleſſé, ou déſarmé ſon homme. Je comprends que dans le cas où vous êtes, on ne conſulte pas ſon habileté mais ſon courage, & que la bonne maniere de ſe venger d'un brave qui vous inſulte eſt de faire qu'il vous tue. Paſſons ſur une maxime ſi judicieuſe; vous me direz que votre honneur & le mien vous ſont plus chers que la vie. Voilà donc le principe ſur lequel il faut raiſonner.

Commençons par ce qui vous regarde. Pourriez-vous jamais me dire en quoi vous êtes perſonnellement offenſé dans un diſcours où c'eſt de moi ſeule qu'il s'agiſſoit? Si vous deviez en cette occaſion prendre fait & cauſe pour moi, c'eſt ce que nous verrons tout à l'heure: en attendant, vous ne ſauriez diſconvenir que la querelle ne ſoit parfaitement étrangere à votre honneur particulier, à moins que vous ne preniez pour un affront le ſoupçon d'être aimé de moi. Vous avez été inſulté, je l'avoue; mais

après avoir commencé vous - même par une insulte atroce , & moi dont la famille est pleine de militaires , & qui ai tant ouï débattre ces horribles questions, je n'ignore pas qu'un outrage en réponse à un autre ne l'efface point , & que le premier qu'on insulte demeure le seul offensé : c'est le même cas d'un combat imprévu , où l'aggresseur est le seul criminel , & où celui qui tue ou blesse en se défendant n'est point coupable de meurtre.

Venons maintenant à moi ; accordons que j'étois outragée par le discours de Milord Edouard , quoiqu'il ne fît que me rendre justice. Savez-vous ce que vous faites en me défendant avec tant de chaleur & d'indiscrétion ? Vous aggravez son outrage ; vous prouvez qu'il avoit raison ; vous sacrifiez mon honneur à un faux point - d'honneur ; vous diffamez votre maîtresse pour gagner tout au plus la réputation d'un bon spadassin. Montrez - moi , de grace , quel rapport il y a entre votre maniere de me justifier & ma justification réelle ? Pensez - vous que prendre ma cause avec

tant d'ardeur ſoit une grande preuve qu'il n'y a point de liaiſon entre nous, & qu'il ſuffiſe de faire voir que vous êtes brave, pour montrer que vous n'êtes pas mon amant ? Soyez ſûr que tous les propos de Milord Edouard me font moins de tort que votre conduite ; c'eſt vous ſeul qui vous chargez par cet éclat de les publier & de les confirmer. Il pourra bien, quant à lui, éviter votre épée dans le combat ; mais jamais ma réputation ni mes jours, peut-être, n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

Voilà des raiſons trop ſolides pour que vous ayez rien, qui le puiſſe être, à y répliquer ; mais vous combattrez, je le prévois, la raiſon par l'uſage ; vous me direz qu'il eſt des fatalités qui nous entraînent malgré nous ; que dans quelque cas que ce ſoit, un démenti ne ſe ſouffre jamais ; & que quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut plus éviter de ſe battre ou de ſe déshonorer. Voyons encore.

Vous ſouvient-il d'une diſtinction que vous me fîtes autrefois dans une occa-

ſion importante, entre l'honneur réel & l'honneur apparent ? Dans laquelle des deux claſſes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui ? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une queſtion. Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme & le témoignage d'une ame droite, & quelle priſe peut avoir une vaine opinion d'autrui ſur l'honneur véritable, dont toutes les racines ſont au fond du cœur ? Quoi ! les vertus qu'on a réellement périſſent-elles ſous les menſonges d'un calomniateur ? Les injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite, & l'honneur du ſage ſeroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer ? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, & que cela ſuffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices ? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille déciſion, & quelle raiſon peut la juſtifier ? A ce compte un fripon n'a qu'à ſe battre pour ceſſer d'être un fripon ; les diſcours d'un menteur deviennent des vérités, ſitôt qu'ils ſont ſou-

tenus à la pointe de l'épée, & si l'on vous accusoit d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai ? Ainsi, vertu, vice, honneur, infamie, vérité, mensonge, tout peut tirer son être de l'événement d'un combat ; une salle d'armes est le siége de toute justice ; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre ; toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer, & toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé ? Dites, si les loups savoient raisonner auroient-ils d'autres maximes ? Jugez vous-même par le cas où vous êtes si j'exagere leur absurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous ? D'un démenti reçu dans une occasion où vous mentiez en effet. Pensez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite ? Songez-vous qu'en vous soumettant au sort d'un duel, vous appellez le Ciel en témoignage d'une fausseté, & que vous osez dire à l'arbitre des combats ; viens soutenir la cause injuste, & faire triompher le mensonge ?

Ce blaſphême n'a-t-il rien qui vous épouvante ? Cette abſurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte ? Eh Dieu ! quel eſt ce miſérable honneur qui ne craint pas le vice mais le reproche , & qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur.

Vous qui voulez qu'on profite pour ſoi de ſes lectures , profitez donc des vôtres , & cherchez ſi l'on vit un ſeul appel ſur la terre quand elle étoit couverte de héros ? Les plus vaillans hommes de l'antiquité ſongerent-ils jamais à venger leurs injures perſonnelles par des combats particuliers ? Céſar envoya-t-il un cartel à Caton , ou Pompée à Céſar , pour tant d'affronts réciproques , & le plus grand Capitaine de la Grece fut-il déshonoré pour s'être laiſſé menacer du bâton ? D'autres tems , d'autres mœurs , je le ſais ; mais n'y en a-t-il que de bonnes , & n'oſeroit-on s'enquérir ſi les mœurs d'un tems ſont celles qu'exige le ſolide honneur ? Non, cet honneur n'eſt point variable , il ne dépend ni des tems ni des lieux ni des

préjugés, il ne peut ni passer ni renaître, il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste & dans la regle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur, mais une mode affreuse & barbare digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se regle sur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre? Que feroit à votre avis, celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où regne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il iroit attendre son homme au coin d'une rue & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, & l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'est propre

qu'à faire de braves ſcélérats. Que cette méthode puiſſe fournir ſi l'on veut un ſupplément à la probité, par-tout où la probité regne ſon ſupplément n'eſt-il pas inutile, & que penſer de celui qui s'expoſe à la mort pour s'exempter d'être honnête homme ? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte & l'honneur n'ont point empêchés, ſont couverts & multipliés par la fauſſe honte & la crainte du blâme ? C'eſt elle qui rend l'homme hypocrite & menteur ; c'eſt elle qui lui fait verſer le ſang d'un ami pour un mot indiſcret qu'il devroit oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut ſouffrir. C'eſt elle qui transforme en furie infernale une fille abuſée & craintive. C'eſt elle, ô Dieu puiſſant ! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit.... Je ſens défaillir mon ame à cette idée horrible, & je rends grace au moins à celui qui ſonde les cœurs d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux qui n'inſpire que des forfaits & fait frémir la nature.

Rentrez donc en vous-même & conſidérez s'il vous eſt permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme &

d'exposer la vôtre pour satisfaire une barbare & dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable, & si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler ? Connoissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire, & si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire & dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable ? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le service étranger; avez-vous oublié que le citoyen doit sa vie à la patrie & n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des loix, à plus forte raison contre leur défense ? O mon ami ! si vous aimez sincérement la vertu, apprenez à la servir à sa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : Ce mot de vertu n'est-il donc pour vous qu'un vain nom, & ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être ?

Mais quels sont au fond ces inconvéniens ? Les murmures des gens oisifs,

des méchans, qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui & voudroient avoir toujours quelque histoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entre-égorger! si le philosophe & le sage se reglent dans les plus grandes affaires de la vie sur les discours insensés de la multitude, que sert tout cet appareil d'études, pour n'être au fond qu'un homme vulgaire? Vous n'osez donc sacrifier le ressentiment au devoir, à l'estime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuse de craindre la mort? Pesez les choses, mon bon ami, & vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche, que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut à toute force passer pour brave;

Ma verace valor, ben che negletto,
E' di se stesso a se freggio assai chiaro. (*a*)

Celui qui feint d'envisager la mort sans effroi, ment. Tout homme craint de mourir, c'est la grande loi des êtres sensibles,

(*a*) Mais la véritable valeur n'a pas besoin du témoignage d'autrui & tire sa gloire d'elle-même.

sibles, sans laquelle toute espece mortelle seroit bientôt détruite. Cette crainte est un simple mouvement de la nature, non-seulement indifférent, mais bon en lui-même & conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuse & blâmable, c'est qu'elle peut nous empêcher de bien faire & de remplir nos devoirs. Si la lâcheté n'étoit jamais un obstacle à la vertu, elle cesseroit d'être un vice. Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à son devoir ne sauroit être solidement vertueux, j'en conviens. Mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raison, quelle espece de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime ?

Quand il seroit vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre, quel mépris est le plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal ? Croyez-moi, celui qui s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, & ne craint que d'en être digne : car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature

des choses, & quand toute la terre approuveroit l'action que vous allez faire, elle n'en seroit pas moins honteuse. Mais il est faux qu'à s'en abstenir par vertu l'on se fasse mépriser. L'homme droit dont toute la vie est sans tache & qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide & n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre en toute rencontre juste & honnête ce qui lui est cher au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent, & dans une conduite si bien liée on juge d'une action sur toutes les autres.

Mais ſavez-vous ce qui rend cette modération ſi pénible à un homme ordinaire ? C'eſt la difficulté de la ſoutenir dignement. C'eſt la néceſſité de ne commettre enſuite aucune action blâmable. Car ſi la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre où l'on peut ſuppoſer un motif plus naturel ? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté, & l'on ſe moque avec raiſon d'un ſcrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes ſi ombrageux & ſi prompts à provoquer les autres ſont, pour la plupart, de très-malhonnêtes gens qui, de peur qu'on n'oſe leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere ? Eſt-ce à vous d'imiter de tels hommes ? Mettons encore à part les militaires de profeſſion qui vendent leur ſang à prix d'argent ; qui, voulant conſerver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, & ſavent à un écu près ce que

vaut leur vie. Mon ami, laiſſez battre tous ces gens-là. Rien n'eſt moins honorable que cet honneur dont ils font ſi grand bruit ; ce n'eſt qu'une mode inſenſée, une fauſſe imitation de vertu qui ſe pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'eſt point au pouvoir d'un autre, il eſt en lui-même & non dans l'opinion du peuple ; il ne ſe défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie integre & irréprochable, & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'eſt par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les tems à la véritable valeur avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur & ne puis ſouffrir les lâches ; je romprois avec un amant poltron que la crainte feroit fuir le danger, & je penſe comme toutes les femmes que le feu du courage anime celui de l'amour. Mais je veux que la valeur ſe montre dans les occaſions légitimes, & qu'on ne ſe hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme ſi l'on avoit peur de ne la pas

retrouver au besoin. Tel fait un effort & se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance & moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut ni l'exciter ni le retenir ; l'homme de bien le porte par-tout avec lui ; au combat contre l'ennemi ; dans un cercle en faveur des absens & de la vérité ; dans son lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les tems ; elle met toujours la vertu au-dessus des événemens, & ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. Telle est, mon ami, la sorte de courage que j'ai souvent louée, & que j'aime à trouver en vous. Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, férocité, c'est une lâcheté de s'y soumettre, & je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir, si je ne me trompe, que dans votre démêlé avec Milord Edouard, votre honneur n'est point intéressé ; que vous compromettez le mien

en recourant à la voie des armes ; que cette voie n'eſt ni juſte, ni raiſonnable, ni permiſe ; qu'elle ne peut s'accorder avec les ſentimens dont vous faites profeſſion ; qu'elle ne convient qu'à de malhonnêtes gens qui font ſervir la bravoure de ſupplément aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux Officiers qui ne ſe battent point par honneur mais par intérêt ; qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre ; que les inconvéniens auxquels on s'expoſe en la rejettant ſont inſéparables de la pratique des vrais devoirs & plus apparens que réels ; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir ſont toujours ceux dont la probité eſt la plus ſuſpecte. D'où je conclus que vous ne ſauriez en cette occaſion ni faire ni accepter un appel, ſans renoncer en même tems à la raiſon, à la vertu, à l'honneur, & à moi. Retournez mes raiſonnemens comme il vous plaira, entaſſez de votre part ſophiſme ſur ſophiſme ; il ſe trouvera toujours qu'un homme de courage n'eſt point un lâche, & qu'un homme de bien ne peut être un homme ſans honneur. Or je vous

ai démontré, ce me ſemble, que l'homme de courage dédaigne le duel, & que l'homme de bien l'abhorre.

J'ai cru, mon ami, dans une matiere auſſi grave, devoir faire parler la raiſon ſeule, & vous préſenter les choſes exactement telles qu'elles ſont. Si j'avois voulu les peindre telles que je les vois, & faire parler le ſentiment & l'humanité, j'aurois pris un langage fort différent. Vous ſavez que mon pere dans ſa jeuneſſe eut le malheur de tuer un homme en duel; cet homme étoit ſon ami; ils ſe battirent à regret, l'inſenſé point-d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie ôta pour jamais le repos à l'autre. Le triſte remords n'a pu depuis ce tems ſortir de ſon cœur; ſouvent dans la ſolitude on l'entend pleurer & gémir; il croit ſentir encore le fer pouſſé par ſa main cruelle entrer dans le cœur de ſon ami; il voit dans l'ombre de la nuit ſon corps pâle & ſanglant; il contemple en frémiſſant la plaie mortelle; il voudroit étancher le ſang qui coule; l'effroi le ſaiſit, il s'écrie, ce cadavre affreux ne ceſſe de le pourſuivre.

Depuis cinq ans qu'il a perdu le cher soutien de son nom & l'espoir de sa famille, il s'en reproche la mort comme un juste châtiment du Ciel, qui vengea sur son fils unique le pere infortuné qu'il priva du sien.

Je vous l'avoue; tout cela joint à mon aversion naturelle pour la cruauté m'inspire une telle horreur des duels, que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. Celui qui va se battre de gaieté de cœur n'est à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer une autre, & s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur ame, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au sang: ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature; ils deviennen par degrés cruels, insensibles; ils se jouent de la vie des autres, & la punition d'avoir pu manquer d'humanité est de la perdre enfin tout-à-fait. Que font-ils dans cet état? Réponds, veux-tu leur devenir semblable? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abrutissement; re-

doute le premier pas qui peut t'y conduire : ton ame est encore innocente & saine, ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie, par un effort sans vertu, un crime sans plaisir, un point-d'honneur sans raison.

Je ne t'ai rien dit de ta Julie ; elle gagnera, sans doute, à laisser parler ton cœur. Un mot, un seul mot, & je te livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'épouse : peut-être en ce moment dois-je porter celui de mere. Veux-tu me laisser veuve avant qu'un nœud sacré nous unisse ?

P. S. J'employe dans cette lettre une autorité à laquelle jamais homme sage n'a résisté. Si vous refusez de vous y rendre, je n'ai plus rien à vous dire; mais pensez-y bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer sur cet important sujet. Ce n'est pas au nom de la raison que je vous demande ce délai, c'est au mien. Souvenez-vous que j'use en cette occasion du droit que vous m'avez donné vous-même & qu'il s'étend au moins jusques-là.

LETTRE LVIII.

DE JULIE A MILORD EDOUARD.

CE n'eſt point pour me plaindre de vous, Milord, que je vous écris : puiſque vous m'outragez, il faut bien que j'aie avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête homme voulût déshonorer ſans ſujet une famille eſtimable ? Contentez donc votre vengeance, ſi vous la croyez légitime. Cette lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureuſe fille qui ne ſe conſolera jamais de vous avoir offenſé, & qui met à votre diſcrétion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui Milord, vos imputations étoient juſtes, j'ai un amant aimé ; il eſt maître de mon cœur & de ma perſonne ; la mort ſeule pourra briſer un nœud ſi doux. Cet amant eſt celui même que vous honoriez de votre amitié ; il en eſt digne, puiſqu'il vous aime & qu'il eſt vertueux. Cependant il va périr de votre main ; je ſais qu'il

faut du ſang à l'honneur outragé ; je ſais que ſa valeur même le perdra ; je ſais que dans un combat ſi peu redoutable pour vous, ſon intrépide cœur ira ſans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zele inconſidéré ; j'ai fait parler la raiſon. Hélas ! en écrivant ma lettre j'en ſentois l'inutilité, & quelque reſpect que je porte à ſes vertus, je n'en attends point de lui d'aſſez ſublimes pour le détacher d'un faux point-d'honneur. Jouiſſez d'avance du plaiſir que vous aurez de percer le ſein de votre ami : mais ſachez, homme barbare, qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouir de mes larmes & de contempler mon déſeſpoir. Non, j'en jure par l'amour qui gémit au fond de mon cœur ; ſoyez témoin d'un ſerment qui ne ſera point vain ; je ne ſurvivrai pas d'un jour à celui pour qui je reſpire, & vous aurez la gloire de mettre au tombeau d'un ſeul coup deux amans infortunés, qui n'eurent point envers vous de tort volontaire, & qui ſe plaiſoient à vous honorer.

On dit, Milord, que vous avez l'ame belle & le cœur ſenſible. S'ils vous laiſ-

ſent goûter en paix une vengeance que je ne puis comprendre & la douceur de faire des malheureux, puiſſent-ils quand je ne ſerai plus, vous inſpirer quelques ſoins pour un pere & une mere inconſolables, que la perte du ſeul enfant qui leur reſte va livrer à d'éternelles douleurs.

LETTRE LIX.

DE M. D'ORBE A JULIE.

JE me hâte, Mademoiſelle, ſelon vos ordres, de vous rendre compte de la commiſſion dont vous m'avez chargé. Je viens de chez Milord Edouard que j'ai trouvé ſouffrant encore de ſon entorſe, & ne pouvant marcher dans ſa chambre qu'à l'aide d'un bâton. Je lui ai remis votre lettre qu'il a ouverte avec empreſſement; il m'a paru ému en la liſant: il a rêvé quelque tems, puis il l'a relue une ſeconde fois avec une agitation plus ſenſible. Voici ce qu'il m'a dit en la finiſſant. *Vous ſavez, Monſieur, que les*

affaires d'honneur ont leurs regles dont on ne peut se départir : vous avez vu ce qui s'est passé dans celle-ci ; il faut qu'elle soit vuidée régulierement. Prenez deux amis, & donnez vous la peine de revenir ici demain matin avec eux ; vous saurez alors ma résolution. Je lui ai représenté que l'affaire s'étant passée entre nous, il seroit mieux qu'elle se terminât de même. *Je sais ce qui convient*, m'a-t-il dit brusquement, *& ferai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis, ou je n'ai plus rien à vous dire.* Je suis sorti là-dessus, cherchant inutilement dans ma tête quel peut être son bizarre dessein ; quoi qu'il en soit j'aurai l'honneur de vous voir ce soir, & j'exécuterai demain ce que vous me prescrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au rendez-vous avec mon cortége, je le composerai de gens dont je sois sûr à tout événement.

LETTRE LX.

A JULIE.

CALME tes allarmes, tendre & chére Julie, & ſur le récit de ce qui vient de ſe paſſer connois & partage les ſentimens que j'éprouve.

J'étois ſi rempli d'indignation quand je reçus ta lettre, qu'à peine pus-je la lire avec l'attention qu'elle méritoit. J'avois beau ne la pouvoir réfuter ; l'aveugle colere étoit la plus forte. Tu peux avoir raiſon, diſois-je en moi-même, mais ne me parle jamais de te laiſſer avilir. Duſſai-je te perdre & mourir coupable, je ne ſouffrirai point qu'on manque au reſpect qui t'eſt dû, & tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie, tu ſeras honorée de tout ce qui t'approche comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant ſur les huit jours que tu me demandois ; l'accident de Milord Edouard & mon vœu d'obéiſſance concouroient à rendre ce délai néceſſaire. Réſolu, ſelon tes or-

dres, d'employer cet intervalle à méditer ſur le ſujet de ta lettre, je m'occupois ſans ceſſe à la relire & à y réfléchir, non pour changer de ſentiment, mais pour juſtifier le mien.

J'avois repris ce matin cette lettre trop ſage & trop judicieuſe à mon gré, & je la reliſois avec inquiétude, quand on a frappé à la porte de ma chambre. Un moment après j'ai vu entrer Milord Edouard ſans épée, appuyé ſur une canne; trois perſonnes le ſuivoient, parmi leſquelles j'ai reconnu M. d'Orbe. Surpris de cette viſite imprévue, j'attendois en ſilence ce qu'elle devoit produire, quand Edouard m'a prié de lui donner un moment d'audience, & de le laiſſer agir & parler ſans l'interrompre. Je vous en demande, a-t-il dit, votre parole; la préſence de ces Meſſieurs, qui ſont de vos amis, doit vous répondre que vous ne l'engagez pas indiſcretement. Je l'ai promis ſans balancer; à peine avois-je achevé que j'ai vu avec l'étonnement que tu peux concevoir Milord Edouard à genoux devant moi. Surpris d'une ſi étrange attitude, j'ai voulu ſur le champ le rele-

ver ; mais après m'avoir rappellé ma promesse, il m'a parlé dans ces termes. « Je » viens, Monsieur, rétracter hautement » les discours injurieux que l'ivresse m'a » fait tenir en votre présence : leur in- » justice les rend plus offensans pour » moi que pour vous, & je m'en dois » l'authentique désaveu. Je me soumets » à toute la punition que vous voudrez » m'imposer, & je ne croirai mon hon- » neur rétabli que quand ma faute se- » ra réparée. A quelque prix que ce soit, » accordez-moi le pardon que je vous » demande, & me rendez votre ami- » tié ». Milord, lui ai-je dit aussi-tôt, je reconnois maintenant votre ame grande & généreuse ; & je sais bien distinguer en vous les discours que le cœur dicte de ceux que vous tenez quand vous n'êtes pas à vous-même ; qu'ils soient à jamais oubliés. A l'instant, je l'ai soutenu en se relevant, & nous nous sommes embrassés. Après cela Milord se tournant vers les spectateurs, leur a dit ; *Messieurs, je vous remercie de votre complaisance. De braves gens comme vous*, a-t-il ajouté d'un air fier & d'un ton animé, *sen-*

tent

tent que celui qui répare ainsi ses torts, n'en fait endurer de personne. Vous pouvez publier ce que vous avez vu. Ensuite il nous a tous quatre invités à souper pour ce soir, & ces Messieurs sont sortis.

A peine avons-nous été seuls qu'il est revenu m'embrasser d'une maniere plus tendre & plus amicale; puis me prenant la main & s'asseyant à côté de moi; heureux mortel, s'est-il écrié, jouissez d'un bonheur dont vous êtes digne. Le cœur de Julie est à vous; puissiez-vous tous deux.... que dites-vous, Milord? ai-je interrompu; perdez-vous le sens? Non, m'a-t-il dit en souriant, mais peu s'en est falu que je ne le perdisse, & c'en étoit fait de moi, peut-être, si celle qui m'ôtoit la raison ne me l'eût rendue. Alors il m'a remis une lettre que j'ai été surpris de voir écrite d'une main qui n'en écrivit jamais à d'autre homme (1) qu'à moi. Quels mouvemens j'ai senti à sa lecture! Je voyois une amante incomparable vouloir se perdre

(1) Il en faut, je pense, excepter son pere.

pour me ſauver, & je reconnoiſſois Julie. Mais quand je ſuis parvenu à cet endroit où elle jure de ne pas ſurvivre au plus fortuné des hommes, j'ai frémi des dangers que j'avois courus, j'ai murmuré d'être trop aimé, & mes terreurs m'ont fait ſentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah! rends-moi le courage dont tu me prives; j'en avois pour braver la mort qui ne menaçoit que moi ſeul, je n'en ai point pour mourir tout entier.

Tandis que mon ame ſe livroit à ces réflexions ameres, Edouard me tenoit des diſcours auxquels j'ai donné d'abord peu d'attention; cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi; car ce qu'il m'en diſoit plaiſoit à mon cœur & n'excitoit plus ma jalouſie. Il m'a paru pénétré de regret d'avoir troublé nos feux & ton repos; tu es ce qu'il honore le plus au monde, & n'oſant te porter les excuſes qu'il m'a faites, il m'a prié de les recevoir en ton nom & de te les faire agréer. Je vous ai regardé, m'a-t-il dit, comme ſon repréſentant, & n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime,

ne pouvant ſans la compromettre m'adreſſer à ſa perſonne ni même la nommer. Il avoue avoir conçu pour toi les ſentimens dont on ne peut ſe défendre en te voyant avec trop de ſoin; mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais inſpiré ni prétention ni eſpoir ; il les a tous ſacrifiés aux nôtres à l'inſtant qu'ils lui ont été connus, & le mauvais propos qui lui eſt échappé étoit l'effet du punch & non de la jalouſie. Il traite l'amour en philoſophe qui croit ſon ame au-deſſus des paſſions : pour moi, je ſuis trompé s'il n'en a déjà reſſenti quelqu'une qui ne permet plus à d'autres de germer profondément. Il prend l'épuiſement du cœur pour l'effort de la raiſon, & je ſais bien qu'aimer Julie & renoncer à elle n'eſt pas une vertu d'homme.

Il a deſiré de ſavoir en détail l'hiſtoire de nos amours, & les cauſes qui s'oppoſent au bonheur de ton ami; j'ai cru qu'après ta lettre une demi-confidence étoit dangereuſe & hors de propos ; je l'ai faite entiere, & il m'a écouté avec une attention qui m'atteſ-

toit sa sincérité. J'ai vu plus d'une fois ses yeux humides & son ame attendrie; je remarquois sur-tout l'impression puissante que tous les triomphes de la vertu faisoient sur son ame, & je crois avoir acquis à Claude Anet un nouveau protecteur qui ne sera pas moins zélé que ton pere. Il n'y a, m'a-t-il dit, ni incidens ni aventures dans ce que vous m'avez raconté, & les catastrophes d'un Roman m'attacheroient beaucoup moins; tant les sentimens suppléent aux situations, & les procédés honnêtes aux actions éclatantes, Vos deux ames sont si extraordinaires qu'on n'en peut juger sur les regles communes; le bonheur n'est pour vous ni sur la même route ni de la même espece que celui des autres hommes; ils ne cherchent que la puissance & les regards d'autrui; il ne vous faut que la tendresse & la paix. Il s'est joint à votre amour une émulation de vertu qui vous éleve, & vous vaudriez moins l'un & l'autre si vous ne vous étiez point aimés. L'amour passera, ose-t-il ajouter, (pardonnons-lui ce blasphême prononcé dans l'igno-

rance de son cœur.) L'amour passera, dit-il, & les vertus resteront. Ah ! puissent-elles durer autant que lui, ma Julie ! le Ciel n'en demandera pas davantage.

Enfin je vois que la dureté philosophique & nationale n'altere point dans cet honnête Anglois l'humanité naturelle, & qu'il s'intéresse véritablement à nos peines. Si le crédit & la richesse nous pouvoient être utiles, je crois que nous aurions lieu de compter sur lui. Mais hélas ! de quoi servent la puissance & l'argent pour rendre les cœurs heureux ?

Cet entretien, durant lequel nous ne comptions pas les heures, nous a menés jusqu'à celle du dîné ; j'ai fait apporter un poulet, & après le dîné nous avons continué de causer. Il m'a parlé de sa démarche de ce matin, & je n'ai pu m'empêcher de témoigner quelque surprise d'un procédé si authentique & si peu mesuré : mais, outre la raison qu'il m'en avoit déjà donnée, il a ajouté qu'une demi-satisfaction étoit indigne d'un homme de courage ; qu'il la faloit complette on nulle ; de peur qu'on ne s'a-

vilît sans rien réparer, & qu'on ne fît attribuer à la crainte une démarche faite à contre-cœur & de mauvaise grace. D'ailleurs, a-t-il ajouté, ma réputation est faite ; je puis être juste sans soupçon de lâcheté ; mais vous qui êtes jeune & débutez dans le monde, il faut que vous sortiez si net de la premiere affaire, qu'elle ne tente personne de vous en susciter une seconde. Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme ; c'est-à-dire, à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron qu'eux, & aux dépens duquel ils puissent se faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur comme vous la nécessité de châtier sans gloire un de ces gens-là, & j'aime mieux, s'ils ont besoin de leçon qu'ils la reçoivent de moi que de vous ; car une affaire de plus n'ôte rien à celui qui en a déjà eu plusieurs : mais en avoir une est toujours une sorte de tache, & l'amant de Julie en doit être exempt.

Voilà l'abrégé de ma longue conversation avec Milord Edouard. J'ai cru nécessaire de t'en rendre compte afin que

tu me prescrives la maniere dont je dois me comporter avec lui.

Maintenant que tu dois être tranquillisée, chasse je t'en conjure, les idées funestes qui t'occupent depuis quelques jours. Songe aux ménagemens qu'exige l'incertitude de ton état actuel. Oh si bientôt tu pouvois tripler mon être ! Si bientôt un gage adoré . . . . espoir déjà trop déçu viendrois-tu m'abuser encore ? . . . . ô desirs ! ô crainte ! ô perplexités ! Charmante amie de mon cœur ! vivons pour nous aimer, & que le Ciel dispose du reste.

P. S. J'oubliois de te dire que Milord m'a remis ta lettre, & que je n'ai point fait difficulté de la recevoir, ne jugeant pas qu'un pareil dépôt doive rester entre les mains d'un tiers. Je te la rendrai à notre premiere entrevue ; car quant à moi, je n'en ai plus à faire. Elle est trop bien écrite au fond de mon cœur pour que jamais j'aie besoin de la relire.

LETTRE LXI.

DE JULIE.

AMÈNE demain Milord Edouard que je me jette à ſes pieds comme il s'eſt mis aux tiens. Quelle grandeur ! quelle généroſité ! O que nous ſommes petits devant lui ! Conſerve ce précieux ami comme la prunelle de ton œil. Peut-être vaudroit-il moins s'il étoit plus tempérant ; jamais homme ſans défauts eut-il de grandes vertus?

Mille angoiſſes de toute eſpece m'avoient jettée dans l'abattement ; ta lettre eſt venue ranimer mon courage éteint. En diſſipant mes terreurs elle m'a rendu mes peines plus ſupportables. Je me ſens maintenant aſſez de force pour ſouffrir. Tu vis, tu m'aimes, ton ſang, le ſang de ton ami n'ont point été répandus & ton honneur eſt en ſûreté : je ne ſuis donc pas tout-à-fait miſérable.

Ne manque pas au rendez-vous de demain. Jamais je n'eus ſi grand beſoin

de te voir, ni si peu d'espoir de te voir long-tems. Adieu mon cher & unique ami. Tu n'as pas bien dit, ce me semble; vivons pour nous aimer. Ah! il faloit dire; aimons-nous pour vivre.

LETTRE LXII.

DE CLAIRE A JULIE.

FAUDRA-T-IL toujours, aimable cousine, ne remplir envers toi que les plus tristes devoirs de l'amitié? Faudra-t-il toujours dans l'amertume de mon cœur affliger le tien par de cruels avis? Hélas! tous nos sentimens nous sont communs, tu le sais bien & je ne saurois t'annoncer de nouvelles peines que je ne les aie déjà senties. Que ne puis-je te cacher ton infortune sans l'augmenter! ou que la tendre amitié n'a-t-elle autant de charmes que l'amour! Ah! que j'effacerois promptement tous les chagrins que je te donne!

Hier après le concert, ta mere en s'en retournant ayant accepté le bras de ton

ami, & toi celui de M. d'Orbe, nos deux peres resterent avec Milord à parler de politique ; sujet dont je suis si excédée que l'ennui me chassa dans ma chambre. Une demi-heure après, j'entendis nommer ton ami plusieurs fois avec assez de véhémence : je connus que la conversation avoit changé d'objet & je prêtai l'oreille. Je jugeai par la suite du discours qu'Edouard avoit osé proposer ton mariage avec ton ami, qu'il appelloit hautement le sien, & auquel il offroit de faire en cette qualité un établissement convenable. Ton pere avoit rejetté avec mépris cette proposition, & c'étoit là-dessus que les propos commençoient à s'échauffer. Sachez, lui disoit Milord, malgré vos préjugés, qu'il est de tous les hommes le plus digne d'elle, & peut-être le plus propre à la rendre heureuse. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes il les a reçus de la nature, & il y a ajouté tous les talens qui ont dépendu de lui. Il est jeune, grand, bienfait, robuste, adroit ; il a de l'éducation, du sens, des mœurs, du courage ; il a l'esprit orné, l'ame

ſaine, que lui manque-t-il donc pour mériter votre aveu ? La fortune ? Il l'aura. Le tiers de mon bien ſuffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud, j'en donnerai s'il le faut jusqu'à la moitié. La nobleſſe ? Vaine prérogative dans un pays où elle eſt plus nuiſible qu'utile. Mais il l'a encore, n'en doutez pas, non point écrite d'encre en de vieux parchemins, mais gravée au fond de ſon cœur en caracteres ineffaçables. En un mot ſi vous préférez la raiſon au préjugé, & ſi vous aimez mieux votre fille que vos titres, c'eſt à lui que vous la donnerez.

Là-deſſus ton pere s'emporta vivement. Il traita la propoſition d'abſurde & de ridicule. Quoi ! Milord, dit-il, un homme d'honneur comme vous peut-il ſeulement penſer que le dernier rejetton d'une famille illuſtre aille éteindre ou dégrader ſon nom dans celui d'un Quidam ſans aſyle, & réduit à vivre d'aumônes ?...... Arrêtez, interrompit Edouard, vous parlez de mon ami, ſongez que je prends pour moi tous les outrages qui lui ſont faits en ma préſen-

ce, & que les noms injurieux à un homme d'honneur le sont encore plus à celui qui les prononce. De tels quidams sont plus respectables que tous les Houbereaux de l'Europe, & je vous défie de trouver aucun moyen plus honorable d'aller à la fortune que les hommages de l'estime & les dons de l'amitié. Si le gendre que je vous propose ne compte point, comme vous, une longue suite d'ayeux toujours incertains, il sera le fondement & l'honneur de sa maison comme votre premier ancêtre le fut de la vôtre. Vous seriez-vous donc tenu pour déshonoré par l'alliance du chef de votre famille, & ce mépris ne rejailliroit-il pas sur vous-même? Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable? Jugeons du passé par le présent; sur deux ou trois Citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes, mille coquins annoblissent tous les jours leur famille; & que prouvera cette noblesse dont leurs descendans seront si fiers, sinon les vols & l'infamie de leur ancêtre

(1). On voit, je l'avoue, beaucoup de malhonnêtes gens parmi les roturiers; mais il y a toujours vingt à parier contre un qu'un gentilhomme defcend d'un fripon. Laiffons, fi vous voulez l'origine à part, & pefons le mérite & les fervices. Vous avez porté les armes chez un Prince étranger, fon pere les a portées gratuitement pour la patrie. Si vous avez bien fervi, vous avez été bien payé, & quelque honneur que vous ayez acquis à la guerre, cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

De quoi s'honore donc, continua Milord Edouard, cette nobleffe dont vous êtes fi fier? Que fait-elle pour la gloire de la patrie ou le bonheur du genre humain? Mortelle ennemie des loix & de la liberté qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des pays où elle brille, fi ce n'eft la force de la tyrannie & l'oppreffion des peuples? Ofez-vous dans une Répu-

---

(1) Les lettres de nobleffe font rares en ce fiécle, & même elles y ont été illuftrées au moins une fois. Mais quant à la nobleffe qui s'acquiert à prix d'argent & qu'on achete avec des charges, tout ce que j'y vois de plus honorable eft le privilége de n'être pas pendu.

blique vous honorer d'un état destructeur des vertus & de l'humanité ? D'un état où l'on se vante de l'esclavage, & où l'on rougit d'être homme ? Lisez les annales de votre patrie ; en quoi votre ordre a-t-il bien mérité d'elle ? Quels nobles comptez-vous parmi ses libérateurs ? Les *Furst*, les *Tell*, les *Stouffacher* étoient-ils gentilshommes ? Quelle est donc cette gloire insensée dont vous faites tant de bruit ? Celle de servir un homme, & d'être à charge à l'Etat.

Conçois, ma chére, ce que je souffrois de voir cet honnête homme nuire ainsi par une âpreté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il vouloit servir. En effet, ton pere irrité par tant d'invectives piquantes quoique générales, se mit à les repousser par des personnalités. Il dit nettement à Milord Edouard que jamais homme de sa condition n'avoit tenu les propos qui venoient de lui échapper. Ne plaidez point inutilement la cause d'autrui, ajouta-t-il d'un ton brusque ; tout grand seigneur que vous êtes, je doute que vous pussiez bien défendre la vôtre sur le sujet en question. Vous demandez

ma fille pour votre ami prétendu ſans ſavoir ſi vous-même feriez bon pour elle, & je connois aſſez la nobleſſe d'Angleterre pour avoir ſur vos diſcours une médiocre opinion de la vôtre.

Pardieu! dit Milord, quoique vous penſiez de moi, je ſerois bien fâché de n'avoir d'autre preuve de mon mérite que celui d'un homme mort depuis cinq cens ans. Si vous connoiſſez la nobleſſe d'Angleterre, vous ſavez qu'elle eſt la plus éclairée, la mieux inſtruite, la plus ſage & la plus brave de l'Europe : avec cela, je n'ai pas beſoin de chercher ſi elle eſt la plus antique ; car quand on parle de ce qu'elle eſt, il n'eſt pas queſtion de ce qu'elle fut. Nous ne ſommes point, il eſt vrai, les eſclaves du Prince mais ſes amis, ni les tyrans du peuple mais ſes chefs. Garants de la liberté, ſoutiens de la patrie & appuis du trône, nous formons un invincible équilibre entre le peuple & le Roi. Notre premier devoir eſt envers la Nation ; le ſecond, envers celui qui la gouverne : ce n'eſt pas ſa volonté mais ſon droit que nous conſultons. Miniſtres ſuprêmes des loix dans

la chambre des Pairs, quelquefois même législateurs, nous rendons également justice au peuple & au Roi, & nous ne souffrons point que personne dise, *Dieu & mon épée*, mais seulement, *Dieu & mon droit.*

Voilà, Monsieur, continua-t-il, quelle est cette noblesse respectable, ancienne autant qu'aucune autre, mais plus fiere de son mérite que de ses ancêtres, & dont vous parlez sans la connoître. Je ne suis point le dernier en rang dans cet ordre illustre, & crois, malgré vos prétentions vous valoir à tous égards. J'ai une sœur à marier : elle est noble, jeune, aimable, riche; elle ne cede à Julie que par les qualités que vous comptez pour rien. Si quiconque a senti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs ses yeux & son cœur, quel honneur je me ferois d'accepter avec rien pour mon beau-frere celui que je vous propose pour gendre avec la moitié de mon bien!

Je connus à la réplique de ton pere que cette conversation ne faisoit que l'aigrir, & quoique pénétrée d'admiration pour

pour la générosité de Milord Edouard, je sentis qu'un homme aussi peu liant que lui n'étoit propre qu'à ruiner à jamais la négociation qu'il avoit entreprise. Je me hâtai donc de rentrer avant que les choses allassent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien, & l'on se sépara le moment d'après assez froidement. Quant à mon pere, je trouvai qu'il se comportoit très-bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la proposition; mais voyant que ton pere n'y vouloit point entendre, & que la dispute commençoit à s'animer, il se retourna comme de raison du parti de son beau-frere, & en interrompant à propos l'un & l'autre par des discours modérés, il les retint tous deux dans des bornes dont ils seroient vraisemblablement sortis s'ils fussent restés tête-à-tête. Après leur départ, il me fit confidence de ce qui venoit de se passer, & comme je prévis où il en alloit venir, je me hâtai de lui dire que les choses étant en cet état, il ne convenoit plus que la personne en question te vît si souvent ici, & qu'il ne conviendroit pas même qu'il y vînt du tout,

ſi ce n'étoit faire une eſpece d'affront à M. d'Orbe dont il étoit l'ami ; mais que je le prierois de l'amener plus rarement ainſi que Milord Edouard. C'eſt, ma chére, tout ce que j'ai pu faire de mieux pour ne leur pas fermer tout-à-fait ma porte.

Ce n'eſt pas tout. La criſe où je te vois me force à revenir ſur mes avis précédens. L'affaire de Milord Edouard & de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'attendre. Quoique M. d'Orbe ait gardé le ſecret ſur le fond de la querelle, trop d'indices le décelent pour qu'il puiſſe reſter caché. On ſoupçonne, on conjecture, on te nomme : le rapport du Guet n'eſt pas ſi bien étouffé qu'on ne s'en ſouvienne, & tu n'ignores pas qu'aux yeux du public la vérité ſoupçonnée eſt bien près de l'évidence. Tout ce que je puis te dire pour ta conſolation c'eſt qu'en général on approuve ton choix, & qu'on verroit avec plaiſir l'union d'un ſi charmant couple; ce qui me confirme que ton ami s'eſt bien comporté dans ce pays & n'y eſt gueres moins aimé que toi. Mais que fait

la voix publique à ton inflexible pere ? Tous ces bruits lui sont parvenus ou lui vont parvenir, & je frémis de l'effet qu'ils peuvent produire, si tu ne te hâtes de prévenir sa colere. Tu dois t'attendre de sa part à une explication terrible pour toi-même, & peut-être à pis encore pour ton ami : non que je pense qu'il veuille à son âge se mesurer avec un jeune homme qu'il ne croit pas digne de son épée ; mais le pouvoir qu'il a dans la ville lui fourniroit, s'il le vouloit, mille moyens de lui faire un mauvais parti, & il est à craindre que sa fureur ne lui en inspire la volonté.

Je t'en conjure à genoux, ma douce amie, songe aux dangers qui t'environnent, & dont le risque augmente à chaque instant. Un bonheur inoui t'a préservée jusqu'à présent au milieu de tout cela ; tandis qu'il en est tems encore, mets le sceau de la prudence au mystere de tes amours, & ne pousse pas à bout la fortune, de peur qu'elle n'enveloppe dans tes malheurs celui qui les aura causés. Crois-moi, mon ange, l'avenir est incertain ; mille événemens peuvent, avec

le tems, offrir des ressources inespérées ; mais quant à présent, je te l'ai dit & le répete plus fortement ; éloigne ton ami, ou tu es perdue.

LETTRE LXIII.

DE JULIE A CLAIRE.

TOUT ce que tu avois prévu, ma chére, est arrivé. Hier une heure après notre retour, mon pere entra dans la chambre de ma mere, les yeux étincellans, le visage enflammé, dans un état en un mot où je ne l'avois jamais vu. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle ou qu'il alloit la chercher, & ma conscience agitée me fit trembler d'avance.

Il commença par apostropher vivement, mais en général, les meres de famille qui appellent indiscretement chez elles de jeunes gens sans état & sans nom, dont le commerce n'attire que honte & déshonneur à celles qui les écoutent. Ensuite voyant que cela ne suffisoit pas pour

arracher quelque réponse d'une femme intimidée, il cita sans ménagement en exemple ce qui s'étoit passé dans notre maison, depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel-esprit, un diseur de riens, plus propre à corrompre une fille sage qu'à lui donner aucune bonne instruction. Ma mere, qui vit qu'elle gagneroit peu de chose à se taire, l'arrêta sur ce mot de corruption, & lui demanda ce qu'il trouvoit dans la conduite ou dans la réputation de l'honnête homme dont il parloit, qui pût autoriser de pareils soupçons. Je n'ai pas cru, ajouta-t-elle, que l'esprit & le mérite fussent des titres d'exclusion dans la société. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maison si les talens & les mœurs n'en obtiennent pas l'entrée? A des gens sortables, Madame, reprit-il en colere, qui puissent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offensé. Non, dit-elle, mais à des gens de bien qui ne l'offensent point. Apprenez, dit-il, que c'est offenser l'honneur d'une maison que d'oser en solliciter l'alliance sans titres pour l'obtenir. Loin de voir en cela, dit ma mere, une offen-

se, je n'y vois au contraire, qu'un témoignage d'estime. D'ailleurs, je ne sache point que celui contre qui vous vous emportez ait rien fait de semblable à votre égard. Il l'a fait, Madame, & fera pis encore si je n'y mets ordre; mais je veillerai, n'en doutez pas, aux soins que vous remplissez si mal.

Alors commença une dangereuse altercation qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles étoient ignorés de mes parens, mais durant laquelle ton indigne cousine eût voulu être à cent pieds sous terre. Imagine-toi la meilleure & la plus abusée des meres faisant l'éloge de sa coupable fille, & la louant, hélas! de toutes les vertus qu'elle a perdues, dans les termes les plus honorables, ou pour mieux dire, les plus humilians. Figure-toi un pere irrité, prodigue d'expressions offensantes, & qui dans tout son emportement n'en laisse pas échapper une qui marque le moindre doute sur la sagesse de celle que le remords déchire & que la honte écrase en sa présence. O quel incroyable tourment d'une conscience avilie, de se reprocher des cri-

mes que la colere & l'indignation ne pourroient ſoupçonner ! Quel poids accablant & inſupportable que celui d'une fauſſe louange, & d'une eſtime que le cœur rejette en ſecret ! Je m'en ſentois tellement oppreſſée, que pour me délivrer d'un ſi cruel ſupplice j'étois prête à tout avouer, ſi mon pere m'en eût laiſſé le tems ; mais l'impétuoſité de ſon emportement lui faiſoit redire cent fois les mêmes choſes, & changer à chaque inſtant de ſujet. Il remarqua ma contenance baſſe, éperdue, humiliée, indice de mes remords. S'il n'en tira pas la conſéquence de ma faute, il en tira celle de mon amour ; & pour m'en faire plus de honte, il en outragea l'objet en des termes ſi odieux & ſi mépriſans, que je ne pus, malgré tous mes efforts, le laiſſer pourſuivre ſans l'interrompre.

Je ne ſais, ma chére, où je trouvai tant de hardieſſe, & quel moment d'égarement me fit oublier ainſi le devoir & la modeſtie ; mais ſi j'oſai ſortir un inſtant d'un ſilence reſpectueux, j'en portai, comme tu vas voir, aſſez rudement la peine. Au nom du Ciel, lui dis-je,

daignez vous appaiſer ; jamais un homme digne de tant d'injures ne ſera dangereux pour moi. A l'inſtant, mon pere qui crut ſentir un reproche à travers ces mots, & dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte, s'élança ſur ta pauvre amie : pour la premiere fois de ma vie, je reçus un ſoufflet qui ne fut pas le ſeul ; & ſe livrant à ſon tranſport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté, il me maltraita ſans ménagement, quoique ma mere ſe fût jettée entre deux, m'eût couverte de ſon corps, & eût reçu quelques-uns des coups qui m'étoient portés. En reculant pour les éviter je fis un faux pas, je tombai, & mon viſage alla donner contre le pied d'une table qui me fit ſaigner.

Ici finit le triomphe de la colere, & commença celui de la nature. Ma chute, mon ſang, mes larmes, celles de ma mere l'émurent. Il me releva avec un air d'inquiétude & d'empreſſement, & m'ayant aſſiſe ſur une chaiſe, ils rechercherent tous deux avec ſoin ſi je n'étois point bleſſée. Je n'avois qu'une légere contuſion au front, & ne ſaignois que

du nez. Cependant, je vis au changement d'air & de voix de mon pere, qu'il étoit mécontent de ce qu'il venoit de faire. Il ne revint point à moi par des caresses, la dignité paternelle ne souffroit pas un changement si brusque; mais il revint à ma mere avec de tendres excuses, & je voyois si bien, aux regards qu'il jettoit furtivement sur moi, que la moitié de tout cela m'étoit indirectement adressée. Non, ma chére, il n'y a point de confusion si touchante que celle d'un tendre pere qui croit s'être mis dans son tort. Le cœur d'un pere sent qu'il est fait pour pardonner, & non pour avoir besoin de pardon.

Il étoit l'heure de souper; on le fit retarder pour me donner le tems de me remettre; & mon pere ne voulant pas que les domestiques fussent témoins de mon désordre m'alla chercher lui-même un verre d'eau, tandis que ma mere me bassinoit le visage. Hélas! cette pauvre maman! Déjà languissante & valétudinaire, elle se seroit bien passée d'une pareille scene, & n'avoit gueres moins besoin de secours que moi.

A table, il ne me parla point; mais ce silence étoit de honte & non de dédain; il affectoit de trouver bon chaque plat pour dire à ma mere de m'en servir, & ce qui me toucha le plus sensiblement, fut de m'appercevoir qu'il cherchoit les occasions de nommer sa fille, & non pas Julie comme à l'ordinaire.

Après le souper, l'air se trouva si froid que ma mere fit faire du feu dans sa chambre. Elle s'assit à l'un des coins de la cheminée & mon pere à l'autre. J'allois prendre une chaise pour me placer entre eux, quand m'arrêtant par ma robe & me tirant à lui sans rien dire, il m'assit sur ses genoux. Tout cela se fit si promptement, & par une sorte de mouvement si involontaire, qu'il en eut une espece de repentir le moment d'après. Cependant j'étois sur ses genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire, & ce qu'il y avoit de pis pour la contenance, il faloit me tenir embrassée dans cette gênante attitude. Tout cela se faisoit en silence; mais je sentois de tems en tems ses bras se presser contre mes flancs avec

un soupir assez mal étouffé. Je ne sais quelle mauvaise honte empêchoit ses bras paternels de se livrer à ces douces étreintes ; une certaine gravité qu'on n'osoit quitter, une certaine confusion qu'on n'osoit vaincre, mettoient entre un pere & sa *fille* ce charmant embarras que la pudeur & l'amour donnent aux amans ; tandis qu'une tendre mere, transportée d'aise, dévoroit en secret un si doux spectacle. Je voyois, je sentois tout cela, mon ange, & ne pus tenir plus longtems à l'attendrissement qui me gagnoit. Je feignis de glisser ; je jettai pour me retenir un bras au cou de mon pere ; je penchai mon visage sur son visage vénérable, & dans un instant il fut couvert de mes baisers & inondé de mes larmes. Je sentis à celles qui lui couloient des yeux qu'il étoit lui-même soulagé d'une grande peine ; ma mere vint partager nos transports. Douce & paisible innocence, tu manquas seule à mon cœur pour faire de cette scene de la nature le plus délicieux moment de ma vie !

Ce matin, la lassitude & le ressentiment de ma chûte m'ayant retenue au

lit un peu tard, mon pere est entré dans ma chambre avant que je fusse levée ; il s'est assis à côté de mon lit en s'informant tendrement de ma santé ; il a pris une de mes mains dans les siennes, il s'est abaissé jusqu'à la baiser plusieurs fois en m'appellant sa chére fille, & me témoignant du regret de son emportement. Pour moi je lui ai dit, & je le pense, que je serois trop heureuse d'être battue tous les jours au même prix, & qu'il n'y a point de traitement si rude qu'une seule de ses caresses n'efface au fond de mon cœur.

Après cela prenant un ton plus grave, il m'a remise sur le sujet d'hier & m'a signifié sa volonté en termes honnêtes, mais précis. Vous savez, m'a-t-il dit, à qui je vous destine, je vous l'ai déclaré dès mon arrivée, & ne changerai jamais d'intention sur ce point. Quant à l'homme dont m'a parlé Milord Edouard, quoique je ne lui dispute point le mérite que tout le monde lui trouve, je ne sais s'il a conçu de lui-même le ridicule espoir de s'allier à moi, ou si quelqu'un a pu le lui inspirer ; mais

quand je n'aurois perſonne en vue & qu'il auroit toutes les guinées de l'Angleterre, ſoyez ſûre que je n'accepterois jamais un tel gendre. Je vous défends de le voir & de lui parler de votre vie, & cela, autant pour la ſureté de la ſienne que pour votre honneur. Quoique je me ſois toujours ſenti peu d'inclination pour lui, je le hais ſur-tout à préſent pour les excès qu'il m'a fait commettre, & ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots, il eſt ſorti ſans attendre ma réponſe, & preſque avec le même air de ſévérité qu'il venoit de ſe reprocher. Ah ! ma couſine, quels monſtres d'enfer ſont ces préjugés, qui dépravent les meilleurs cœurs, & font taire à chaque inſtant la nature ?

Voilà, ma Claire, comment s'eſt paſſée l'explication que tu avois prévue, & dont je n'ai pu comprendre la cauſe juſqu'à ce que ta lettre me l'ait appriſe. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'eſt faite en moi, mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me ſemble que je tourne les yeux avec plus de

regret ſur l'heureux tems où je vivois tranquille & contente au ſein de ma famille, & que je ſens augmenter le ſentiment de ma faute, avec celui des biens qu'elle m'a fait perdre. Dis, cruelle! dis-le moi ſi tu l'oſes, le tems de l'amour ſeroit-il paſſé & faut-il ne ſe plus revoir? Ah! ſens-tu bien tout ce qu'il y a de ſombre & d'horrible dans cette funeſte idée? Cependant l'ordre de mon pere eſt précis, le danger de mon amant eſt certain! Sais-tu ce qui réſulte en moi de tant de mouvemens oppoſés qui s'entredétruiſent? Une ſorte de ſtupidité qui me rend l'ame preſque inſenſible, & ne me laiſſe l'uſage ni des paſſions ni de la raiſon. Le moment eſt critique, tu me l'as dit & je le ſens; cependant, je ne fus jamais moins en état de me conduire. J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime: je ſuis prête à m'évanouir à chaque ligne & n'en ſaurois tracer deux de ſuite. Il ne me reſte que toi, ma douce amie, daigne penſer, parler, agir pour moi; je remets mon ſort en tes mains; quelque parti que tu prennes je confirme d'avance tout ce que tu feras;

je confie à ton amitié ce pouvoir funeste que l'amour m'a vendu si cher. Sépare-moi pour jamais de moi-même ; donne-moi la mort s'il faut que je meure, mais ne me force pas à me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange ! ma protectrice ! quel horrible emploi je te laisse ! auras-tu le courage de l'exercer ? Sauras-tu bien en adoucir la barbarie ? Hélas ! ce n'est pas mon cœur seul qu'il faut déchirer. Claire, tu le sais, tu le sais, comment je suis aimée ! je n'ai pas même la consolation d'être la plus à plaindre. De grace ! fais parler mon cœur par ta bouche ; pénetre le tien de la tendre commisération de l'amour ; console un infortuné ! Dis-lui cent fois .... Ah ! dis-lui .... Ne crois-tu pas, chére amie, que malgré tous les préjugés, tous les obstacles, tous les revers, le Ciel nous a faits l'un pour l'autre ? Oui, oui, j'en suis sûre ; il nous destine à être unis. Il m'est impossible de perdre cette idée ; il m'est impossible de renoncer à l'espoir qui la suit. Dis-lui qu'il se garde lui-même du découragement & du désespoir.

Ne t'amuſe point à lui demander en mon nom amour & fidélité ; encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'aſſurance n'en eſt-elle pas au fond de nos ames ? Ne ſentons-nous pas qu'elles ſont indiviſibles, & que nous n'en avons plus qu'une à nous deux ? Dis-lui donc ſeulement qu'il eſpere ; & que ſi le ſort nous pourſuit, il ſe fie au moins à l'amour : car je le ſens, ma couſine, il guérira de maniere ou d'autre les maux qu'il nous cauſe, & quoique le Ciel ordonne de nous, nous ne vivrons pas long-tems ſéparés.

P. S. Après ma lettre écrite, j'ai paſſé dans la chambre de ma mere, & je m'y ſuis trouvée ſi mal que je ſuis obligée de venir me remettre dans mon lit. Je m'apperçois même...... je crains...... ah ! ma chére ! je crains bien que ma chute d'hier n'ait quelque ſuite plus funeſte que je n'avois penſé. Ainſi tout eſt fini pour moi ; toutes mes eſpérances m'abandonnent en même tems.

LETTRE

LETTRE LXIV.

DE CLAIRE A M. D'ORBE.

MON pere m'a rapporté ce matin l'entretien qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaisir que tout s'achemine à ce qu'il vous plait d'appeller votre bonheur. J'espere, vous le savez, d'y trouver aussi le mien ; l'estime & l'amitié vous sont acquises, & tout ce que mon cœur peut nourrir de sentimens plus tendres est encore à vous. Mais ne vous y trompez pas ; je suis en femme une espece de monstre, & je ne sais par quelle bizarrerie de la nature l'amitié l'emporte en moi sur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chére que vous, vous n'en faites que rire, & cependant rien n'est plus vrai. Julie le sent si bien qu'elle est plus jalouse pour vous que vous-même, & que tandis que vous paroissez content, elle trouve toujours que je ne vous aime pas assez. Il y a plus, & je

m'attache tellement à tout ce qui lui eſt cher, que ſon amant & vous, êtes à peu près dans mon cœur en même degré, quoique de différentes manieres. Je n'ai pour lui que de l'amitié; mais elle eſt plus vive; je crois ſentir un peu d'amour pour vous, mais il eſt plus poſé. Quoique tout cela pût paroître aſſez équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux, je ne penſe pas que la vôtre en ſoit fort altérée.

Que les pauvres enfans en ſont loin, de cette douce tranquillité dont nous oſons jouir; & que notre contentement a mauvaiſe grace tandis que nos amis ſont au déſeſpoir! C'en eſt fait, il faut qu'ils ſe quittent; voici l'inſtant, peut-être, de leur éternelle ſéparation, & la triſteſſe que nous leur reprochâmes le jour du concert étoit peut-être un preſſentiment qu'ils ſe voyoient pour la derniere fois. Cependant, votre ami ne ſait rien de ſon infortune : dans la ſécurité de ſon cœur il jouit encore du bonheur qu'il a perdu; au moment du déſeſpoir il goûte en idée une ombre de félicité; & comme celui qu'enleve un trépas imprévu, le

malheureux ſonge à vivre & ne voit pas la mort qui va le ſaiſir. Hélas! c'eſt de ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible! O divine amitié! ſeule idole de mon cœur! viens l'animer de ta ſainte cruauté. Donne-moi le courage d'être barbare, & de te ſervir dignement dans un ſi douloureux devoir.

Je compte ſur vous en cette occaſion & j'y compterois même quand vous m'aimeriez moins, car je connois votre ame; je ſais qu'elle n'a pas beſoin du zele de l'amour, où parle celui de l'humanité. Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain dans la matinée. Gardez-vous, au ſurplus, de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laiſſe libre, & j'irai paſſer l'après-midi chez Julie; tâchez de trouver Milord Edouard, & de venir ſeul avec lui m'attendre à huit heures, afin de convenir enſemble de ce qu'il faudra faire pour réſoudre au départ cet infortuné, & prévenir ſon déſeſpoir.

J'eſpere beaucoup de ſon courage & de nos ſoins. J'eſpere encore plus de ſon amour. La volonté de Julie, le dan-

ger que courent sa vie & son honneur sont des motifs auxquels il ne résistera pas. Quoi qu'il en soit, je vous déclare qu'il ne sera point question de nôce entre nous, que Julie ne soit tranquille, & que jamais les larmes de mon amie n'arroseront le nœud qui doit nous unir. Ainsi, Monsieur, s'il est vrai que vous m'aimiez, votre intérêt s'accorde en cette occasion avec votre générosité; & ce n'est pas tellement ici l'affaire d'autrui, que ce ne soit aussi la vôtre.

LETTRE LXV.

DE CLAIRE A JULIE.

TOUT est fait; & malgré ses imprudences, ma Julie est en sureté. Les secrets de ton cœur sont ensevelis dans l'ombre du mystere; tu es encore au sein de ta famille & de ton pays, chérie, honorée, jouissant d'une réputation sans tache, & d'une estime universelle. Considere en frémissant les dangers que la honte ou l'amour t'ont fait courir en

faisant trop ou trop peu. Apprends à ne vouloir plus concilier des sentimens incompatibles, & bénis le Ciel, trop aveugle amante ou fille trop craintive, d'un bonheur qui n'étoit réservé qu'à toi.

Je voulois éviter à ton triste cœur le détail de ce départ si cruel & si nécessaire. Tu l'as voulu, je l'ai promis, je tiendrai parole avec cette même franchise qui nous est commune, & qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne foi ! Lis donc, chére & déplorable amie ; lis, puisqu'il le faut ; mais prends courage & tiens-toi ferme.

Toutes les mesures que j'avois prises & dont je te rendis compte hier ont été suivies de point en point. En rentrant chez moi, j'y trouvai M. d'Orbe & Milord Edouard. Je commençai par déclarer au dernier ce que nous savions de son héroïque générosité, & lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Ensuite, je leur exposai les puissantes raisons que nous avions d'éloigner promptement son ami, & les difficultés que je prévoyois à l'y résoudre. Milord sentit parfaitement tout cela & montra

beaucoup de douleur de l'effet qu'avoit produit ſon zele inconſidéré. Ils convinrent qu'il étoit important de précipiter le départ de ton ami, & de ſaiſir un moment de conſentement pour prévenir de nouvelles irréſolutions, & l'arracher au continuel danger du ſéjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire à ſon inſçu les préparatifs convenables; mais Milord regardant cette affaire comme la ſienne, voulut en prendre le ſoin. Il me promit que ſa chaiſe ſeroit prête ce matin à onze heures, ajoutant qu'il l'accompagneroit auſſi loin qu'il ſeroit néceſſaire, & propoſa de l'emmener d'abord ſous un autre prétexte pour le déterminer plus à loiſir. Cet expédient ne me parut pas aſſez franc pour nous & pour notre ami, & je ne voulus pas, non plus, l'expoſer loin de nous au premier effet d'un déſeſpoir qui pouvoit plus aiſément échapper aux yeux de Milord qu'aux miens. Je n'acceptai pas, par la même raiſon, la propoſition qu'il fit de lui parler lui-même & d'obtenir ſon conſentement. Je prévoyois que cette négociation ſeroit délicate, & je n'en voulus charger que

moi ſeule ; car je connois plus ſurement les endroits ſenſibles de ſon cœur, & je ſais qu'il regne toujours entre hommes une ſécheresſe qu'une femme ſait mieux adoucir. Cependant, je conçus que les ſoins de Milord ne nous ſeroient pas inutiles pour préparer les choſes. Je vis tout l'effet que pouvoient produire ſur un cœur vertueux les diſcours d'un homme ſenſible qui croit n'être qu'un philoſophe, & quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit donner aux raiſonnemens d'un ſage.

J'engageai donc Milord Edouard à paſſer avec lui la ſoirée, & ſans rien dire qui eût un rapport direct à ſa ſituation, de diſpoſer inſenſiblement ſon ame à la fermeté ſtoïque. Vous qui ſavez ſi bien votre Epictete, lui dis-je ; voici le cas ou jamais de l'employer utilement. Diſtinguez avec ſoin les biens apparens des biens réels ; ceux qui ſont en nous de ceux qui ſont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve ſe prépare au-dehors, prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de ſoi-même, & que le ſage ſe portant par-tout avec lui,

porte aussi par-tout son bonheur. Je compris à sa réponse que cette légere ironie, qui ne pouvoit le fâcher, suffisoit pour exciter son zele, & qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu : car, quoiqu'au fond je ne fasse pas grand cas, non plus que toi, de toute cette philosophie parliere ; je suis persuadée qu'un honnête homme a toujours quelque honte de changer de maximes du soir au matin, & de se dédire en son cœur dès le lendemain de tout ce que sa raison lui dictoit la veille.

M. d'Orbe vouloit être aussi de la partie, & passer la soirée avec eux, mais je le priai de n'en rien faire ; il n'auroit fait que s'ennuyer ou gêner l'entretien. L'intérêt que je prends à lui ne m'empêche pas de voir qu'il n'est point du vol des deux autres. Ce penser mâle des ames fortes, qui leur donne un idiome si particulier, est une langue dont il n'a pas la grammaire. En les quittant, je songeai au punch, & craignant les confidences anticipées j'en glissai un mot en riant à Milord. Rassurez-vous, me dit-

il, je me livre aux habitudes quand je n'y vois aucun danger ; mais je ne m'en ſuis jamais fait l'eſclave ; il s'agit ici de l'honneur de Julie, du deſtin peut-être de la vie d'un homme & de mon ami. Je boirai du punch ſelon ma coutume, de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation ; mais ce punch ſera de la limonnade, & comme il s'abſtient d'en boire, il ne s'en appercevra point. Ne trouves-tu pas, ma chére, qu'on doit être bien humilié d'avoir contracté des habitudes qui forcent à de pareilles précautions ?

J'ai paſſé la nuit dans de grandes agitations qui n'étoient pas toutes pour ton compte. Les plaiſirs innocens de notre premiere jeuneſſe ; la douceur d'une ancienne familiarité ; la ſociété plus reſſerrée encore depuis une année entre lui & moi par la difficulté qu'il avoit de te voir ; tout portoit dans mon ame l'amertume de cette ſéparation. Je ſentois que j'allois perdre avec la moitié de toi-même une partie de ma propre exiſtence. Je comptois les heures avec inquiétude, & voyant poindre le jour, je n'ai pas

vu naître sans effroi celui qui devoit décider de ton sort. J'ai passé la matinée à méditer mes discours & à réfléchir sur l'impression qu'ils pouvoient faire. Enfin, l'heure est venue & j'ai vu entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet, & m'a demandé précipitamment de tes nouvelles ; car dès le lendemain de ta scene avec ton pere, il avoit sçu que tu étois malade, & Milord Edouard lui avoit confirmé hier que tu n'étois pas sortie de ton lit. Pour éviter là-dessus les détails, je lui ai dit aussi-tôt que je t'avois laissée mieux hier au soir, & j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans un moment davantage par le retour de Hanz que je venois de t'envoyer. Ma précaution n'a servi de rien, il m'a fait cent questions sur ton état, & comme elles m'éloignoient de mon objet, j'ai fait des réponses succinctes, & me suis mise à le questionner à mon tour.

J'ai commencé par sonder la situation de son esprit. Je l'ai trouvé grave, méthodique, & prêt à peser le sentiment au poids de la raison. Graces au Ciel, ai-je dit en moi-même, voilà mon sage

bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'usage ordinaire soit d'annoncer par degrés les tristes nouvelles, la connoissance que j'ai de son imagination fougueuse, qui sur un mot porte tout à l'extrême, m'a déterminée à suivre une route contraire, & j'ai mieux aimé l'accabler d'abord pour lui ménager des adoucissemens, que de multiplier inutilement ses douleurs & les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus sérieux & le regardant fixement : mon ami, lui ai-je dit, connoissez-vous les bornes du courage & de la vertu dans une ame forte, & croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime soit un effort au-dessus de l'humanité ? A l'instant il s'est levé comme un furieux, puis frappant des mains & les portant à son front ainsi jointes, je vous entends, s'est-il écrié, Julie est morte. Julie est morte ! a-t-il répété d'un ton qui m'a fait frémir : je le sens à vos soins trompeurs, à vos vains ménagemens, qui ne font que rendre ma mort plus lente & plus cruelle.

Quoiqu'effrayée d'un mouvement si

ſubit, j'en ai bientôt deviné la cauſe, & j'ai d'abord conçu comment les nouvelles de ta maladie, les moralités de Milord Edouard, le rendez-vous de ce matin, ſes queſtions éludées, celles que je venois de lui faire l'avoient pu jetter dans de fauſſes allarmes. Je voyois bien auſſi quel parti je pouvois tirer de ſon erreur en l'y laiſſant quelques inſtans; mais je n'ai pu me réſoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime eſt ſi affreuſe, qu'il n'y en a point qui ne ſoit douce à lui ſubſtituer, & je me ſuis hâtée de profiter de cet avantage. Peut-être ne la verrez-vous plus, lui ai-je dit; mais elle vit & vous aime. Ah! ſi Julie étoit morte, Claire auroit-elle quelque choſe à vous dire? Rendez grace au Ciel qui ſauve à votre infortune des maux dont il pourroit vous accabler. Il étoit ſi étonné, ſi ſaiſi, ſi égaré, qu'après l'avoir fait raſſeoir, j'ai eu le tems de lui détailler par ordre tout ce qu'il faloit qu'il ſçût, & j'ai fait valoir de mon mieux les procédés de Milord Edouard, afin de faire dans ſon cœur honnête quelque diverſion à la douleur, par le charme de la reconnoiſſance.

Voilà, mon cher, ai-je poursuivi, l'état actuel des choses. Julie est au bord de l'abyme, prête à s'y voir accabler du déshonneur public, de l'indignation de sa famille, des violences d'un pere emporté & de son propre désespoir. Le danger augmente incessamment : de la main de son pere ou de la sienne, le poignard, à chaque instant de sa vie, est à deux doigts de son cœur. Il reste un seul moyen de prévenir tous ces maux, & ce moyen dépend de vous seul. Le sort de votre amante est entre vos mains. Voyez si vous avez le courage de la sauver en vous éloignant d'elle, puisqu'aussi-bien il ne lui est plus permis de vous voir, ou si vous aimez mieux être l'auteur & le témoin de sa perte & de son opprobre. Après avoir tout fait pour vous, elle va voir ce que votre cœur peut faire pour elle. Est-il étonnant que sa santé succombe à ses peines ? Vous êtes inquiet de sa vie : sachez que vous en êtes l'arbitre.

Il m'écoutoit sans m'interrompre; mais sitôt qu'il a compris de quoi il s'agissoit, j'ai vu disparoitre ce geste animé, ce re-

gard furieux, cet air effrayé, mais vif & bouillant, qu'il avoit auparavant. Un voile sombre de tristesse & de consternation a couvert son visage; son œil morne & sa contenance effacée annonçoient l'abattement de son cœur: à peine avoit-il la force d'ouvrir la bouche pour me répondre. Il faut partir, m'a-t-il dit d'un ton qu'une autre auroit cru tranquille. Hé bien! je partirai. N'ai-je pas assez vécu? Non, sans doute, ai-je repris aussi-tôt; il faut vivre pour celle qui vous aime: avez-vous oublié que ses jours dépendent des vôtres? Il ne faloit donc pas les séparer, a-t-il à l'instant ajouté; elle l'a pu & le peut encore. J'ai feint de ne pas entendre ces derniers mots, & je cherchois à le ranimer par quelques espérances auxquelles son ame demeuroit fermée, quand Hanz est rentré, & m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joie qu'il en a ressenti, il s'est écrié: Ah! qu'elle vive! qu'elle soit heureuse .... s'il est possible. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux .... & je pars. Ignorez-vous, ai-je dit, qu'il ne lui est plus permis de

vous voir. Hélas ! vos adieux ſont faits, & vous êtes déjà ſéparés ! Votre ſort ſera moins cruel quand vous ſerez plus loin d'elle ; vous aurez du moins le plaiſir de l'avoir miſe en ſureté. Fuyez dès ce jour, dès cet inſtant ; craignez qu'un ſi grand ſacrifice ne ſoit trop tardif ; tremblez de cauſer encore ſa perte après vous être dévoué pour elle. Quoi ! m'a-t-il dit avec une eſpece de fureur, je partirois ſans la revoir ? Quoi ! je ne la verrois plus ? Non, non, nous péririons tous deux, s'il le faut ; la mort, je le ſais bien, ne lui ſera point dure avec moi : mais je la verrai, quoiqu'il arrive ; je laiſſerai mon cœur & ma vie à ſes pieds, avant de m'arracher à moi-même. Il ne m'a pas été difficile de lui montrer la folie & la cruauté d'un pareil projet. Mais ce, *quoi je ne la verrai plus !* qui revenoit ſans ceſſe d'un ton plus douloureux, ſembloit chercher au moins des conſolations pour l'avenir. Pourquoi, lui ai-je dit, vous figurer vos maux pires qu'ils ne ſont ? Pourquoi renoncer à des eſpérances que Julie elle-même n'a pas perdues ? Penſez-vous qu'elle pût

se séparer ainsi de vous, si elle croyoit que ce fût pour toujours? Non, mon ami, vous devez connoitre son cœur. Vous devez savoir combien elle préfere son amour à sa vie. Je crains, je crains trop (j'ai ajouté ces mots, je te l'avoue,) qu'elle ne le préfere bientôt à tout. Croyez donc qu'elle espere, puisqu'elle consent à vivre : croyez que les soins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne semble, & qu'elle ne se respecte pas moins pour vous que pour elle-même. Alors j'ai tiré ta derniere lettre, & lui montrant les tendres espérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour, j'ai ranimé les siennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes sembloit distiller un baume salutaire sur sa blessure envenimée. J'ai vu ses regards s'adoucir & ses yeux s'humecter ; j'ai vu l'attendrissement succéder par degrés au désespoir ; mais ces derniers mots si touchans, tels que ton cœur les fait dire, *nous ne vivrons pas long-tems séparés*, l'ont fait fondre en larmes. Non, Julie, non, ma Julie, a-t-il dit en élevant la voix & baisant la lettre, nous

ne

ne vivrons pas long-tems ſéparés; le Ciel unira nos deſtins ſur la terre, ou nos cœurs dans le ſéjour éternel.

C'étoit-là l'état où je l'avois ſouhaité. Sa ſeche & ſombre douleur m'inquiétoit. Je ne l'aurois pas laiſſé partir dans cette ſituation d'eſprit; mais ſitôt que je l'ai vu pleurer, & que j'ai entendu ton nom chéri ſortir de ſa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour ſa vie; car rien n'eſt moins tendre que le déſeſpoir. Dans cet inſtant il a tiré de l'émotion de ſon cœur une objection que je n'avois pas prévue. Il m'a parlé de l'état où tu ſoupçonnois d'être, jurant qu'il mourroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls qui t'alloient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident; je lui ai dit ſimplement que ton attente avoit encore été trompée, & qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer. Ainſi, m'a-t-il dit en ſoupirant, il ne reſtera ſur la terre aucun monument de mon bonheur; il a diſparu comme un ſonge qui n'eut jamais de réalité.

Il me reſtoit à exécuter la derniere partie de ta commiſſion, & je n'ai pas

cru qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu, il falût à cela ni préparatif ni myſtere. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation ſur ce léger ſujet pour éluder celle qui pourroit renaître ſur celui de notre entretien. Je lui ai reproché ſa négligence dans le ſoin de ſes affaires. Je lui ai dit que tu craignois que de long-tems il ne fût plus ſoigneux, & qu'en attendant qu'il le devînt, tu lui ordonnois de ſe conſerver pour toi, de pourvoir mieux à ſes beſoins, & de ſe charger à cet effet du léger ſupplément que j'avois à lui remettre de ta part. Il n'a ni paru humilié de cette propoſition, ni prétendu en faire une affaire. Il m'a dit ſimplement que tu ſavois bien que rien ne lui venoit de toi qu'il ne reçût avec tranſports, mais que ta précaution étoit ſuperflue, & qu'une petite maiſon qu'il venoit de vendre à Grandſon (1), reſte de ſon chétif pa-

(1) Je ſuis un peu en peine de ſavoir comment cet amant anonyme, qu'il ſera dit ci-après n'avoir pas encore 24 ans, a pu vendre une maiſon n'étant pas majeur. Ces lettres ſont ſi pleines de ſemblables abſurdités que je n'en parlerai plus; il ſuffit d'en avoir averti.

trimoine, lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoit possédé de sa vie. D'ailleurs, a-t-il ajouté, j'ai quelques talens dont je puis tirer par-tout des ressources. Je serai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diversion à mes maux, & depuis que j'ai vu de plus près l'usage que Julie fait de son superflu, je le regarde comme le trésor sacré de la veuve & de l'orphelin, dont l'humanité ne me permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappellé son voyage du Valais, ta lettre & la précision de tes ordres. Les mêmes raisons subsistent.... Les mêmes! a-t-il interrompu d'un ton d'indignation. La peine de mon refus étoit de ne la plus voir : qu'elle me laisse donc rester, & j'accepte. Si j'obéis pourquoi me punit-elle? Si je refuse que me fera-t-elle de pis?..... Les mêmes! répétoit-il avec impatience. Notre union commençoit; elle est prête à finir; peut-être vais-je pour jamais me séparer d'elle; il n'y a plus rien de commun entre elle & moi; nous allons être étrangers l'un à l'autre. Il a prononcé ces derniers mots avec un tel serrement de cœur, que j'ai

tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avois eu tant de peine à le tirer. Vous êtes un enfant, ai-je affecté de lui dire d'un air riant; vous avez encore besoin d'un tuteur, & je veux être le vôtre. Je vais garder ceci; & pour en disposer à propos dans le commerce que nous allons avoir ensemble, je veux être instruite de toutes vos affaires. Je tâchois de détourner ainsi ses idées funestes par celle d'une correspondance familiere continuée entre nous, & cette ame simple qui ne cherche pour ainsi dire qu'à s'accrocher à ce qui t'environne, a pris aisément le change. Nous nous sommes ensuite ajustés pour les adresses de lettres, & comme ces mesures ne pouvoient que lui être agréables, j'en ai prolongé le détail jusqu'à l'arrivée de M. d'Orbe, qui m'a fait signe que tout étoit prêt.

Ton ami a facilement compris de quoi il s'agissoit; il a instamment demandé à t'écrire, mais je me suis gardée de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendrissement lui relâcheroit trop le cœur, & qu'à peine seroit-il au milieu de sa lettre, qu'il n'y auroit plus moyen

de le faire partir. Tous les délais sont dangereux, lui ai-je dit; hâtez-vous d'arriver à la premiere station d'où vous pourrez lui écrire à votre aise. En disant cela, j'ai fait signe à M. d'Orbe; je me suis avancée, & le cœur gros de sanglots, j'ai collé mon visage sur le sien; je n'ai plus sçu ce qu'il devenoit; les larmes m'offusquoient la vue, ma tête commençoit à se perdre, & il étoit tems que mon rôle finît.

Un moment après je les ai entendu descendre précipitamment. Je suis sortie sur le pailler, pour les suivre des yeux. Ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'insensé se jetter à genoux au milieu de l'escalier, en baiser mille fois les marches, & d'Orbe pouvoir à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il pressoit de son corps, de la tête & des bras, en poussant de longs gémissemens. J'ai senti les miens prêts d'éclater malgré moi, & je suis brusquement rentrée, de peur de donner une scene à toute la maison.

A quelques instans de-là, M. d'Orbe est revenu tenant son mouchoir sur ses

yeux. C'en est fait, m'a-t-il dit, ils sont en route. En arrivant chez lui, votre ami a trouvé la chaise à sa porte. Milord Edouard l'y attendoit aussi ; il a couru au-devant de lui, & le serrant contre sa poitrine : *Viens, homme infortuné*, lui a-t-il dit d'un ton pénétré, *viens verser tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens, tu sentiras peut-être qu'on n'a pas tout perdu sur la terre, quand on y retrouve un ami tel que moi.* A l'instant, il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaise, & ils sont partis en se tenant étroitement embrassés.

Fin de la premiere Partie & du premier Tome.

TABLE
DES LETTRES
ET MATIERES

Contenues en ce Volume.

Fin de la Table du Tome I.


ITNÍ KNIHOVNA



